

HORS-SÉRIE

+ Entretiens Cruyff & Van Basten

60 ANS

La fabuleuse
HISTOIRE
des **BALLONS**
D'OR

M 08376 - 1H - F: 4,50 € - RD



ALL 4,70 € | ANT 5,40 € | AUT 6,30 € | BEL/LUX 4,70 € | CAN 9 \$ C
CH 6 \$ | ESP/AND 4,70 € | GB 4 £ | GR 6,30 € | GUY 6 € | ITA 4,70 €
MAR 5,20 MAD | NL 4,70 € | POR/CNT 5,80 € | REU 5,40 € | TUN 9 DIN

EN PARTENARIAT AVEC



Hyundai partenaire officiel
de l'UEFA EURO 2016.



Découvrez les séries
HYUNDAI EA SPORTS
suréquipées

Prolongez votre passion
pour le beau jeu

Hyundai i40 EA SPORTS

À PARTIR DE

345 €/MOIS⁽¹⁾



Location Longue Durée sur 49 mois et 60 000 km

1^{er} loyer majoré de 2 700€

À découvrir sur Hyundai.fr



HYUNDAI i10



NOUVEAU HYUNDAI i20



NOUVELLE HYUNDAI ix20



NOUVELLE HYUNDAI i30



HYUNDAI

NEW THINKING.
NEW POSSIBILITIES.

Consommations mixtes de la gamme Hyundai i40 (l/100 km) : de 4,2 à 5,0. Émissions de CO₂ (en g/km) : 110 à 129.

(1) Exemple de financement en Location Longue Durée (LLD) sur 49 mois et 60 000 km pour une Nouvelle Hyundai i40 SW 1.7 CRDi 141 Blue Drive EA SPORTS neuve : apport placé en 1^{er} loyer majoré de 2 700 €, suivi de 48 loyers mensuels de 345 €. Exemple hors assurances et prestations facultatives. Offre réservée aux particuliers, valable jusqu'au 31/12/2015 dans le réseau participant, dans la limite des stocks disponibles, et sous réserve d'acceptation du dossier par Hyundai France Finance, département de SEFIA - SAS au capital de 10 000 000 € - 69 av. de Flandre - 59700 Marcq-en-Barœul - SIREN 491 411 542 RCS Lille métropole. SEFIA est une société de financement de droit français agréée par l'Autorité de Contrôle Prudentiel et de Résolution (ACPR, 61, rue Taitbout 75436 Paris Cedex 09). Modèle présenté : Hyundai i40 SW 1.7 CRDi 141 Blue Drive Executive avec peinture métallisée : financement en LLD avec le même kilométrage, apport placé en 1^{er} loyer majoré de 2 700 €, suivie de 48 loyers mensuels de 469 €. Exemple hors assurances et prestations facultatives. Retrouvez les consommations, les émissions et les caractéristiques de la gamme sur Hyundai.fr. New Thinking. New Possibilities : Nouvelles idées. Nouvelles possibilités.





SOMMAIRE

60 ans de Ballons d'Or

- 4. **Prologue** Entrez dans la vallée des merveilles
- 8. **Entretien** Johan Cruyff
- 14. **Entretien** Marco van Basten
- 20. Les quatre vies du Ballon d'Or
- 22. Le roman de soixante années
- 28. De Stanley à CR7
- 58. **Statistiques** Barcelone cousu d'or
- 62. **Messi-Cristiano Ronaldo** Les envahisseurs
- 66. Une histoire de France
- 70. Des sujets à polémiques
- 74. Dans le secret des annonces
- 82. **Entretien** Jacques Ferran
- 88. On a refait le palmarès
- 94. **Quiz** Voyage en Ballons
- 96. L'objet de toutes les convoitises



Décembre 2015 | Hors-série. **DIRECTION, ADMINISTRATION, RÉDACTION, VENTES:** 4, cours de l'Île-Seguin, BP 10302, 92102 Boulogne-Billancourt Cedex. Tél. : 01-40-93-20-20. Fax: 01-40-93-24-05. CCP Paris 9.427.90C. **SOCIÉTÉ PAR ACTIONS SIMPLIFIÉE.** Siège social: 4, cours de l'Île-Seguin, BP 10302, 92102 Boulogne-Billancourt Cedex. **Président:** Intra-presse. **Principal associé:** SAS Intra-presse. **DIRECTEUR GÉNÉRAL, DIRECTEUR DE LA PUBLICATION:** Cyril Linette. **ABONNEMENTS:** 69-73, boulevard Victor-Hugo, 93585 Saint-Ouen Cedex. Tél. : 01-76-49-33-33. Fax: 01-58-61-01-37. **PUBLICITÉ COMMERCIALE:** Amaury Médias. **Président:** Francis Morel. **Directeur général adjointe:** Christèle Campillo. **Directeur de publicité:** Pierre-Henri Paradas. **COMMISSION PARITAIRE:** n° 0618 K 83518. **DISTRIBUTION:** Presstalis. **IMPRESSION-BROCHAGE:** Maury Malesherbes (45). Ballon d'Or et France Football sont des marques déposées. Toute reproduction est susceptible d'entraîner des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright France Football et Presse Sports. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.



france
info



2005, LA CÉRÉMONIE DES 50 ANS. SUR LA SCÈNE DE L'ESPACE CARDIN, VINGT-TROIS LAURÉATS ACCUEILLENT LE BRÉSILIEN RONALDINHO DANS LE CERCLE TRÈS FERMÉ DES RÉCIPENDIAIRES DU BALLON D'OR. L'ANGLAIS

ENTREZ DANS LA VAL

Il aurait fallu beaucoup d'imagination il y a soixante ans pour deviner que la fusée fût-ce au prix de quelques sessions de rattrapage honorifiques, il n'en manque pas

C'est un gouffre gigantesque qui sépare le premier d'entre eux, le très honorable sir Stanley Matthews, et le tenant du titre, Cristiano Ronaldo, alias « CR7 », l'homme qui pèse 40 M€ par an et 17 marques associées sur son nom.

C'est un gouffre et toute une histoire, aussi belle et brillante que l'objet qui la symbolise et qui lui aussi a pris beaucoup de poids et de métal avec les ans. Riquiqui à ses débuts, il a gonflé aux alentours des années Platini. Ses mensurations se limiteraient désormais à un poids (10 kg tout nu) et à un prix (près de 14 000 € l'unité) si l'on ne connaissait pas désormais sa valeur marchande exacte, fixée dans le contrat liant Anthony Martial, à coup sûr un futur prétendant, à Manchester United. Dix millions d'euros ! À condition qu'il porte encore ce jour-là le maillot des Red Devils, c'est le montant du bonus que touchera Monaco quand son ex-attaquant montera sur scène pour recevoir le trophée dont peuvent rêver tout au plus une cinquantaine de footballeurs par génération. C'est tout le mal que l'on peut souhaiter au gamin des Ulis et au football français.

Évidemment, voir notre belle invention réduite à une somme, aussi faramineuse soit-elle,

ne nous enchantera pas. Nous aurions franchement préféré que le mercantilisme du football d'aujourd'hui aille se nicher ailleurs, mais puisqu'il faut vivre avec son époque, tisons-en tout de même une petite parcelle d'orgueil, nous les héritiers des grands inventeurs.

Jacques Ferran, ancien directeur de *France Football*, en faisait partie et il nous raconte de délicieuse façon dans ce hors-série la naissance du bébé, en 1956 (pages 82 à 87). Longtemps, ce « trophée du meilleur joueur européen de l'année » (même si le terme avait déjà traîné en pages intérieures, il ne devint Ballon d'Or en couverture de notre magazine qu'en 1963 pour célébrer le gardien russe Lev Yachine) ne fut que le prétexte à un grand débat enflammé entre amis d'horizons géographiques divers passionnés par le football. Une façon de construire l'Europe avant l'Europe et de mettre en relief des journaux – celui qui organisait et ceux des électeurs. Ces derniers étaient d'extraordinaires privilégiés qui, pour quelques-uns, avaient l'occasion de voir jouer « en vrai » deux ou trois des joueurs qu'ils soupesaient en fin d'année sur leur balance personnelle. D'autres se contentaient de l'idée qu'ils s'en faisaient à travers les médias de l'époque (beaucoup de presse écrite et de radio, un soupçon de télé). Combien d'entre eux avaient vu jouer Matthews en vrai ? Disons un certain nombre.



STANLEY MATTHEWS, PREMIER HÉROS DE LA LIGNEE EN 1956, NE POUVAIT PAS IMAGINER QUE CETTE DISTINCTION PRENDRAIT UNE TELLE AMPLÉUR.

PASCAL RONDEAU/L'ÉQUIPE

LÉE DES MERVEILLES

construite de bric et de broc permettrait un jour de voyager parmi les étoiles. Et, une. Notre Ballon d'Or est un inestimable trésor. **TEXTE GÉRARD EJNÈS**

Donc, Stanley Matthews en premier maillon, que Gabriel Hanot, grande plume de ces temps anciens, avait décrit comme «un clown de génie, le Charlie Chaplin du football». Récompensé à l'aube de ses quarante-deux printemps, vous avez bien lu, le «sorcier du dribble» doté d'un humour «so british» serait sans doute stupéfait aujourd'hui (il est décédé en février 2000) de constater que si c'est un grand bonheur de décrocher cet or-là, c'est surtout un grand malheur de passer à côté. Franck Ribéry, qui en fut injustement privé en 2013 pour cause d'évolution réglementaire, en est la preuve vivante, lui qui ne s'est jamais vraiment remis de cette désillusion qu'il traîne depuis comme un boulet dans sa tête et dans son corps.

FERRIER FAIT DE L'OMBRE À MATTHEWS

Comme il aurait aimé faire la une de notre magazine, l'attaquant du Bayern, pour y être honoré et salué respectueusement au moment d'entrer dans cet impressionnant panthéon que Johan Cruyff, premier triple vainqueur, et son compatriote Marco van Basten, nos deux invités d'honneur, nous décrivent si parfaitement (*pages 8 à 19*). Mais revenons une dernière fois à sir Stanley, que le *France Football* du mardi 18 décembre 1956, en même temps qu'il souhaitait «joyeux Noël» à ses lecteurs, célébrait

dans un coin de sa couverture avec un texte en modestes caractères (une exclusivité *France Football*). Les journalistes de plusieurs pays d'Europe ont désigné Stanley Matthews footballeur européen de l'année) calé au pied d'un dessin de joueur qui ne représentait pas la star de Stoke City mais, ainsi que l'indiquait une légende, le dénommé René Ferrier de Saint-Étienne, «ce joueur racé et élégant qui symbolise à nos yeux les riches promesses du football français». Certes, avec ses 24 caps au compteur, Ferrier fit une belle carrière, mais loin du Ballon d'Or. On pourrait parler d'erreur manifeste ou au moins de faute de goût si l'on omettait le fait qu'il était alors impossible d'imaginer que le nouveau-né, sur le berceau duquel seize journalistes s'étaient penchés, deviendrait très vite le géant que l'on connaît. Matthews venait d'un autre temps (première sélection en équipe d'Angleterre à 19 ans en 1934 !) et d'un autre monde. Précurseur de celui du Brésilien Garrincha, son dribble diabolique lui ouvrait des espaces infinis. Le football n'était pas encore total. Il se nourrissait d'une succession de mini-duels. C'est l'ensemble de son œuvre que les jurés (parmi lesquels l'entraîneur de Valence Helenio Herrera au nom de l'Espagne) sanctionnèrent en le plaçant devant Alfredo Di Stefano, une sorte d'extraterrestre au CV un peu plus étoffé que celui de l'Anglais et dont la représentation dessinée très ressemblante allait remplir notre une un an plus tard, en décembre 1957.



PELÉ ENFIN HONORÉ. LE 13 JANVIER 2014 À ZURICH, LE TRIPLE VAINQUEUR DE LA COUPE DU MONDE NE CACHE PAS SON ÉMOTION EN DÉCOUVRENT LE BALLON D'OR D'HONNEUR. UN PLAISIR QUE NE CONNAÎTRONT JAMAIS

Fort de son incroyable talent, Lionel Messi, recordman en titre avec quatre trophées et grand favori pour la conquête du numéro 60, vient lui aussi d'une autre et extravagante planète. La « Puce » est un enchantement.

Nous n'irons pas jusqu'à prétendre pour autant que le palmarès est une succession d'enchantements. Mais il fut longtemps incontestable. Comme dans toutes les disciplines, le foot a ses années avec et ses années sans, ses évidences et ses bizarries. Il n'en demeure pas moins que jusqu'en 2010, et l'accord assez logique sur le fond entre le groupe Amaury (propriétaire de *France Football*) et la FIFA pour fusionner en une récompense unique le titre annuel de meilleur joueur du monde sous le vocable « *FIFA Ballon d'Or France Football* », il n'avait prêté le flanc qu'à des critiques de comptoir de bistrot.

LE BEAU GÂCHIS DE ZIDANE

Cannavaro, par exemple, en 2006. Pourquoi Cannavaro ? Comment Cannavaro ? Ben, il était juste champion du monde avec l'Italie, Cannavaro, et ce n'était tout de même pas de sa faute si Zidane avait laissé choir un second triomphe évident en mettant un coup de boule bien senti à Materazzi. La mésaventure était déjà arrivée au même Zizou à l'automne 2000 quand, au sortir d'un Euro triomphal, il avait saboté un succès quasi certain d'un coup de tête ravageur lors d'un match de la Juventus contre Hambourg, qui lui avait coûté cinq matches de suspension. Le comportement sur le terrain (et même en dehors) est un critère incontournable au moment du choix.

C'est ainsi que « ZZ », au lieu de regarder Cruyff, Platini, Van Basten et Cristiano Ronaldo, tous triples vainqueurs, droit dans les yeux, évolue plus modestement à hauteur de Suarez, Masopust, Albert, Simonsen (le premier Ballon d'Or en couleur à la une de *FF* en 1977), Belanov, Papin, Sammer, Nedved, Chevtchenko ou Kaká mais aussi Yachine, Eusebio, Best, Gerd Müller, c'est le charme de cette ribambelle que de mêler des profils totalement différents, des carrières extrêmement variées, des aventures très inégales

construites sur la durée ou la fulgurance. Au moins, dans le mode de classement en vigueur jusqu'en 2010, notre Zinédine national peut-il se consoler avec son record du plus grand écart sur son second, le Croate Suker, relégué à 176 points, un océan.

PELÉ AURAIT ATTEINT LE SEPTIÈME CIEL

« Di Stefano fut le plus grand d'entre tous », pense Jacques Ferran après avoir passé au tamis de sa brillante mémoire les 43 récipiendaires venus de dix-huit pays et de onze Championnats différents. L'aurait-il eu une seconde fois dès 1958 en lieu et place de Raymond Kopa si le règlement l'y avait autorisé au lieu d'interdire au tenant du titre de concourir (un interdit supprimé dès l'année suivante) ? Sans doute pas, car la Coupe du monde faisait déjà référence, et Kopa, son équipier à Madrid et maître à jouer des Bleus médaillés de bronze, en était sorti grandi.

Kopa est malgré tout un miraculé du Ballon d'Or. Quelques années plus tard (voir Paolo Rossi en 1982, sacré sur trois matches du Mundial espagnol), c'est Just Fontaine avec son incroyable et sans doute imbattable record de 13 buts lors du tournoi final qui aurait été cousu d'or.

Et si le règlement actuel, qui autorise le sacre de n'importe quel joueur de la planète où qu'il évolue et non pas seulement des Européens jouant en Europe (une évolution survenue en 1995 pour le sacre du Libérien George Weah), avait été en vigueur à l'époque, ce n'est évidemment pas non plus Kopa (ni Fontaine d'ailleurs) qui se serait imposé, mais un gamin d'à peine dix-huit ans, répondant au doux nom d'Edson Arantes do Nascimento alias Pelé, sensationnelle, féerique et foudroyante révélation du Mondial suédois.

Pelé aurait également chassé à coup sûr l'Allemand Gerd Müller de ce royaume des dieux en 1970, au bout de son fantastique Mundial mexicain. Mieux encore, selon notre grand spécialiste maison de l'histoire du jeu, Thierry Marchand, ce sont sept Ballons d'Or, rien que ça, que le génie brésilien aurait pu empiler (voir pages 88 à 93). Quant à l'Argentin



FRANCK SEGUIN - NICOLAS LUTTAU

SNEIJDER ET RIBÉRY, VAINCUS TOUS LES DEUX PAR LE NOUVEAU RÈGLEMENT EN 2010 ET 2013.

Mario Kempes, double buteur de la finale du Mondial 1978, il aurait sans doute obligé Kevin Keegan à patienter un an de plus pour atteindre enfin ce Graal. Jugulaire, jugulaire, Messi a beaucoup plus de chance que son compatriote à la longue crinière. Bien sûr, certains se plaignent de son omnipotence actuelle, mais il faut avoir conscience que si l'elfe de Rosario n'était pas autorisé à concourir, Cristiano Ronaldo, qui fut trois fois son dauphin (2009, 2011 et 2012), n'en serait pas à trois succès mais à six succès, bonjour la banalisation. Le fait est que, depuis huit ans, nous assistons un peu médusés à un immense et fascinant duel comme il n'en a jamais existé auparavant dans l'univers du foot (voir pages 62 à 65). Il faut savoir l'apprécier et le déguster à travers l'impitoyable lutte pour la conquête de notre chère sphère dorée qui en est le plus excitant symbole.

QUAND PLATINI FRÔLE LA PERFECTION

Récompensé par un Ballon d'Or d'honneur en 2014, « O Rei » Pelé est évidemment le grand absent de la lignée royale avec Diego Maradona, lui aussi poussé hors du sérial pour motif réglementaire. Le Soviétique Igor Belanov, sacré en 1986, peut dire merci au règlement de son temps. « El Pibe de oro », qui pour une fois porte mal son nom, l'aurait mis K.-O. pour le compte malgré sa main de Dieu. Auteur du premier triplé sur trois années consécutives, Michel Platini n'a pas à entrer dans ce genre de considération. En 1983, 1984 et 1985, il était intouchable. Surtout l'année de ses neuf buts lors de l'Euro français qui lui permirent de l'emporter avec 128 points sur 130 possibles, record éternel, merci le nouveau règlement. Que s'est-il passé dans la tête des jurés suisse et portugais, qui lui préférèrent notre Jean Tigana et le Gallois Ian Rush ? Impossible à dire. Nous savons juste qu'ils n'ont pas été internés dans un établissement psychiatrique pour ça. L'époque était plus laxiste. Platini demeure malgré tout celui qui frôla la perfection et, cela, personne ne le lui enlèvera. Et quand en 1989, notre journal, en collaboration avec TF1, décida de désigner le plus grand Ballon d'Or de tous les temps d'alors, nos lecteurs et les téléspectateurs placèrent l'archange Michel au-dessus de tous, devant Di Stefano.

Certes, loin de cette vision forcément franco-française, le traditionnel jury et l'académie des Ballons d'Or (les anciens vainqueurs) optèrent pour un podium Di Stefano, Cruyff, Platini, mais c'est peu de dire que le plus italien des Français avait marqué les esprits. Nous sommes là dans la balade rafraîchissante et la ballade des gens heureux, les deux font l'affaire et la paire si l'on apprécie cette douce musique annuelle qui fait battre les coeurs et pas seulement ceux des vainqueurs dont ne font pas partie par exemple Facchetti, Maldini, Henry, Xavi, Iniesta ou Zico, bien sûr, preuve que ce jeu-là est cruel.

SNEIJDER, LA PREMIÈRE VICTIME

Et maintenant ? Eh bien, nous souhaitons bon courage à tous les défenseurs et gardiens de but réunis (Neuer en sait quelque chose), et ajoutons-y les milieux défensifs. Ici, citons Gérard Ernault, directeur de la rédaction de *FF* au tournant des deux siècles, qui écrivait de façon prémonitoire en 2005 dans le magnifique ouvrage publié à l'occasion des 50 ans du joyau : « Ce qui sépare sur le papier un juré journaliste d'un juré joueur ou sélectionneur, c'est l'impartialité à laquelle le premier est tenu par morale professionnelle. » Cinq ans plus tard, pour la première levée du Ballon d'Or *FIFA Football*, le Hollandais Sneijder, victorieux de la C1 avec l'Inter Milan et finaliste de la Coupe du monde avec les Pays-Bas, terminait en tête dans le collège des journalistes et quatrième seulement sur la ligne d'arrivée après que capitaines et sélectionneurs aient mis leurs grains de sel. Foin des regrets. Les joueurs sont passés et passeront, les jurés aussi d'ailleurs, et le Ballon d'Or continuera de dérouler sa fabuleuse histoire. Après Messi, après Ronaldo, d'autres se lèveront pour entretenir la légende, à commencer par un quarante-quatrième du nom qui prépare sa conquête à l'ombre des géants et ne connaît pas encore l'immensité de son futur bonheur. La généalogie se dessinera ainsi jusqu'à l'infini. Passion aidant, on acclamera, on rouspètera, on défendra, on accusera. Mais, par-dessus tout, on admirera ceux qui, lestés de la boule ardente, entreront fièrement dans cette vallée des merveilles. ■ G. EJ.

En foot, la liberté est encadrée. C'est une démocratie au sein d'une dictature. Ce que tu inventes doit être au service de l'équipe, pas à ton propre service.

///



Johan Cruyff

«En 1974, on donnait du plaisir aux gens»

Plus que l'échec en finale, c'est l'ébouriffant spectacle des Pays-Bas durant la Coupe du monde 74 que retient la légende du football néerlandais, premier triple Ballon d'Or de l'histoire (1971, 1973 et 1974). **TEXTE** THIERRY MARCHAND, À AMSTERDAM | **PHOTO** PHILIPPE ÉCHAROUX/L'ÉQUIPE

Il pleuvait à verse sur Amsterdam ce mercredi après-midi de fin septembre, premier jour officiel d'un automne affiché. La météo n'avait pourtant pas découragé les centaines d'enfants et d'adultes présents pour une journée portes ouvertes de la Cruyff Foundation, cette association caritative dont l'ancienne idole est l'architecte. C'est dans le cadre du stade Olympique, une enceinte où il brilla naguère avec l'Ajax et qui accueillera l'an prochain les Championnats du monde d'athlétisme, que Johan Cruyff avait fixé rendez-vous. Sur la pelouse, un podium, avec un DJ et de la musique. Des animations sportives pour jeunes handicapés. Des stands. Et des dizaines de chasseurs d'autographes, heureux de poser avec celui qui reste plus qu'un ancien joueur de foot. Mais c'est au bar du stade, bien à l'abri du brouhaha et des ondées, en haut d'une tribune, que «JC» nous a accordé trois quarts d'heure de son temps précieux pour revenir sur ses années de Ballon d'Or. Avec beaucoup de chaleur et d'enthousiasme. C'était quelques semaines avant qu'il n'avoue publiquement souffrir d'un cancer des poumons.

«Plus de quarante ans plus tard, quels souvenirs gardez-vous de vos trois Ballons d'Or 1971, 1973 et 1974 ? D'abord, il faut résituer le contexte de l'époque. Celui d'un football sans télévision, ou presque. Les matches que tu jouais dans le cadre du Championnat ou de la Coupe nationale, personne ne les voyait, à part les gens qui venaient au stade. Pour te montrer, il fallait attendre les rencontres de Coupe d'Europe, et encore, celles des clubs champions, et surtout la Coupe du monde, qui était une vraie vitrine. Mais, pour jouer la Coupe d'Europe des clubs champions, il fallait gagner le Championnat national, pas comme aujourd'hui. Tout cela pour dire que les possibilités d'étaler tes capacités devant un nombre élevé de personnes étaient très, très limitées. Seuls les spécialistes savaient. Ça situe la difficulté qu'il y avait de remporter un trophée comme le Ballon d'Or. Il fallait en faire beaucoup,

Le Ballon d'Or, c'était **le symbole de la réussite du football néerlandais.**



au bon moment, et même encore plus quand vous jouiez dans un Championnat aussi peu médiatisé que celui des Pays-Bas. Quand on y repense, il y avait nettement moins de matches importants qu'aujourd'hui.

Etiez-vous un joueur différent en 1974 par rapport à 1971 ?

Disons que j'avais plus de maturité. J'avais également remporté davantage de trophées. Surtout, le Ballon d'Or de 1974 a été différent dans le sens où il représentait une rupture avec les deux précédents, qui étaient estampillés Ajax. Celui-là, je l'ai gagné sous les couleurs du FC Barcelone, et je l'ai gagné surtout pour ce que j'avais accompli avec la sélection néerlandaise lors de la Coupe du monde 74. Pour le reste, je crois que j'étais le même joueur, du moins dans ma manière de concevoir le football et de l'imposer. Ma réflexion a toujours été celle-là : quand une rencontre démarre, chacune des deux équipes a un point. Le but est d'aller en chercher deux autres, donc trois, avant la fin. Et, pour ça, il faut être ambitieux, offensif et créatif. Ce que j'ai toujours été.

Mais vous marquiez moins en 1974 qu'en 1971... C'est vrai. J'avais une position plus reculée sur le terrain, et je m'impliquais davantage dans la construction du jeu, dans la distribution du ballon. J'ai toujours été un joueur intelligent et techniquement doué. Mais, quand tu débutes, tu es obsédé par l'envie de jouer devant, de marquer des buts, de gagner le match. Et puis, au fur et à mesure, tu te rends compte que rien n'est possible sans une discipline collective. Que c'est l'équipe qui fait gagner les matches, pas toi tout seul. Alors, je me suis évertué à rendre les autres meilleurs. À leur donner la confiance qui leur manquait parfois. À les éduquer tactiquement. Rinus Michels, de qui j'étais très proche, m'avait toujours dit que si je voyais quelqu'un en difficulté, c'était à moi d'aller vers lui et de l'aider. De lui passer le ballon plusieurs fois. De le remettre dans le match, en quelque sorte. Parce que, s'il n'est pas présent mentalement ou psychologiquement, tu joues avec un joueur en moins. L'harmonie d'une performance passe par l'implication totale des onze joueurs de ton équipe.

Il faut quoi pour devenir Ballon d'Or ? Beaucoup de qualités. Dont celle, primordiale, d'être décisif. Le problème, dans le foot, c'est que cette qualité-là est toujours assimilée au fait de marquer des buts. J'avoue que ça me rend un peu triste, parfois, pour les gardiens, qui n'ont pas la reconnaissance qu'ils méritent, et pour les défenseurs. J'ai joué contre Beckenbauer, qui était un génie parce que c'était un joueur avec une mentalité offensive à un poste défensif. C'est ce qui le rendait spécial, et

Beckenbauer était un génie
parce qu'il avait une mentalité offensive à un poste défensif.

EN 1973, L'AJAX DE CRUYFF ÉCRASE LE BAYERN DE BECKENBAUER (4-0, 1-2) EN QUART DE FINALE DE LA C1.



c'est ce que les gens ont vu. Ce gars-là possédait une vision, un sens inné de l'organisation et de la discipline tactique. Dans son jeu, il y avait cette liberté et cette faculté de créer des espaces qui en faisaient un joueur à part.

En 1974, Beckenbauer a tout gagné : le Championnat d'Allemagne, la C1, la Coupe du monde. Mais c'est vous qui avez été sacré Ballon d'Or... (Il interrompt.) Et c'est bien comme ça !

Parce que remporter des titres est quelque chose qui appartient à une équipe, pas à un seul joueur. Qu'on le veuille ou non, l'année 1974 a été celle du football néerlandais, celle d'une façon de jouer. Encore aujourd'hui, tout le monde se souvient de nous en 1974. On est les finalistes d'une des Coupes du monde les plus populaires de l'histoire. Parce qu'on donnait du spectacle et du plaisir aux gens. Et, pour moi, c'est ce qui reste important. On a perdu, mais les gens ont considéré qu'on était les meilleurs.

Peut-on comparer votre rivalité avec Beckenbauer à celle qu'entretiennent Messi et Cristiano Ronaldo aujourd'hui ?

Non, pour une seule et unique raison : c'est qu'avec Beckenbauer on était vraiment très proches. On avait un immense respect l'un pour l'autre, et on le faisait savoir. Un jour, on est même allés skier ensemble, en Allemagne. On

était également deux joueurs de football, et uniquement des joueurs de football. Il n'y avait pas tout cet environnement économique. Aujourd'hui, j'ai l'impression que les footballeurs ne s'appartiennent plus tout à fait. Que la télévision, les médias donnent une importance de plus en plus considérable au but marqué. Cristiano Ronaldo est un grand joueur, aucun doute là-dessus. Mais il se fuit pas mal du rendement de son latéral droit. Or, ce sont tous les détails autour d'un match et d'un collectif qui font le succès d'une équipe. Quand Cristiano Ronaldo marque trois buts, on ne retient que ça, sans se préoccuper de combien de fois il a eu la balle ou ce qu'il en a fait le reste du temps. Personnellement, ce n'est pas comme ça que je juge un joueur.

C'était important d'être le premier joueur à remporter trois fois le Ballon d'Or ? Absolument. Et j'en ai été d'autant plus fier que je représentais un petit pays. Le Ballon d'Or, c'était le symbole de la réussite du football néerlandais, de ses succès. Je crois que Marco van Basten a dû éprouver la même chose en 1988 quand il jouait avec Gullit et Rijkaard à ses côtés en équipe nationale et au Milan.

Le concept de liberté était important pour vous sur un terrain... Certainement, mais il fallait qu'il rime aussi avec celui de travail. La liberté n'est rien si vous ne faites pas votre boulot pour arriver à vos fins, ou si elle est destinée à des fins personnelles. En foot, la liberté est encadrée. C'est une démocratie au sein d'une dictature. Ce que tu inventes, ce que tu crées, doit être au service de l'équipe, pas à ton propre service. Sinon, ça ne sert à rien. Sous des aspects instinctifs, tout cela représente beaucoup de travail. Et le joueur, aussi talentueux soit-il, n'est qu'un rouage d'une organisation.

Pensez-vous que Messi et Cristiano Ronaldo soient des joueurs libres sur le terrain ? Messi est libre parce qu'il est un vrai joueur d'équipe, qu'il s'épanouit au sein d'un collectif. À mon sens, la liberté de Cristiano Ronaldo se situe dans un cadre plus restreint, plus personnel. Sa position sur le terrain est celle d'un joueur qui pense qu'il sera plus facile pour lui de marquer à l'endroit où il se situe, pas d'être plus efficace pour l'équipe. Il y a une légère différence. Messi marque beaucoup, lui aussi, en tirant profit de ses qualités propres, mais en ayant toujours un œil sur ses équipiers.

Messi, c'est la Masia, c'est votre école, celle que vous avez créée, un peu comme votre descendant... Messi a eu comme premiers entraîneurs Rijkaard et Guardiola, qui sont effectivement très proches de moi, mais qui sont aussi deux milieux de terrain. Et je crois que les meilleurs entraîneurs au monde sont des milieux de terrain, parce que leur position durant leur carrière les obligeait à réfléchir et à organiser le jeu, non pas autour de leur propre personne, mais autour d'un collectif.



SI CRUYFF ET LES PAYS-BAS ONT LAISSÉ UNE TRACE INDELÉBILE LORS DE LA COUPE DU MONDE 1974, C'EST SURTOUT AVEC L'AJAX QUE LE TRIPLE BALLON D'OR S'EST FORGÉ UN PALMARÈS. LE 30 MAI 1973, IL REMPORTE AINSI SA TROISIÈME COUPE D'EUROPE APRÈS LA VICTOIRE EN FINALE CONTRE LA JUVENTUS (1-0).





LE 20 MAI 1992,
BARCELONE DÉCROCHE
ENFIN SA PREMIÈRE COUPE
D'EUROPE DES CLUBS
CHAMPIONS. UN TRIOMPHE
SIGNÉ CRUYFF, DEVENU
L'ENTRAÎNEUR DU CLUB
CATALAN EN 1988.

Avant d'être ce qu'ils sont devenus, ils ont dû regarder, disséquer, analyser. Ça veut dire qu'ils étaient déjà un peu entraîneurs sans le savoir. Rijkaard était un joueur qui récupérait le ballon et qui organisait le jeu. Idem pour Guardiola. Ils ont transmis cela à leurs joueurs.

Gagner le Ballon d'Or procure-t-il un supplément de pression l'année suivante ? Ça dépend de l'équipe où vous évoluez. Du pays que vous représentez. Ou des équipes contre lesquelles vous jouez toutes les semaines. Ça dépend également et surtout de votre propre identité. Un jeune peut se disperser. La pression ? Je crois qu'un joueur, quel qu'il soit, ne peut pas remporter le Ballon d'Or si la pression est plus forte que lui. Personnellement, je n'en avais rien à faire. Si tu ressens la pression, elle va venir de partout. De n'importe quelle situation. De n'importe quel adversaire. Un Ballon d'Or ne peut pas être sensible à la pression.

Mais il y a plus de pression aujourd'hui que quand vous étiez joueur ? Je vais vous dire une chose : j'aurais aimé jouer à l'époque actuelle parce qu'avec la télévision on voit non seulement ce que vous faites, mais aussi ce qu'on vous fait. Vous n'imaginez pas le nombre de coups que j'ai pris et que personne n'a vus ! Aujourd'hui, quoi qu'il se passe, on vous le montre trois fois à la télé. Les coups comme les buts. Tout a un retentissement énorme. On voit tout de Messi. Sans la télé, il ne serait pas aussi grand parce qu'on le verrait nettement moins et qu'il prendrait beaucoup plus de coups. La télé, c'est parfait pour les grands joueurs.

À quel point Cruyff le joueur a-t-il influencé Cruyff l'entraîneur ?

Je crois qu'il n'y a jamais eu deux personnages. J'ai toujours été moi-même, quoi que j'aie pu faire. Si vous possédez des qualités, elles s'exprimeront dans tous les domaines. Mais il faut savoir les discerner, les discipliner, et les faire correspondre à celles des autres. Un exemple : j'aurais pu, sur les corners, rester dans la surface pour marquer. Mais je préférerais les tirer parce que je savais que d'autres étaient meilleurs que moi de la tête, et que je savais mieux tirer les corners que personne. À l'Ajax ou en équipe nationale, je n'ai jamais frappé les penalties parce que

Neeskens les tirait mieux que moi, et qu'il marquait à chaque fois. Pourquoi serais-je allé prendre sa place si ce n'est pour satisfaire un désir personnel ? C'est cette pensée que j'ai essayé de transmettre quand j'étais entraîneur. Le plus grand atout d'un entraîneur, ce sont ses yeux. Ce que tu fais doit refléter ce que tu vois.

Cristiano Ronaldo est un grand joueur, mais **il se fout pas mal du rendement de son latéral droit.**

Les cinq joueurs qui ont remporté au moins trois fois le Ballon d'Or, vous, Platini, Van Basten, Messi et Cristiano Ronaldo, ont la particularité d'être des joueurs offensifs qui n'ont jamais remporté la Coupe du monde. Ça vous inspire quoi ? (Il sourit.) C'est curieux, n'est-ce pas ?

Vous expliquez cela comment ? Je crois qu'il existe une façon de regarder et d'apprécier la valeur d'un joueur qui n'est pas dépendante du résultat. Un titre est un instantané, et il ne dit pas forcément à quel point un joueur a pu être important ou pas, puisque le titre est un aboutissement

collectif. Le meilleur joueur du monde ne viendra jamais de la pire équipe, c'est certain, parce que le cadre est capital à son épanouissement. Mais le meilleur joueur du monde ne fait pas forcément gagner son équipe. Je crois que les Pays-Bas en sont un symbole parfait.

Comment voyez-vous l'évolution actuelle du jeu? Je pense que le football est devenu un peu trop sérieux. Je ne vois plus de plaisir, plus de tentative de créer, plus d'initiatives. J'ai l'impression que les joueurs sont à un endroit parce que l'entraîneur leur demande d'y être, qu'ils ne sont plus responsabilisés. Le mot juste serait : inhibition. On tue l'initiative, donc, la décision individuelle, sous prétexte qu'elle peut entraîner une erreur. À ce train-là, il n'y aura bientôt plus de conneries, mais plus de plaisir non plus. Moi, je dis : bouger, changer.

En 1974, Jean-Philippe Réthacker écrivait dans *France Football* que vous étiez l'archétype de la star des années 2000 à cause de votre vitesse, de votre rendement et du business que vous généreriez. Vous confirmez ? Oui. Je crois que cette remarque était à la fois visionnaire et très pertinente. J'ai eu la chance d'avoir un beau-père (*Cor Coster*) qui était entouré de gens très influents et très intelligents d'un point de vue business. L'un de mes amis était le directeur d'une concession Porsche et m'avait proposé une voiture avec 50 % de réduction. Vous vous

rendez compte ? Conduire une Porsche à vingt-deux ans ! Et là, les mecs des impôts ont débarqué et m'ont fait payer 70 % de plus en taxes diverses en me demandant qui j'étais ? Footballeur ? Ça n'était même pas un métier. Deux ans plus tard, on m'a proposé une SM Citroën Maserati à 50 %. J'ai d'abord refusé, mais on a ensuite trouvé une solution qui s'apparente à ce qu'est aujourd'hui le leasing. À l'époque, c'était révolutionnaire. On est

rentrés comme ça dans l'ère du business. De ce point de vue-là, j'ai été un pionnier. Quand la Fédération néerlandaise a voulu m'imposer de jouer avec un équipementier (*Adidas*) qui n'était pas le mien, j'ai créé ma propre marque. Avec deux bandes (*il montre la manche de sa veste de survêtement orange, marquée de deux lanières noires*).

Qu'avez-vous fait de vos trois Ballons d'Or ? L'un d'eux est dans un musée à Amsterdam, les deux autres chez moi, à

Barcelone. De temps en temps, je tombe dessus quand je range l'armoire... (Rire.)

Si vous deviez vous évaluer par rapport à Cristiano Ronaldo, Messi, Platini ou Van Basten ? Je ne pense pas en ces termes. Si vous avez remporté trois fois le Ballon d'Or, vous appartenez à une communauté de gens qui ont été des joueurs extraordinaires. Point. Après, que je sois premier, deuxième ou quatrième, je m'en fous. » ■ T.M.

Le meilleur joueur du monde
ne fait pas forcément gagner son équipe.

UN PHILANTHROPE ÉCLAIRÉ

A près avoir pris sa retraite de footballeur en 1984, puis entraîné respectivement l'Ajax (de 1985 à 1988) et le FC Barcelone (de 1988 à 1996), Johan Cruyff (68 ans) a cessé d'être directement présent sur un terrain depuis bientôt vingt ans. Ce qui ne veut pas dire inactif. Celui qui habite toujours la capitale catalane gravite en effet dans la périphérie des Blaugrana (il en est le président d'honneur à vie), mais plus dans celle de l'Ajax, un club où il était conseiller et avec lequel il a rompu avec fracas mi-novembre parce qu'il ne s'y sentait plus écouté. Cruyff a également été chroniqueur pour des journaux catalans (*la Vanguardia*) ou néerlandais (*De Telegraaf*), et il a d'ailleurs conservé sa colonne dans le quotidien populaire d'Amsterdam, où il égratigne régulièrement le football de son pays natal. Mais son activité principale s'articule désormais autour de la fondation qu'il a créée en 1997 et dont l'un des ambassadeurs est l'ancien capitaine du Barça Xavi. La Johan Cruyff Foundation a pour vocation de faire jouer ensemble (et pas seulement au football) tous les enfants, y compris handicapés. L'ancienne star de l'Ajax et du Barça veut, par ce biais, recréer des liens sociaux, mais aussi apprendre aux jeunes tactique et discipline, tout en contribuant à développer leur confiance, leur ambition et leur santé. « C'est un projet dans lequel je m'implique énormément », confirme-t-il. Apôtre du football de rue, celui de son enfance, le légendaire numéro 14, numéro symbole de sa fondation, a depuis le début

de ce siècle développé notamment le concept des Cruyff Courts, ces mini-espaces bétonnés aux dimensions d'un terrain de basket qui fleurissent partout, puisqu'on en compte aujourd'hui près de deux cents dans le monde entier. Enfin, il a développé une école (Cruyff Institute) de management et

marketing sportif qui possède des succursales jusqu'au Pérou ou au Mexique, ainsi qu'une marque de vêtements sportswear à son nom (Cruyff Classics) dont la devise est : « Pour les gens qui possèdent ambition et inspiration. On ne se refait pas... » ■ T.M.



LA FONDATION JOHAN CRUYFF PERMET NOTAMMENT À DES ENFANTS HANDICAPÉS D'ACCÉDER À LA PRATIQUE DU SPORT.

**Durant une carrière,
vous ne pouvez vous
reposer sur rien.** Ce
qui compte le plus, c'est
de gagner le match
suivant. Vous n'avez pas
le temps d'apprécier
vraiment les choses.

■■



Marco van Basten

« J'aurais pu engager un ou deux de plus »

Le triple Ballon d'Or 1988, 1989 et 1992 déplore toujours d'avoir dû mettre un terme à sa carrière à vingt-huit ans. Et d'avoir ainsi été empêché de marquer encore davantage l'histoire. **TEXTE** THIERRY MARCHAND, À AMSTERDAM | **PHOTO** ROBERTO FRANKENBERG/L'ÉQUIPE

Rendez-vous avait été pris pour ce matin du mercredi 12 août, à 11 heures, dans une suite de l'hôtel Hilton d'Amsterdam, dont la terrasse donne sur l'un des nombreux canaux de la ville. À 10 h 59, Marco van Basten, tenue décontractée et sourire avenant, entrait dans la pièce, heureux de parler de ce ballon qui a fait sa gloire autant que ceux qu'il propulsa dans les filets. Pendant près d'une heure, autour d'un simple café, c'est un homme ouvert et sans langue de bois qui a accepté, pour *FF*, de refaire sa légende de triple Ballon d'Or, vingt ans quasiment jour pour jour après l'annonce de sa fin de carrière.

« Vous souvenez-vous de la première fois où vous avez entendu parler du Ballon d'Or ? C'était lorsque j'étais encore un enfant. Quand tu es même, tu regardes tout, tu t'imprègnes de tout ce qui a trait au

football. Le Ballon d'Or, j'ai su très vite ce que cela représentait, surtout après que Cruyff a remporté son premier trophée (*en 1971*). J'ai perçu aussitôt que cette reconnaissance n'était réservée qu'aux très grands : les Cruyff, Beckenbauer, Keegan, Rummenigge...

Ca vous faisait rêver ? Rêver n'est pas le mot que j'emploierais. À l'époque, j'étais un jeune footballeur. De fait, je n'ai pas gagné de trophées individuels à ce moment-là, parce que je jouais avec des gars plus âgés que moi de deux ou trois ans. Avant de briller, je devais donc d'abord penser à survivre, à me faire ma place. Ma première vraie récompense, c'a été lors d'un tournoi international à Hergnies, dans le nord de la France. J'ai ressenti beaucoup de fierté. Mais mon rêve, puisque vous parlez de rêve, c'était d'abord de faire une carrière professionnelle.

Mes Ballons d'Or font la navette entre le musée du Milan et celui de l'Ajax.



Le jour où France Football vous appelle pour vous annoncer que vous êtes Ballon d'Or 1988... (*Il interrompt.*) Avant le Ballon d'Or, j'étais déjà allé à Paris en 1986 pour recevoir le Soulier d'Or, un trophée qui récompensait le meilleur buteur européen, tous Championnats confondus. Je débarque à Paris avec mon père et un représentant de l'Ajax, et je vois venir Maradona, entouré comme un chef d'État, qui allait recevoir le Ballon d'Or* décerné au meilleur joueur de la Coupe du monde qu'il venait de remporter quelques mois auparavant. En même temps que mon Soulier d'Or, j'allais aussi obtenir un trophée qui récompensait le plus beau but de l'année, une bicyclette que j'avais réussie en Championnat contre Den Bosch. La presse internationale ne me connaissait pas encore vraiment, mais, durant la cérémonie, on a montré sur écran des buts que j'avais marqués. À la fin, Maradona est passé vers moi et m'a glissé: "C'est pas mal ce que tu as fait." (*Il rigole.*) Il avait son Ballon d'Or sous le bras. C'est la première fois que je le voyais...

Qu'avez-vous fait de vos trois Ballons d'Or? J'ai gardé le premier, donné le deuxième à mon père et le troisième à Silvio Berlusconi.

Vous n'en avez donc qu'un à la maison? Même pas, parce que les trois sont maintenant soit au musée du Milan AC, soit à celui de l'Ajax. Les deux clubs me les ont réclamés et se sont chamaillés pour les avoir. Ils font la navette entre les deux villes. En revanche, j'ai toujours chez moi les unes de *France Football*, affichées sur un mur au deuxième étage de ma maison, pour ne pas qu'on les voit trop, mais surtout pour que mes enfants se souviennent...

Cruyff a dit qu'un joueur ne mesurait l'accomplissement d'avoir gagné le Ballon d'Or que des années après la fin de sa carrière... Disons que vous comprenez l'impact du Ballon d'Or après la fin de votre carrière. Vous êtes heureux quand vous le gagnez, mais pour en apprécier les effets, il faut du temps et de la hauteur. Parce que, durant une carrière, vous ne pouvez vous reposer sur rien. Ce qui compte le plus, c'est quand même de gagner le match suivant. Vous n'avez pas le temps d'apprécier vraiment les choses. Après, seulement, vous comprenez que le Ballon d'Or va rester attaché à votre image toute votre vie.

Lequel des trois Ballons d'Or vous est le plus cher? Les trois, parce qu'ils sont tous l'aboutissement d'une histoire différente. Le premier est toujours spécial, parce que c'est la genèse de quelque chose. Mais le

Cruyff était plus une star que moi,
dans son attitude et son comportement.

GULLIT-VAN BASTEN-RIJKAARD, LE TRIO BATAVE QUI FIT LES BEAUX JOURS DU MILAN AC.



troisième est la preuve ultime que vous êtes un excellent joueur, que vous êtes resté au plus haut niveau durant plusieurs années. Et c'est ce qui est le plus dur. Le seul regret que j'ai, c'est de ne pas avoir pu en décrocher d'autres. Mais une carrière est toujours plus courte qu'on ne l'imagine.

Le troisième n'était-il pas le plus surprenant? Sûrement, parce que je n'avais rien gagné d'autre cette année-là que le Championnat d'Italie. En 1992, c'était un peu la loterie. Beaucoup de joueurs pouvaient l'avoir. Barcelone avait remporté la C1, et Stoitchkov était, peut-être, favori. Mais, en novembre, j'ai marqué quatre buts contre Göteborg en Ligue des champions et contre Naples en Championnat. C'a frappé les esprits. Je n'avais pas connu une mauvaise année, mais j'avais raté le tir au but en demi-finales de l'Euro, contre le Danemark. Celui qui nous éliminait. Mon bilan n'était pas parfait.

De ce Ballon d'Or 1992, vous avez dit qu'il était aussi un peu celui de Frank Rijkaard... Oui. Au Milan, Frank était impressionnant. Mais c'était moi l'avant-centre, celui qui mettait les buts, celui sur qui se projetaient les lumières et l'attention.

Est-il juste de vous comparer à Cruyff? Cruyff était meilleur individuellement. Il était rapide, très talentueux. Moi, je marquais davantage, et j'ai eu une carrière plus courte. Si j'avais joué vingt ans, comme Cruyff, je pense que j'aurais pu gagner plus de trophées. Cruyff a été un précurseur, et c'est pour cela qu'il sera toujours un cas à part. Il représente les racines du football néerlandais.

À quel point vous a-t-il influencé? (*Il réfléchit.*) C'était mon idole, avec une personnalité très particulière. J'ai débuté avec lui à l'Ajax. Il a été mon partenaire, puisque, pour ma première apparition sous le maillot de l'Ajax, je le remplace en cours de match, puis mon entraîneur. J'ai passé de belles années avec lui. Il parlait tout le temps de foot, développait des idées et des théories nouvelles. J'ai beaucoup appris, notamment à réfléchir. Surtout, on se comprenait. Cruyff était plus une star que moi, dans son attitude et son comportement. Moi, j'avais des qualités, mais j'avais surtout Gullit, Rijkaard ou Baresi à mes côtés. C'est marrant, parce que je me disais récemment que j'étais davantage un directeur technique sur le terrain alors que Gullit était un général, celui qui avait une vue plus globale des choses.

La différence avec Cruyff, c'est que vos rivaux pour le Ballon d'Or étaient aussi vos partenaires: Gullit, Baresi, Rijkaard... (*Il rit.*) C'est vrai, mais je serai toujours gré à mes coéquipiers des succès que j'ai pu avoir. Mes trophées étaient aussi ceux de l'équipe. Au Milan, chaque entraînement se déroulait dans des conditions de match. Tous les jours, je devais me coltiner Baresi, Maldini, Costacurta ou Tassotti. Ça m'a aidé à devenir le joueur que j'ai été. Mais, quitte à me répéter, je vous redis que ce Milan-là était vraiment exceptionnel, plus fort à mon sens que le Barça actuel parce que plus complet, notamment sur le plan défensif. Le Barcelone d'aujourd'hui produit du spectacle, mais il est vulnérable.

Vous plaisantiez de vos Ballons d'Or avec vos équipiers? Il nous est parfois arrivé de presque nous engueuler à cause de ça, mais il n'y a jamais eu de jalouse. Surtout, notre rivalité supposée, si on peut appeler cela comme ça, ne déteignait pas sur la philosophie et le rendement de l'équipe. À l'entraînement comme en match, chacun œuvrait pour le collectif, pas pour sa pomme. Le but n'était pas de devenir un meilleur joueur pour faire la une des journaux, mais de devenir une meilleure équipe. L'émulation a toujours été positive et centrée vers le groupe, pas vers l'individu. Baresi et Maldini étaient des mecs stables, les garants de cet équilibre. Mais tout le monde était dans le même état d'esprit.

L'ambition personnelle n'a jamais tué cet esprit? Jamais! Gullit, Rijkaard et moi savions qu'on était meilleurs avec Baresi, mais l'inverse était vrai aussi. On savait qu'on était bons ensemble. La seule chose, c'est qu'à la fin, c'était moi qui avais le Ballon d'Or.



LE 26 MAI 1993, MARCO VAN BASTEN, DÉJÀ BLESSÉ À LA CHEVILLE, DISPUTE LE DERNIER MATCH DE SA CARRIÈRE, À MUNICH, EN FINALE DE C1 FACE À L'OM (0-1). CINQ ANS PLUS TÔT, IL AVAIT JOUÉ UN RÔLE ESSENTIEL DANS LA VICTOIRE DES PAYS-BAS À L'EURO 88 EN INSCRIVANT CINQ BUTS, DONT UN TRIPLÉ CONTRE L'ANGLETERRE (3-1) LORS DU PREMIER TOUR.

ALAIN LANDRAIN/L'ÉQUIPE



ANDRÉ LÉGOU/L'ÉQUIPE



BERNARD PAPON

VAN BASTEN A
DÉBUTÉ SA CARRIÈRE
D'ENTRAÎNEUR EN 2004
AVEC LA SÉLECTION
DES PAYS-BAS, MAIS IL
NE S'EST JAMAIS ÉPANOI
DANS CETTE FONCTION
TRÈS EXPOSÉE.

Vous imaginez cela dans le football d'aujourd'hui ? Il existe un paramètre capital qui a fait de ce Milan-là une équipe différente, c'est que la vraie star, c'était le président. Personne n'était plus grand que Berlusconi. Et, à cause de ça, personne ne sortait des lignes.

Étiez-vous un joueur différent en 1992 par rapport à 1988 ?
Certainement. En 1988, je revenais d'une grave blessure. Je n'avais d'autre ambition que celle d'être sur le terrain. Tout ce qui venait après, c'était du bonus. Alors qu'en 1992 j'étais un joueur établi, célèbre. On attendait beaucoup de moi.

Cruyff a dit que vous auriez pu devenir un meilleur joueur si vous aviez été challengé un peu plus par vos entraîneurs à Milan ou en sélection...

(*Pensif*) Cruyff a toujours une vue différente des autres par rapport à la stature d'un joueur. J'ai toujours été un mec pratique, qui avait une vision pragmatique du football. Pour moi, gagner un match, c'était marquer des buts. Point. Cruyff était davantage dans la possession de balle, dans l'esthétique, et pensait qu'à la fin, c'est ça qui ferait la différence. C'est ce qu'il exigeait de moi. Il aurait voulu que je devienne un faiseur de jeu, que je m'implique plus dans la construction et le collectif, alors que je pensais surtout à faire la différence en marquant. À mon sens, son appréciation est simplement une divergence de vues philosophique.

Gagner le Ballon d'Or engendre-t-il une pression accrue

Ce Milan-là était exceptionnel, plus fort à mon sens que le Barça actuel.

l'année suivante ? Non, ce n'est pas plus de pression, mais plus d'attention. On vous regarde davantage, et ça peut être perturbant si vous êtes impressionnable.

Ça fait de vous un joueur différent ? Pas moi. En revanche, ça procure un nouveau challenge. Vous êtes arrivé là. (*Il place la main au niveau de sa tête.*) Mais vous voulez aller plus haut. Toujours aller plus haut. Et vous bossez pour ça. Encore plus. Ça devient presque un réflexe.

Quelles qualités doit posséder un joueur pour devenir Ballon d'Or ? D'abord, et avant tout, comprendre le jeu. Comprendre comment faire la différence, tout en étant important pour l'équipe. En fait, il y a beaucoup de paramètres qui ne sont pas forcément tous liés au terrain. La technique et la vision du jeu, bien sûr, mais aussi le physique et la mentalité. Être bien entouré, évidemment, dans votre équipe comme dans votre vie privée. La famille est un élément important du succès. Ça va avec le

comportement. Ça vous aide à vous relaxer, à rester concentré sur ce qui est important. Si vous regardez Roger Federer, il n'est pas un tennisman exceptionnel uniquement parce qu'il joue bien au tennis, mais aussi parce que son environnement lui permet de décrocher tout en ne pensant qu'au jeu. C'est tellement facile quand vous êtes une star de sortir et d'être populaire. La différence entre un bon et un grand joueur, c'est la discipline. Mais elle doit être innée, être présente dans tes gènes. Sinon, tu te forces à être quelqu'un d'autre. Un Ballon d'Or, c'est à la fois quelqu'un de calme, de

serein en dehors du terrain et un tueur sur la pelouse.

Si John Bosman ne se blesse pas durant l'Euro 88, vous pensez que vous remportez votre premier Ballon d'Or ? (Il rit.) Que voulez-vous que je vous dise ? Bosman avait été le héros des qualifications (9 buts), il était titulaire, il jouait bien. Je crois que si vous avez des qualités, elles finissent toujours par émerger. Après, il y a le timing.

Et si vous restez à l'Ajax, vous gagnez trois Ballons d'Or ? C'est pareil. Mais là, c'est vous qui faites le choix. J'ai quitté les Pays-Bas parce qu'à cette époque tout bon joueur partait pour l'Italie. Aujourd'hui, c'est la même chose avec l'Angleterre et l'Espagne. Mais ça montre qu'un match, une décision, une blessure peuvent changer un destin. Si Robben marque en finale de la Coupe du monde 2010, un Néerlandais gagne le Ballon d'Or.

Combien de Ballons d'Or auriez-vous pu gagner sans ces blessures qui ont mis fin prématurément à votre carrière ? Je pense un ou deux de plus.

Ça vous laisse des regrets ? Plus maintenant, mais quand j'ai arrêté, oui. À ce moment-là, j'ai vécu des années difficiles. J'avais été contraint de dire stop, et je regardais tout le temps les autres, ceux qui jouaient, en me disant que je devrais être avec eux. De plus, j'étais dans une équipe qui était au sommet de l'Europe. On avait battu Barcelone 4-0 en finale de la Ligue des champions en 1994, joué la finale un an plus tard contre l'Ajax (*Van Basten a annoncé sa retraite le 17 août 1995, au terme de deux saisons sans jouer*). Je reste persuadé que, si j'avais pu jouer ce match avec l'intégralité de mes moyens physiques, j'aurais pu aider à inverser le résultat (0-1).

Votre dernier match reste donc la finale de la Ligue des champions contre Marseille, le 26 mai 1993, alors que vous aviez vingt-huit ans... Oui, et j'avais déjà des gros problèmes avec ma cheville. Je ne m'entraînais plus normalement depuis des semaines. Je jouais la moitié des matches. Je n'étais pas prêt. C'est navrant.

Pensez-vous que la rivalité Messi-Cristiano Ronaldo soit bonne pour le Ballon d'Or ? Absolument. Plus vous avez de grands joueurs, mieux c'est. Messi est un joueur merveilleux, et Cristiano Ronaldo quelqu'un de spécial. En football, comme dans le reste, tout est affaire de stars. Ce sont elles qui véhiculent la culture et la popularité du jeu. Elles qui attirent les jeunes sur un terrain. Le gamin des rues a besoin de cela pour s'identifier.

Mais ça tue la compétition, non ? Peut-être dans les faits, mais ça procure aux autres une opportunité unique pour éléver leur niveau de jeu. C'est à eux de montrer qu'ils peuvent dépasser leurs limites.

Messi et Cristiano Ronaldo, vous les mettez sur quel plan par rapport à Cruyff, Platini et vous, qui avez tous remporté trois fois le Ballon d'Or ? Messi est au niveau des Cruyff, Pelé, Maradona.

Cristiano Ronaldo, dans la hiérarchie européenne, est sur le même plan que Platini. Mais je crois que Messi possède plus de talent naturel que Cristiano Ronaldo, qui est davantage un bosseur. Messi ne fait pas que marquer. Son jeu a évolué. Il a été influencé par Xavi et Iniesta, quand Cristiano Ronaldo reste davantage obsédé par le but.

Quel joueur aurait dû avoir le Ballon d'Or qu'il n'a pas eu ? Forcément Baresi, qui était exceptionnel. Rijkaard, également. Pour

moi, la différence entre Baresi et Beckenbauer, c'est que le second se projetait plus vers l'avant que l'autre. Il était plus excitant à voir jouer, plus spectaculaire, plus dans la construction. Mais il avait aussi Schwarzenbeck à ses côtés. Baresi était un défenseur incroyable, meilleur que Beckenbauer dans ce domaine, totalement impliqué dans le registre défensif.

Aucun Espagnol ? Xavi et Iniesta à leur meilleur niveau étaient phénoméaux. Ils devraient avoir leur statue en Espagne. Mais c'étaient des créateurs, pas des joueurs qui faisaient la différence. Ils ont été des ambassadeurs très importants du jeu, ceux qui ont permis aux attaquants de briller. Il y a un côté injuste au fait qu'ils ne l'ont pas gagné, notamment en 2012. Je ne sais pas comment la FIFA et France Football peuvent faire pour leur donner le crédit qu'ils méritent...

Le Ballon d'Or est-il un passeport pour l'éternité ? (Il sourit.) L'éternité, c'est un peu trop loin. Disons que c'est plutôt un passeport pour la vie qu'il me reste. On parle toujours des Ballons d'Or, de Cruyff, Platini, Rummenigge. Et dire que Zidane ne l'a gagné qu'une fois...

Si on enlève Messi et Cristiano Ronaldo, aujourd'hui, vous donnez le Ballon d'Or à qui ? Vous savez quoi, je n'y ai même pas pensé... ■ T.M.

*Il s'agissait du «Ballon d'Or Adidas», sans rapport avec le Ballon d'Or France Football, qui a été remis pour la première fois lors de la Coupe du monde 1982 à Paolo Rossi, désigné meilleur joueur.

La différence entre un bon et un grand joueur, c'est la discipline.

UN ADJOINT DÉLIVRÉ

Il avait débuté sa carrière d'entraîneur comme sélectionneur des Pays-Bas, de 2004 à 2008. Il la poursuit désormais comme adjoint du sélectionneur des Pays-Bas (Danny Blind), un poste que Marco van Basten assume depuis cet été. Entre-temps, l'ancien avant-centre a appris les difficultés du métier sur les bancs de l'Ajax (2008-09), Heerenveen (2012-2014) et AZ Alkmaar, la saison dernière, où il a dû jeter l'éponge au bout de deux mois et demi pour cause de stress, finissant l'exercice 2014-15 comme assistant. Dire que Van Basten n'en pouvait plus est un euphémisme. Lors de l'entretien que nous avons eu en août, il s'est dit à la fois « très heureux de ce nouveau rôle » et

surtout délivré. « C'est la fin des responsabilités, celles qui faisaient peser un poids trop lourd sur mes épaules. Je suis quelqu'un d'honnête, et j'assume le fait de ne pas pouvoir continuer, ou plutôt de le faire comme second. J'ai une meilleure vie comme ça. » Van Basten, qui goûta brièvement à une carrière de consultant télé il y a quelques années, n'était pourtant pas du genre à se planquer quand il était joueur. « Mais être entraîneur, ça n'a rien à voir avec le métier de joueur. Quand tu es sur le terrain, tu as beaucoup plus de possibilités de faire la différence directement. Comme entraîneur, tu peux tout juste influencer les résultats.

C'est dur à accepter pour moi, qui ai toujours voulu gagner. Et qui ai toujours tout fait pour ça. Entraîneur, ça demande beaucoup de patience et une énergie incroyable. Trop pour moi. Je pensais à plein de choses qui m'empêchaient de dormir. » À cinquante et un ans, « MVB » va pourtant avoir du pain sur la planche avec une sélection orange en perdition dont l'autre adjoint se nomme Ruud van Nistelrooy. Avec Dennis Bergkamp, bras droit de Frank de Boer à l'Ajax, on se demande quand même si les anciennes légendes offensives des Pays-Bas ne sont pas destinées à des postes subalternes. Ou exotiques, comme Patrick Kluivert, sélectionneur du Curaçao. ■ T.M.

LES QUATRE VIES DU BALLON D'OR

De sa naissance, en 1956, à aujourd'hui, le Ballon d'Or a connu plusieurs évolutions de son règlement et de sa mécanique. Mais son esprit originel a toujours été préservé. **TEXTE RÉMY LACOMBE**

1956-1994 L'EUROPE, L'EUROPE, L'EUROPE!

Le Ballon d'Or a longtemps vécu sur ses acquis, en tout cas sur son premier règlement. Ou plutôt sur son esquisse de règlement, laquelle se résumait à peu près en une phrase : le trophée récompense le meilleur joueur européen évoluant en Europe. Voilà. C'était simple, concis, à la portée de n'importe quel journaliste, de Brest à Vladivostok et de Rovaniemi à Palerme. À chacun d'apprécier l'affaire selon ses propres critères. Le Ballon d'Or a ainsi voyagé léger durant quatre décennies et ne s'en portait pas plus mal. D'autres auraient été vilipendés pour laisser sur le bord de la route un Pelé, un Garrincha ou un Maradona, mais pas lui. On lui pardonnait ses petites faiblesses comme ses grandes injustices.

De seize membres à l'origine, le jury s'est progressivement déployé sur tous les territoires de l'Europe à mesure des évolutions politiques de celle-ci. L'explosion du bloc de l'Est, au tournant des années 90, a entraîné un afflux de nouveaux jurés ravis d'apporter leur contribution à la grande histoire. Tout le temps que le Ballon d'Or fut l'apanage exclusif de *France Football*, les journalistes étaient les seuls habilités à voter. Une question d'impartialité : les journalistes sont, par nature, au-dessus des parties, et notamment des parties de foot. De la fin des années 50, alors que la télévision en était encore à ses balbutiements, à la fin des années 2000 quand Internet avait déjà révolutionné le paysage, cette exclusivité perdura. Mais on peut évoluer à tout âge et le Ballon d'Or n'y a pas coupé.

1995-2006 L'OUVERTURE DES FRONTIÈRES

Près de quarante ans après sa naissance, le Ballon d'Or a connu une première révision de sa constitution. Elle visait à répondre à l'évolution de la société du football comme de la société tout court. Depuis un bon nombre d'années déjà, les joueurs sud-

américains et africains avaient investi le football européen jusque dans ses clubs les plus prestigieux. Ils prenaient une part de plus en plus importante à son rayonnement en plus de se distinguer tous les quatre ans lors des Coupes du monde. Que le Ballon d'Or ait dû tirer un trait sur Pelé, qui a accompli toute sa carrière sur le continent américain, pouvait encore se comprendre, mais qu'il fasse l'impasse sur le Maradona de Naples ou le Romario de Barcelone devenait de plus en plus injustifiable. À la longue, il risquait d'y perdre de son crédit.

Tenant compte de ces bouleversements, *France Football* décida d'effectuer un premier pas vers la « mondialisation ». Dorénavant, le Ballon d'Or serait attribué, sans distinction de nationalité, à tout joueur évoluant dans le cadre d'un Championnat européen. La belle idée ! Quelques semaines plus tard, l'arrêt Bosman abolissait les frontières entre les footballeurs. Le Ballon d'Or avait mis du temps avant d'opérer sa mutation, mais il l'avait fait au bon moment. Ou au dernier moment, c'est selon. De la théorie à la pratique, il n'y avait qu'un pas, que le Libérien George Weah franchira à toute vitesse pour s'adjuger le quarantième Ballon d'Or. Deux ans plus tard, le Brésilien Ronaldo enfonce la porte pour l'Amérique du Sud. Comme l'Europe, le BO était désormais le territoire de jeu d'une population beaucoup plus importante.

À cette modification de fond s'ajoutera en 1995 une modification de forme relative à la mécanique du scrutin : la publication d'une liste de 50 joueurs, établie par la rédaction de *France Football*, dans laquelle les jurés devraient obligatoirement choisir cinq noms par ordre préférentiel. Cette étape supplémentaire répondait à l'élargissement du jury depuis l'éclatement du bloc de l'Est (52 fédérations affiliées à l'UEFA), évitait une trop grande dispersion des voix et permettait de cerner au plus près l'élite européenne. En sorte de clarifier les choses et de le protéger des soupçons, le Ballon d'Or fut flanqué d'un règlement en bonne et due

forme dont chacun pouvait prendre connaissance. À l'intention des jurés, on y inséra un certain nombre de critères afin de guider leurs choix : 1. ensemble des performances individuelles et collectives (palmarès) accomplies dans le cadre de l'année civile ; 2. classe du joueur (valeur sportive plus fair-play) ; 3. ensemble de la carrière ; 4. personnalité, rayonnement. Le critère numéro 1 devait logiquement prévaloir sur tous les autres et, à l'intérieur de celui-ci, l'ordre des mots faisait sens. Le Ballon d'Or distinguait un individu au sein d'un collectif. Tel était son esprit originel, tel serait son nouveau visage. Ainsi relooké, il était mûr pour voguer vers de nouvelles aventures.

2007-2009 LA MONDIALISATION EN MARCHÉ

Après avoir fêté en grande pompe son cinquantième anniversaire à Paris, en présence d'un formidable contingent d'anciens lauréats, le Ballon d'Or a franchi un pas décisif vers la mondialisation en 2007. Cette fois, il y a pénétré sans la moindre restriction. Mondialisation des joueurs, mondialisation des territoires de compétition, mondialisation du jury, il étendait son influence au maximum de ses possibilités. Plus aucun joueur, dans quelque endroit de la planète, ne pouvait lui échapper. Au jury exclusivement européen se substituait un jury international composé de journalistes spécialisés, à raison d'un représentant par Fédération affiliée à l'UEFA et d'un représentant par Fédération ayant participé au moins une fois à une phase finale de Coupe du monde. Soit un total de 96 jurés qui feront un triomphe à la star brésilienne du Milan AC, Kaká.

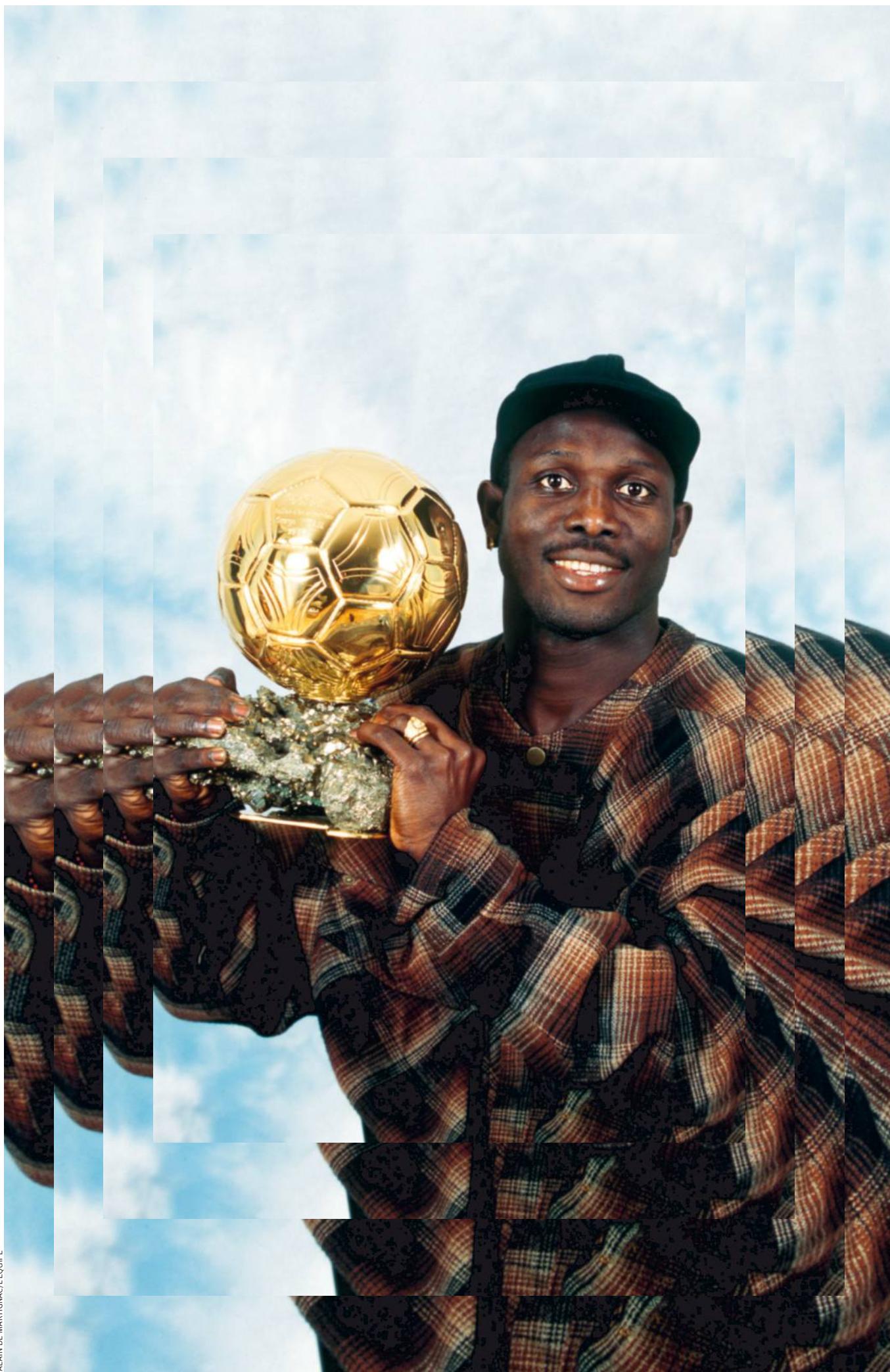
Sur le papier, l'Europe avait perdu ses priviléges ; sur le terrain et dans les urnes, elle n'avait rien lâché. À ceux qui pensaient qu'un jury mondial allait corriger la perception européenne de l'année footballistique, qu'il aurait plus d'égards pour les gardiens ou les défenseurs, le classement du Ballon d'Or 2007 apportait un cinglant démenti en accouchant du top 10 le plus offensif de

l'histoire, le seul avec celui de 1987 à n'accueillir aucun défenseur. Histoire de se donner bonne conscience, il avait tout de même attribué trois points à un Brésilien opérant à São Paulo (Rogerio Ceni), deux points à un Irakien évoluant au Qatar (Younis Mahmoud) et un point à un Mexicain de l'America Mexico (Guillermo Ochoa). Pas de quoi faire trembler l'institution sur ses bases. La mondialisation n'avait pas pour vocation de remettre en cause la domination de l'Europe, simplement de donner sa chance à tout le monde. Le jury mondial avait cependant affiché une certaine vision de l'avenir en installant Cristiano Ronaldo à la deuxième place et Messi à la troisième. C'était la cinquième fois – et la dernière à ce jour – que le podium accueillait trois Ballons d'Or passés, présents ou à venir, après ceux de 1956 (Matthews, Di Stefano et Kopa), 1966 (Charlton, Eusebio et Beckenbauer), 1975 (Blokchine, Beckenbauer et Cruyff), 2000 (Figo, Zidane et Chevtchenko).

2010-2015 ET IL N'EN RESTA QU'UN

L'annonce est intervenue le 5 juillet 2010, à Johannesburg, à quelques jours de la finale de la Coupe du monde. Marie-Odile Amaury, présidente du groupe Amaury, qui édite *France Football*, et Joseph Blatter, président de la FIFA, officialisaient, lors d'une conférence de presse, la naissance du FIFA Ballon d'Or, désormais seul et unique trophée individuel récompensant chaque année le meilleur joueur du monde. La nouvelle créature résultait de la fusion du Ballon d'Or et du FIFA World Player, décerné depuis 1991 par un jury comprenant les sélectionneurs et les capitaines des équipes nationales. Celui-ci n'avait jamais fait de l'ombre à son aîné et c'est son palmarès qui fut aussitôt archivé. Le Ballon d'Or allait donc servir de socle et de mémoire au nouveau trophée. En dix-neuf ans de cohabitation, les deux distinctions avaient couronné douze vainqueurs communs, dont les cinq plus récents : Ronaldinho (2005), Cannavaro (2006),

GEORGE WEAH, PREMIER ET À CE JOUR SEUL AFRICAIN LAURÉAT DU BALLON D'OR, EN 1995, L'ANNÉE D'UN CHANGEMENT DE RÈGLEMENT DÉCISIF.



ALAIN DE MARTIGNAC/L'ÉQUIPE

Kaká (2007), Cristiano Ronaldo (2008) et Messi (2009). Au fil des années, il était apparu aux deux organisateurs qu'un partenariat était souhaitable. Et que s'il ne devait en rester qu'un, ce serait le Ballon d'Or.

Le terme organisateur n'est d'ailleurs pas neutre. Contrairement à ce que l'on entend souvent, *France Football* et la FIFA ne « donnent » pas le Ballon d'Or. Ils en assurent l'administration générale, la procédure électorale et la communication des résultats. Il s'agit d'un scrutin démocratique et transparent : tous les votes sont rendus publics. Cette alliance avait aussi pour ambition d'offrir au Ballon d'Or une exposition et une cérémonie à la hauteur de son prestige. Le gala annuel de Zurich, début janvier, est devenu au football ce que la cérémonie des Oscars à Hollywood est au cinéma. Retransmis dans le monde entier, on y croise les stars du présent comme celles du passé. Le spectacle est autant dans la salle que sur la scène. Et l'on y décerne également les trophées de l'entraîneur mondial de l'année, de la meilleure joueuse et du meilleur entraîneur pour le football féminin.

La vocation du FIFA Ballon d'Or restait inchangée : couronner le meilleur joueur du monde, sans distinction de nationalité, pour l'ensemble de ses performances accomplies dans le cadre de l'année civile. La mécanique, en revanche, s'en est trouvée modifiée, les collèges des capitaines et des sélectionneurs venant s'ajouter à celui des journalistes. Depuis, ce sont près de 600 jurés qui se prononcent chaque année. Deux autres modifications, plus légères, furent validées : 1. le vote se déroule à partir d'une liste de 23 nommés – elle avait déjà été réduite à 30 en 2008 – établie par la commission du football de la FIFA et la rédaction de *France Football*; 2. chacun des jurés désigne non plus cinq, mais trois joueurs par ordre décroissant qui se voient accorder 5, 3 et 1 point.

À partir de là, comme disent les footballeurs, le lauréat du FIFA Ballon d'Or pouvait être proclamé « roi du monde ». ■

LE ROMAN DE SOIXANTE ANNÉES

Revisiter le palmarès du Ballon d'Or, c'est comprendre l'évolution du jeu et de ses mentalités. C'est aussi constater que le but, le geste créatif et les victoires demeurent la clé de tout. **PAR** PATRICK URBINI

Michel Platini, qui l'a gagné trois années de suite, en donne cette définition, simple et pertinente à la fois : «Le Ballon d'Or, c'est l'histoire du football à travers les joueurs. À travers de très, très grands joueurs.» Parcourir son palmarès depuis 1956, voyager d'une époque, d'un pays ou d'une équipe à l'autre, faire ressurgir brusquement tous les héros du passé et voir ainsi défiler tour à tour sous nos yeux le Real flamboyant de Di Stefano, l'Inter de fer d'Herrera, l'Ajax révolutionnaire de Michels, le Bayern et l'Allemagne de Beckenbauer, leaders de l'école anglo-saxonne reine des années 70-80, mais aussi le football total de Lobanovski, le grand Milan de Sacchi, la Juve de toujours, le Real des Galactiques ou encore le Barça de Guardiola, c'est aussi le moyen le plus sûr de mesurer à quel point le foot a changé en soixante ans. Son environnement bien sûr, sa dimension géopolitique, son économie et sa médiatisation. Mais

aussi le jeu lui-même. Tout va plus vite (vitesse de courses, de passes, de gestes, d'anticipation et de réaction). L'exigence technique (moins d'espaces pour attaquer, moins de temps pour décider) et athlétique (plus de puissance, plus d'intensité, plus de duels) est aujourd'hui décuplée. Si bien que les premiers lauréats auraient parfois un mal fou à s'y retrouver et à reconnaître leurs petits.

L'IDÉE QUE
LE MEILLEUR
JOUEUR EST
TOUJOURS LE
BUTEUR EST
PROFONDÉMENT
ENRACINÉE

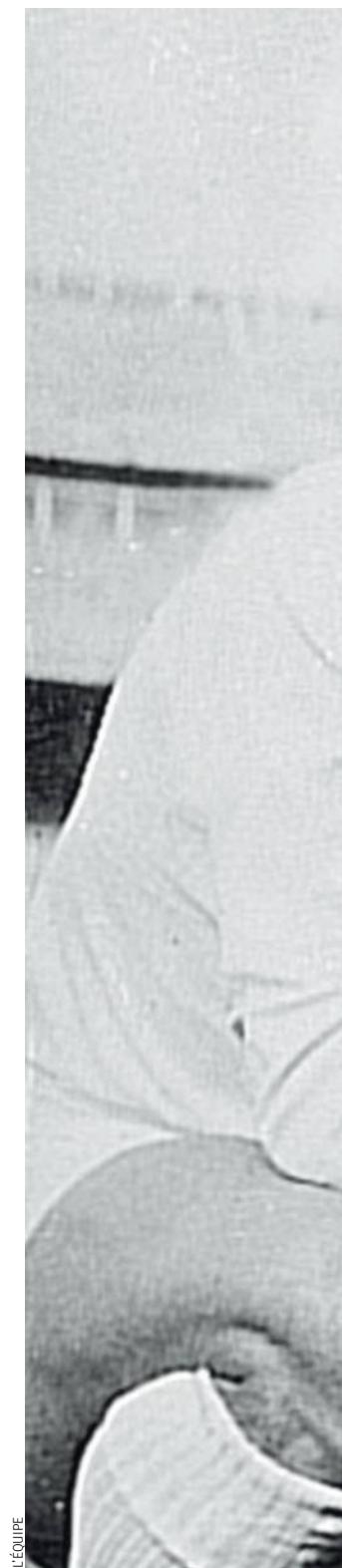
Le marquage de zone a éradiqué l'individuelle, les dribbleurs et les ailiers d'autan ne courent plus les rues, et les liberos de notre enfance ont disparu. Les gardiens doivent aujourd'hui savoir jouer au pied, loin de leur ligne, et surtout ne plus subir. Les bons défenseurs savent tous assurer une première passe vers l'avant, ressortir un ballon et anticiper une trajectoire. Les vrais meneurs de jeu patrouillent dorénavant au radar devant la défense et ce sont les milieux «box to box», apparus chez les Néerlandais dans les années 70, qui détiennent les clés du jeu de transition. Et les attaquants ? S'ils ne travaillent pas pour le collectif, s'ils ne pressent pas à la perte et s'ils n'allient pas en même temps vitesse, puissance et technique pour se ménager de

l'espace et créer des différences, pas la moindre chance pour eux d'exister au très haut niveau.

Ce qui relie néanmoins Di Stefano à Messi en passant par Cruyff, Platini, Van Basten, Ronaldo, Zidane ou Cristiano Ronaldo, les plus grands parmi les grands, ce qui ne change pas, donc, c'est la finalité du jeu : battre l'autre, être plus efficace et plus fort

mentalement que lui. Tant qu'il y aura du foot, il y aura donc toujours des joueurs plus forts, plus malins, plus rapides, plus adroits et plus géniaux pour faire gagner l'équipe, décider du match, marquer, faire la bonne passe au bon moment, inventer des gestes fous ou jouer plus juste que l'adversaire. Et tant que le Ballon d'Or existera, aucun roman ne racontera cette histoire mieux que lui.

LA PRIME AUX ATTAQUANTS ET AUX CRÉATEURS. C'est la loi du genre qui veut ça : le Ballon d'Or récompense, de manière presque instinctive, des attaquants, des buteurs, des milieux offensifs, des créateurs ou des joueurs spectaculaires, en tout cas, différents des autres. Seules exceptions à la règle depuis sa création ? Josef Masopust en 1962, Lev Yachine en 1963, Franz Beckenbauer en 1972 et 1976, Lothar Matthäus en 1990, Matthias Sammer en 1996 et Fabio Cannavaro en 2006. À peine 10 % du palmarès, donc. Beckenbauer, qui ne prêche pas toujours pour sa paroisse, nous confiait un jour : «Et encore, j'étais un défenseur qui attaquait beaucoup. Comme Sammer. Et un ancien milieu de terrain, comme lui.» Il ajoutait pour parfaire sa démonstration : «Qui fait basculer le sort d'un match et, à fortiori, celui d'une finale ? Qui décide ? L'attaquant, le buteur, toujours. C'est donc beaucoup plus facile pour lui de se mettre en évidence, de marquer les esprits et de s'inscrire dans la mémoire des gens.» En affirmant que la donne serait peut-être différente «si le jury était composé de techniciens, car un entraîneur sait que le rôle d'un défenseur est parfois plus important que celui d'un attaquant», Matthäus se mettait donc le doigt dans l'œil et il n'imaginait pas que l'élargissement du vote en 2010 aux sélectionneurs nationaux et aux capitaines ne changerait rien à l'affaire. Au contraire : depuis cinq ans, pas un défenseur ou un milieu relayeur n'est monté sur le podium, seul Manuel Neuer, un gardien, ayant fini troisième en 2014. L'idée que le meilleur joueur est toujours le buteur s'est donc profondément enracinée aujourd'hui, Cristiano Ronaldo et



LE QUADRUPLET
**KOPA, DI STEFANO,
PUSKAS, TROIS
ATTAQUANTS DE GENIE
POUR UN REAL MADRID DE
REVE. LES DEUX PREMIERS
ONT GAGNE LE BALLON
D'OR, LE TROISIEME
L'AURAIT MERITE.**



Messi peuvent ainsi se renvoyer la politesse depuis 2008 sans être dérangés, mais, à force, elle se révèle aussi dangereuse. En clair, instiller ce poison dans les cerveaux n'est pas forcément le bon message à envoyer si l'on veut conserver au jeu sa dimension collective.

Di Stefano, l'idole de jeunesse de Johan Cruyff et sans conteste le numéro 1 de tous les Ballons d'Or réunis, avait l'avantage et le talent d'être tout à la fois un leader, un stratège, un finisseur, un passeur, un récupérateur, un aiguilleur et un formidable joueur d'équipe, ce qui est encore le moyen le plus sûr de régler la question et de faire

l'unanimité. Pour résumer son registre, unique, Helenio Herrera, l'entraîneur de l'Inter des années catenaccio, avait décrit ainsi le

Madrilène dans *FF* : « Dans l'équipe, il était en même temps le point d'ancre devant la défense, l'organisateur du jeu au milieu et le buteur le plus dangereux de l'attaque. » Qu'ils soient des joueurs hors norme (Di Stefano, Cruyff, Platini, Van Basten, Ronaldo, Zidane, Cristiano Ronaldo, Messi), des artistes géniaux (Sívori,

Best, Baggio, Rivaldo, Ronaldinho, Kaká), des architectes d'exception (Kopa, Suarez, Bobby Charlton, Albert, Rivera), des buteurs compulsifs

(Eusebio, Law, Gerd Müller, Rossi, Papin, Weah, Owen, Chevtchenko), des ailiers insaisissables (Matthews, Blokhine, Simonsen, Stoitchkov, Figo), des attaquants imprévisibles (Keegan, Rummenigge, Belanov, Gullit), ou bien encore un faiseur de jeu inclassable (Nedved), tantôt milieu excentré, tantôt neuf et demi, tantôt courroie de transmission, la vérité historique n'en demeure pas moins celle-ci : chez neuf Ballons d'Or sur dix, ce sont toujours le but ou la passe décisive qui ont servi de fil rouge à leur carrière.

DI STEFANO ÉTAIT TOUT LE FOOTBALL EN UN SEUL HOMME

AVANTAGE AUX GRANDS CLUBS ET AUX GRANDS PAYS DE FOOT. Si, à écouter Johan Cruyff, il reste « le plus beau trophée individuel du monde, la plus grande des



PASCAL RONDEAU/L'ÉQUIPE

MESSI-INIESTA-XAVI.
LE PODIUM 100 % BARÇA
DU FIFA BALLON D'OR 2010.

reconnaissances internationales», on ne remporte pourtant jamais un Ballon d'Or tout seul. Il suffit de regarder dans quel club, quel Championnat et avec quels partenaires jouent ou jouaient les lauréats pour mesurer l'importance du contexte. Ce sont toujours les grands joueurs qui font les grandes équipes et, accessoirement, les grands entraîneurs? L'inverse est parfois vrai aussi. La façon la plus certaine d'être plébiscité aujourd'hui, c'est de porter le maillot du Barça ou du Real, ou alors de s'appeler Messi ou Cristiano Ronaldo, ce qui simplifie tout. Avant, dans les années 90, c'était d'aller jouer en Italie, de préférence au Milan AC ou à la Juventus. En remontant un peu plus à travers les âges, c'était plutôt d'être en Allemagne ou en Angleterre, au Bayern ou à Manchester United. Les stats inspirées par les trophées décernés à ce jour sont implacables : les quatre ligues majeures du Vieux Continent (Allemagne, Angleterre, Espagne et Italie) concentrent 51 des 59 vainqueurs et six clubs (Barcelone 10 victoires, Juventus, Milan et Real 8, Bayern 5 et Manchester United 4) se partagent près de 75 % du butin. À quelques exceptions près (Best, Law, Simonsen ou Weah), les «petits» pays de football ou les petits pays tout court ont rarement eu voix au chapitre, a fortiori depuis que les Argentins et les Brésiliens sont devenus éligibles il y a vingt ans. Il fut pourtant un temps où l'on pouvait rafler la mise en vivant derrière le rideau de fer et en jouant pour le Dukla Prague, le Dynamo Moscou, Ferencvaros ou le Dynamo Kiev. Josef Masopust, puis Lev Yachine, Florian Albert, Oleg Blokhine et Igor Belanov sont ainsi parvenus à ouvrir une petite brèche et à exister, ce qui fit dire des années après au milieu tchèque, finaliste de la Coupe du monde 1962: «Mon principal adversaire cette année-là était Eusebio, et je croyais sincèrement qu'il l'emporterait. C'était un attaquant et, surtout, il jouait à l'Ouest.» Depuis la chute du mur de

SIX CLUBS
SE PARTAGENT
PRÈS DE 75 %
DU BUTIN

Berlin, en 1989, seuls trois joueurs originaires de l'ancien bloc communiste ont ajouté leur nom au palmarès : un Bulgare (Stoitchkov), qui dynamitait l'attaque de Barcelone, un Tchèque (Nedved), qui fluidifiait le jeu de la Juventus, un Ukrainien (Chevtchenko), qui collectionnait les buts avec Milan. S'ils n'avaient jamais quitté le CSKA Sofia, le Sparta Prague ou le Dynamo Kiev, leurs clubs d'origine, qui se souviendrait encore d'eux?

LE POIDS DES TOURNOIS MAJEURS ET DE LA SÉLECTION. Remporter un titre majeur avec son équipe nationale, une Coupe du monde ou un Championnat d'Europe, être l'homme des grands rendez-vous et des finales, pèse souvent d'un poids considérable à l'heure du verdict. Ballon d'Or 1982, Paolo Rossi demeure à ce jour le cas de figure le plus extrême et l'exemple le plus éclatant d'un joueur brusquement touché par la grâce durant une semaine, revenu juste à temps de deux années de suspension pour disputer la Coupe du monde, et capable ensuite de porter l'Italie jusqu'à la victoire et de terminer meilleur buteur et meilleur joueur du tournoi en l'espace de trois matches. Triplé contre le Brésil (3-2), le 5 juillet au second tour, doublé contre la Pologne (2-0), le 8 en demi-finales, et but encore contre l'Allemagne (3-1), trois jours plus tard, le premier d'une finale bloquée près d'une heure. Un hold-up et un chef-d'œuvre à la fois.

Pour emporter le morceau, dix autres joueurs ont ainsi profité de la légitimité naturelle et du formidable coup de projecteur qu'offre un succès mondial ou européen : Bobby Charlton (1966), Beckenbauer (1972), Rummenigge (1980), Platini (1984), Van Basten (1988), Matthäus (1990), Sammer (1996), Zidane (1998), Ronaldo (2002) et Cannavaro (2006). Tantôt des capitaines, donc, tantôt des buteurs décisifs, mais presque toujours des joueurs emblématiques et porteurs d'une

idée de jeu. Le jour où Zidane avait reçu son trophée, Platini, en connaisseur de la chose, s'était ainsi fendu de ce mot : «Zidane, c'est le foot. Le foot que l'on aime. Mais si l'équipe de France n'avait pas gagné la Coupe du monde, il ne serait sans doute pas Ballon d'Or.» L'impact d'une phase finale réussie, même sans la victoire au bout, et la trace qu'elle laisse ont d'ailleurs parfois suffi à influencer les jurés et à faire pencher la balance du bon côté. Mais seulement parfois. Cela avait été vrai, par exemple, pour Kopa en 1958, Masopust en 1962, Gerd Müller en 1970, Cruyff en 1974, Belanov en 1986, Stoitchkov en 1994 ou Figo en 2000. Mais le premier Ballon d'Or de Kevin Keegan contredit en tout point la théorie, lui qui était absent de la Coupe du monde 1978, jouait à Hambourg et remporta zéro titre cette année-là. Aucune trace, non plus, d'un Danois champion d'Europe sur le podium de 1992 ou d'un Grec vainqueur de l'Euro sur celui de 2004. Car le talent individuel, la régularité en club tout au long de la saison et une Coupe d'Europe au tableau de chasse, de préférence la Ligue des champions, sont aussi des arguments imparables. George Best, victorieux en 1968 avec Manchester United, buteur décisif en finale contre Benfica au début de la prolongation (4-1), et alors au sommet de sa carrière à seulement vingt-deux ans, se souvenait pourtant avoir eu cette réaction en apprenant la bonne nouvelle de la bouche même de Matt Busby, son entraîneur : «Non, c'est impossible, je suis un gamin de Belfast. On ne fait pas ce genre de choses là-bas!»

ANNÉES IMPAIRES, ANNÉES CREUSES?

Depuis que le Ballon d'Or s'est mondialisé, voici vingt ans, et que le centre de gravité du football s'est déplacé durablement vers l'Europe de l'Ouest, la tendance est un peu moins nette. Sans doute parce que la Ligue des champions, la plus belle, la plus importante et la plus excitante de toutes les compétitions de clubs aujourd'hui, suffit amplement à combler le vide entre deux tournois majeurs, à rythmer l'actualité et à dégager une hiérarchie. Franck Ribéry l'a appris à ses dépens et payé suffisamment cher en 2013 : cela n'est pas toujours une garantie absolue. Mais lorsqu'une année sur deux le football de sélection s'efface mécaniquement derrière le football de club, la Coupe d'Europe constitue souvent le juge de paix idéal et l'arbitre suprême des élégances. Les chiffres le confirment : une fois sur trois, le Ballon d'Or en a gagné une l'année de son élection.

À l'époque où la télé ne montrait pas grand-chose, hormis les finales, et où ce sont souvent le bouche-à-oreille et la presse écrite qui faisaient les réputations et magnifiaient les héros du stade, il a pu arriver que les années impaires consacrent des vainqueurs plus inattendus. Disons moins reconnus maintenant, comme Omar Sívori en 1961 ou Florian Albert en 1967. Pour Alan Simonsen en 1977, l'histoire est un peu différente. Il y avait dans son jeu et son palmarès des faiblesses qui auraient pu justifier alors un autre choix. Le petit Danois de Mönchengladbach n'avait été ainsi que champion d'Allemagne, il avait perdu la finale de Coupe des champions



DIDIER FÈVRE/L'ÉQUIPE



L'ÉQUIPE

PARFOIS, IL SUFFIT
DE TROIS POINTS D'AVANCE
POUR L'EMPORTER, COMME
MATTHIAS SAMMER EN 1996,
DEVANT RONALDO. OU DE
TROIS MATCHES, COMME
PAOLO ROSSI, À LA COUPE
DU MONDE 1982.

contre Liverpool, et le Danemark comptait alors pour du beurre au niveau international. Il n'avait pourtant pas battu n'importe qui cette année-là (dans l'ordre du classement, Keegan, Platini, Bettega et Cruyff, rien que ça), il faisait des merveilles en Bundesliga, ses buts, ses dribbles et ses coups de reins dévastateurs parvenaient enfin jusqu'à nous le dimanche soir sur le petit écran, et tout le monde savait désormais qu'il était le joyau d'une équipe taillée à sa mesure. Il l'a souvent raconté par la suite : « Nous avions un jeu porté vers l'avant, fondé sur la vitesse et le contre. Un jeu, donc, fait pour moi et pour mes qualités. » Il y a trente ans, les planètes n'avaient pas besoin d'être toutes alignées pour espérer que le Ballon d'Or se penche un jour sur vous. Être le meilleur joueur d'une équipe majeure et attractive pouvait suffire.

Les années impaires ont pourtant prêté parfois à contestation ou fait débat. Pas en 1995, lorsque George Weah, premier Ballon d'Or mondialisé et seul Africain récompensé à ce jour, avait balayé la concurrence. À Paris comme à Milan, sa puissance, sa vitesse, ses accélérations, son adresse et son jeu de tête ne se discutaient pas. Mais dans le cas de Rivaldo en 1999 (Beckham 2^e), de Michael Owen en 2001 (Raul 2^e), de Pavel Nedved en 2003 (Henry 2^e), et même de Ronaldinho en 2005, aussi génial et imprévisible fut-il dans le geste technique et l'anticipation, il aurait pu y avoir un doute. Depuis, la Ligue des champions se charge de tout, ces années-là. Kaká, vainqueur et meilleur buteur de l'épreuve reine avec Milan en 2007, et à fortiori la paire Cristiano Ronaldo-Messi, pourraient tous venir témoigner à la barre.

LA MALÉDICTION DU GARDIEN DE BUT.

Un seul gardien figure au palmarès du Ballon d'Or, mais pas n'importe lequel. « Le plus grand sportif soviétique de tous les temps », comme l'écrivit à sa mort l'agence Tass, le

21 mars 1990, un véritable héros du peuple, donc, mais aussi un mythe absolu, qui révolutionna en son temps le poste en faisant du gardien un joueur de champ supplémentaire, en combinant taille, détente et souplesse, et en maîtrisant les sorties aériennes comme personne ne l'avait fait avant lui. Lorsqu'il fut couronné en 1963, il avait déjà trente-quatre ans et sa Coupe du monde au Chili avait été compliquée, mais il avouera longtemps après : « Grâce au Ballon d'Or, j'ai prolongé de huit ans ma carrière. » Entre

1956 et 1963, Yachine se retrouva quatre fois dans le top 5. Depuis, autrement dit depuis plus d'un demi-siècle, seul neuf gardiens en ont fait autant : Dino Zoff en 1973, Sepp Maier en 1975, Ivo Viktor en 1976, Peter Shilton en 1989, Peter Schmeichel en 1992,

Oliver Kahn en 2001 et 2002, Gianluigi Buffon en 2006, Iker Casillas en 2008 et Manuel Neuer en 2014. Beaucoup d'entre eux, d'ailleurs, étaient plus que des gardiens : des leaders, des capitaines ou des bêtes de compétition. Aucun, toutefois, n'a réussi à succéder à Yachine, à briser le sortilège et à déjouer les pronostics.

Parfois, il ne s'en est pas fallu de beaucoup, pour Kahn, Buffon ou Neuer notamment, mais la spécificité du rôle constitue, semble-t-il, aujourd'hui, un obstacle insurmontable pour espérer rivaliser avec les meilleurs attaquants de la planète. Le gardien du Bayern et de l'Allemagne championne du monde, indiscutable numéro 1 au poste, avait ainsi pris ce ton fataliste l'an dernier pour commenter sa troisième place derrière Cristiano Ronaldo et Messi : « Je savais d'avance qu'il serait très compliqué de battre deux attaquants et deux phénomènes comme ceux-là. Quand on regarde un match de foot, la première chose qu'on se demande, c'est : qui a marqué les buts ? Et non pas : quels arrêts a réussi le gardien ? C'est comme ça. » Fabien Barthez, le meilleur gardien français de l'histoire, le sait bien : il n'a jamais fait mieux que douzième en

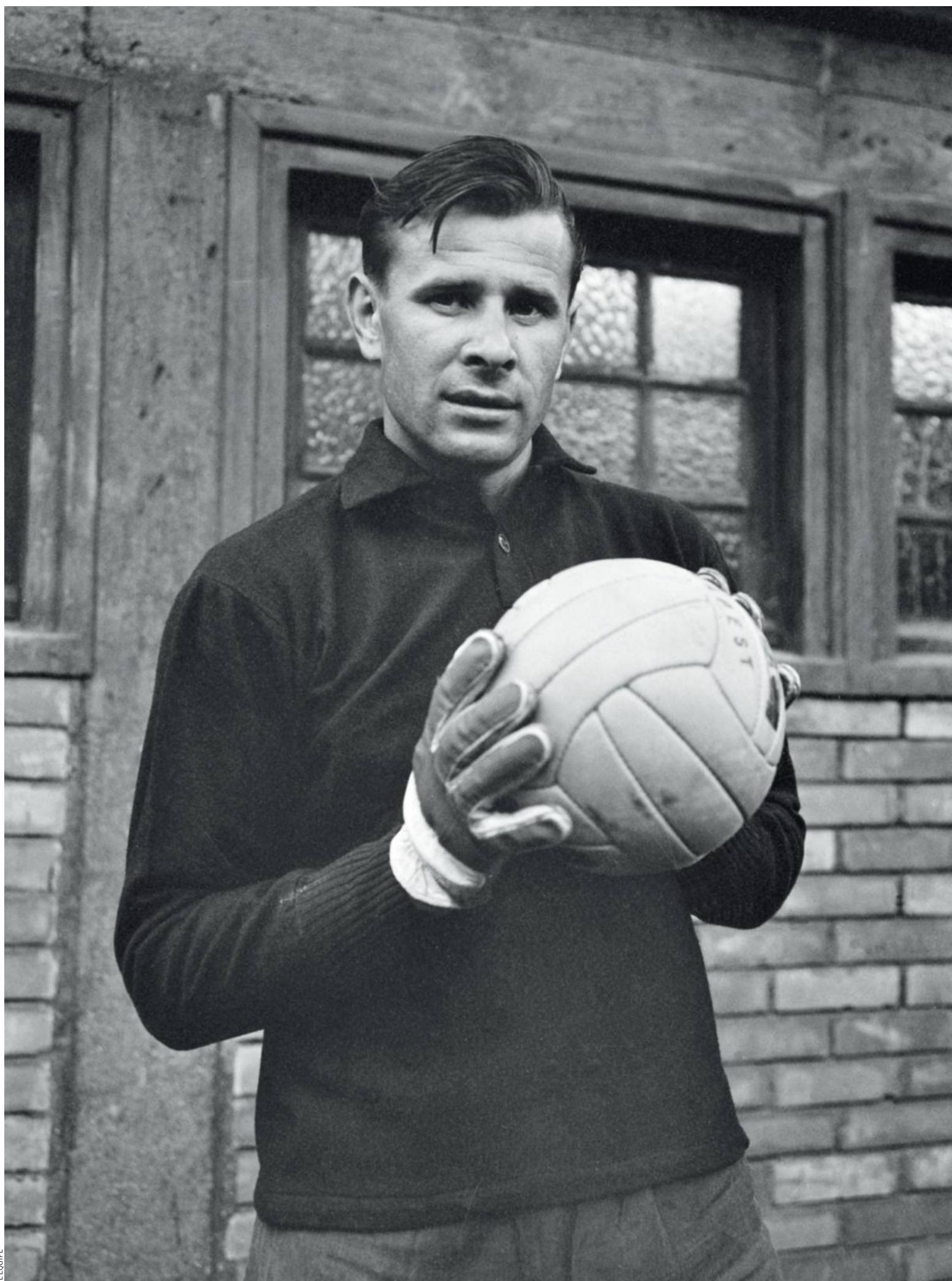
2000, l'année où lui et les Bleus marchaient pourtant sur l'eau.

LES OUBLIÉS DE L'HISTOIRE. Lorsqu'on demande aux vainqueurs du Ballon d'Or « quelle absence regrettiez-vous au palmarès ? », ce sont toujours les mêmes noms qui reviennent dans leurs réponses. Deux, surtout. Pour les vieux de la vieille, Ferenc Puskas, capitaine et prodigieux leader technique de la grande Hongrie des années 50. Et pour les plus jeunes, Paolo Maldini, synonyme à la fois d'élégance, de talent, de victoires, de constance et de fidélité à un club. Lorsque le trophée fut créé, Puskas allait déjà sur ses trente ans et ses plus belles saisons (1950-1956), celles où son pied gauche et sa frappe de balle semaient la terreur partout en Europe, semblaient déjà derrière lui. Lorsqu'il quitta son pays et partit faire une deuxième carrière au Real une fois sa suspension purgée et plus de deux années passées sans jouer, ses quatre buts en finale de la Coupe d'Europe 1960 démontrèrent qu'il possédait encore de beaux restes. Mais, pour une fois qu'il terminait devant Di Stefano, il trouva sur son chemin Luis Suarez et ne put faire mieux que deuxième. Imaginez une seconde Messi marquer quatre fois en finale de Ligue des champions... Pour Maldini, l'histoire résonne différemment. La cruauté de son destin et la fatalité de carrière ? Avoir été défenseur et joué à Milan, tour à tour, avec Van Basten, Gullit, Weah, Chevtchenko ou Kaká, tous récompensés sous le maillot rossonero entre 1987 à 2007 et tous attaquants. Troisième en 1994 et en 2003, à près de dix ans d'intervalle, donc, le fils de Cesare aura dû ainsi se contenter de miettes et du respect de la confrérie, comme Franco Baresi ou Frank Rijkaard, autres grands vaincus de l'histoire et autres compagnons de route. Si le palmarès a parfois laissé aux portes de la gloire des joueurs fantastiques, c'est juste qu'il n'y a pas assez de places pour tout le monde et que tous les footballeurs ne naissent pas libres et égaux en droit devant le Ballon d'Or. Dix d'entre eux ont ainsi trusté près de la moitié des récompenses distribuées (par ordre d'entrée en scène, Di Stefano, Cruyff, Beckenbauer, Keegan, Rummenigge, Platini, Van Basten, Ronaldo, Cristiano Ronaldo et Messi), ce qui a diminué d'autant les chances de leurs contemporains. Le Ballon d'Or n'ayant pas toujours été non plus une science exacte, selon la manière dont les jurés ont quelque fois dosé et souposé chaque critère (performances individuelles et collectives sur l'année, titres, talent, personnalité, carrière, rayonnement...), les circonstances ont donc fait inévitablement des malheureux et pas mal de victimes collatérales. Des gardiens (Kahn, Buffon ou Neuer), bien sûr, des défenseurs (Facchetti, Moore, Breitner, Baresi ou Roberto Carlos), des milieux (Netzer, Schuster, Rijkaard, Beckham, Gerrard, Iniesta, Xavi ou Sneijder), ou des attaquants (Dalglish, Lineker, Boniek, Klinsmann, Bergkamp, Henry, Ribéry ou Robben), autant de noms qui n'auraient pas fait injure au palmarès. La vérité ? On peut toujours refaire les matches et crier à l'injustice, on ne réécrit jamais l'histoire. Surtout pas celle du Ballon d'Or. ■ P.U.

LES DEUX ABSENTS LES PLUS REGRETTABLES ? PUSKAS ET MALDINI



LE MILAN AC COMpte HUIT BALLONS D'OR DANS SA VITRINE, DONT CELUI D'ANDREI CHEVTCHENKO.



LEV YACHINE, PREMIER ET DERNIER GARDIEN LAURÉAT DU BALLON D'OR, EN 1963. AURA-T-IL UN JOUR UN SUCCESEUR ?

DF STANLEY À CR7

Cinquante-neuf éditions, quarante-trois lauréats, le Ballon d'Or déroule un palmarès exceptionnel. D'un vénérable Anglais de Blackpool en 1956 à un bondissant portugais du Real Madrid en 2014, chacun d'eux a incarné un poste, un style, une compétition, une équipe ou une époque.

TEXTE ROBERTO NOTARIANNI ET FRANK SIMON

1956
Stanley Matthews



L'ÉQUIPE

LE DRIBBLE DU SORCIER

Le premier des superhéros. Entamer le palmarès d'un prix aussi prestigieux que le Ballon d'Or par un artiste comme Stanley Matthews a vraiment de l'allure. Surtout qu'à l'époque de son sacre l'ailier anglais est déjà un monstre sacré du foot européen : quarante et un ans portés de façon splendide, dont vingt-quatre en tant que joueur professionnel, un sens du spectacle et une technique hors pair qui lui ont valu le surnom de « Wizard of dribble », le Magicien du dribble. Et c'est bien grâce à un gri-gri dont il a le secret que Matthews remporte de justesse le Ballon d'Or. Lui qui n'a gagné qu'un seul trophée dans sa carrière, la FA Cup en 1953 avec Blackpool,

précède de trois longueurs un Di Stefano brillant vainqueur de la première Coupe d'Europe des clubs champions avec le Real Madrid. Un hommage à sa carrière? Certains le prétendront plus tard. Et l'on ne pourra pas leur donner tort. Mais, en 1956, la C1 est une compétition toute neuve et personne n'imagine que le futur sir Stanley jouera jusqu'à cinquante ans. ■

PODIUM

1. **Matthews** (Blackpool), 47 pts.
2. **Di Stefano** (Real Madrid), 44 pts.
3. **Kopa** (Reims, puis Real Madrid), 33 pts.



Bio express

Né le 1^{er} février 1915, à Hanley (ANG). **Décédé** le 23 février 2000, à Hanley (ANG). 1,74 m; 69 kg. 54 sélections, 11 buts (1934-1957). **Parcours de joueur (attaquant)**: Stoke City (1931-1947), Blackpool (1947-1961) et Stoke City (1961-1965).

« Gabriel Hanot est le plus grand technicien passé et actuel. Il a saisi mon jeu comme personne. Je n'aurais pas compris qu'un autre que lui me décerne le premier Ballon d'Or de l'histoire. Chaque fois que l'on évoquera la portée de cette distinction, j'y associerai le nom d'un Français auquel notre sport doit une fortune. »

1957

Alfredo Di Stefano



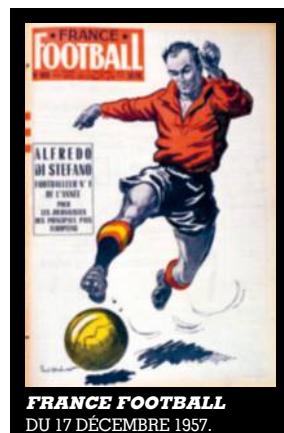
ALMÉ DARTUS/L'ÉQUIPE

UNE FLÈCHE SUPERSONIQUE

Devancé sur le fil douze mois auparavant, Alfredo Di Stefano ne fait pas dans le détail cette fois. Son premier sacre est un triomphe. Il accumule plus de points (72) que ses quatre poursuivants réunis (66 au total pour Billy Wright, Duncan Edwards, Raymond Kopa et Ladislao Kubala). C'est que «la Flèche blonde» n'a rien laissé au hasard en cette année 1957 qui l'a vu, une fois naturalisé espagnol, débuter avec la Roja. Vainqueur de la C1 avec le Real en dominant la Fiorentina (2-0) sur la pelouse de Bernabeu, il a également remporté la dernière Coupe latine de l'histoire en inscrivant le but de la finale face à Benfica (toujours à Madrid), tout en empochant la Liga, avec, en prime, la palme de meilleur buteur (31 réalisations en 30 matches). «Partout où il se présente, l'adversaire s'incline

PODIUM
1. **Di Stefano** (Real Madrid), 72 pts.
2. **B. Wright** (W'hampton), 19 pts.
3. **Kopa** (Real Madrid),
Edwards (Manchester Utd), 16 pts.

et l'unanimité populaire se fait autour de son nom, comme jamais elle n'a été réalisée dans un sport d'équipe», écrit Gabriel Hanot dans le *France Football* qui consacre Di Stefano, le 17 décembre 1957. ■



Bio express

Né le 4 juillet 1926, à Buenos Aires (ARG). **Décédé** le 7 juillet 2014, à Madrid (ESP). 1,72 m; 70 kg. 6 sélections, 6 buts (1947, Argentine), 4 sélections (1949, Colombie), 31 sélections, 23 buts (1957-1961, Espagne). **Parcours de joueur (attaquant)**: River Plate (1943-1945), Huracan (1946), River Plate (1947-1949), Millonarios Bogota (1949-1953), Real Madrid (1953-1964) et Espanyol Barcelone (1964-1966).

1958

Raymond Kopa



L'ÉQUIPE

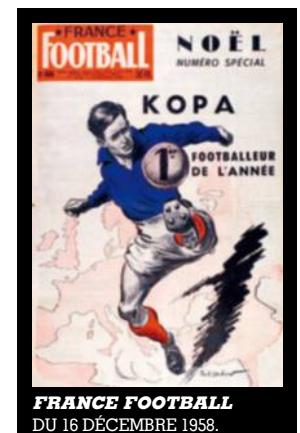
PREMIER FRANÇAIS

Qui aurait pu battre Kopa cette année-là? Alfredo Di Stefano? Placé hors concours par *France Football*, ce dernier n'a pu faire fructifier sa troisième Coupe des champions en trois ans avec le Real Madrid. Just Fontaine? Le buteur record du Mondial 1958 (13 réalisations), évoluant au Stade de Reims, ne pouvait peser aussi lourd que son compatriote du Real, au moment de jauger les performances en club. Alors, c'est sans surprise que le Napoléon de Chamartin, l'un des surnoms de Kopa, s'est imposé avec une large avance

sur l'Allemand Helmut Rahn.

Le Français réalisa même la performance d'être cité en première position par quatorze des seize jurés. Car, si, comme Fontaine, troisième au classement, Kopa pouvait se prévaloir d'une troisième place

au Mondial, avec en prime la couronne de meilleur joueur du tournoi, il y ajouta sa deuxième Liga en deux ans et, surtout, une deuxième C1, la troisième de rang pour les Merengue, conquise de haute lutte aux dépens du Milan AC (3-2 a.p.) en finale à Bruxelles. ■



Bio express

Né le 13 octobre 1931, à Noeux-les-Mines (FRA, Pas-de-Calais). 1,69 m; 67 kg. 45 sélections, 18 buts (1952-1962). **Parcours de joueur (milieu)**: Noeux-les-Mines (1944-1949), Angers (1949-1951), Reims (1951-1956), Real Madrid (1956-1959) et Reims (1959-1967).

«Financièrement, ce Ballon d'Or n'a pas changé mon train de vie. Car, à Madrid, je gagnais dix fois plus qu'au Stade de Reims, où j'avais déjà le meilleur salaire. Aujourd'hui, ils m'auraient donné mes 6 M€ par an, ce que gagnent les Galactiques!»

«Le Ballon d'Or est précieux, car il représente un sommet dans une carrière. Le plus émouvant a été celui de 1957: les premières choses marquent souvent la vie d'un homme. J'ai eu la chance de faire partie d'une formidable équipe et je ne remercierai jamais assez mes coéquipiers du Real de m'avoir fait atteindre un tel niveau.»

1959

Alfredo Di Stefano



PRÉNOM NOM/AGENCE/DISTRIBUTEUR - PRÉVOM NOM

LA RÉPONSE DU DIVIN CHAUVE

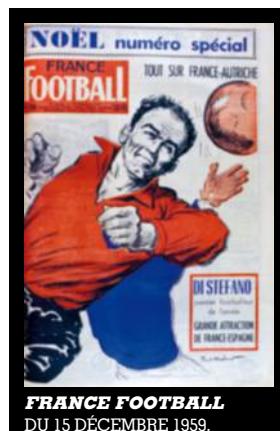
«Don Alfredo» a toujours insisté pour mettre en avant le travail d'équipe. Pourtant, en 1959, les Merengue ne semblent pas en mesure de le hisser au sommet du classement du Ballon d'Or. Dominés par le Barça en Liga, corrigés (2-4, 1-3) par ces mêmes Catalans en demi-finales de la Coupe du Roi, les Madrilènes paraissent abandonner le leadership du football espagnol aux Blaugrana. Surtout que le Real est poussé par l'Atletico Madrid à un match d'appui en demi-finales de C1. Mais il gagne la belle de Saragosse, avec notamment un but

de Di Stefano, et se qualifie pour une finale où il retrouve Reims pour la deuxième fois en trois ans. L'Hispano-Argentin inscrit l'un des deux buts madrilènes (2-0) et soulève dans le ciel de Stuttgart sa quatrième coupe des

champions de rang. Six mois plus tard, celui que l'on appelle désormais le Divin Chauve cueille le prix de France Football avec une insolente facilité. ■

PODIUM

1. **Di Stefano** (Real Madrid), 80 pts.
2. **Kopa** (Real Madrid, puis Reims), 42 pts.
3. **Charles** (Juventus Turin), 24 pts.



Bio express

Voir page 29.

1960

Luis Suarez



L'ÉQUIPE

TOMBEUR DE ROIS

Lorsque l'on gagne 7-3 sa cinquième finale de C1 de rang, on pourrait s'attendre à ce que l'un des siens enlève le Ballon d'Or. Ferenc Puskas, par exemple, auteur de quatre buts face à Francfort pour l'épilogue européen de la saison 1959-60, mais également pichichi en Liga (26 buts), ferait un beau lauréat. Tout comme le magistral Di Stefano, auteur de trois buts en finale de C1. D'ailleurs, les deux joueurs du Real obtiendront un total de 69 points au terme du scrutin. Mais Puskas, «le Major galopant», avec 37 unités, devra se contenter de la deuxième place,

PODIUM

1. **L. Suarez** (FC Barcelone), 54 pts.
2. **Puskas** (Real Madrid), 37 pts.
3. **Seeler** (Hambourg), 33 pts.

Di Stefano de la quatrième avec 32 points. Ils s'inclineront face à Luis Suarez, maître à jouer d'un Barça qui les a devancés en Liga (champion à la différence de buts) au printemps, puis les a sortis de la C1 en huitièmes de finale à l'automne suivant (2-2, 1-2). Un véritable événement, car le Real est éliminé pour la première fois de la Coupe d'Europe, sous l'impulsion d'un grandissime Suarez. Les jurés de FF s'en souviendront ! ■



Bio express

Né le 2 mai 1935, à La Corogne (ESP). 1,78m; 72kg. 32 sélections, 14 buts (1957-1972). **Parcours de joueur (milieu)**: Deportivo La Corogne (1951-52), Fabril Deportivo La Corogne (1952), Deportivo La Corogne (1952-1954), FC Barcelone (1954), SE La Espana Industrial (1954-55), FC Barcelone (1955-1961), Inter Milan (1961-1970) et Sampdoria Gênes (1970-1973).

«On ne joue pas spécialement au football pour gagner des prix individuels, mais cela a été quelque chose de très important et je suis très fier d'avoir été élu deux fois Ballon d'Or, sans parler du Super Ballon d'Or qui a été décerné en 1989 et qui est, à mes yeux, un trophée très significatif.»

«Je suis très fier de ce Ballon d'Or. Pour m'imposer, j'ai dû vaincre la concurrence de monstres sacrés tels que Di Stefano et Puskas. Avant que l'on m'annonce mon succès, je n'aurais pas osé y penser. C'est vrai aussi qu'à l'époque on ne parlait pas des possibles lauréats six mois à l'avance.»

1961

Omar Sívori



L'ÉQUIPE

PETIT PONT EN OR MASSIF

Lauréat avec le plus faible total de points (46), l'Argentin naturalisé italien a fini par devancer de quelques longueurs le tenant du titre, Luis Suarez, arrivé entre-temps en Serie A. Comme si le traditionnel choc entre la Juventus et l'Inter Milan s'était invité dans les urnes de *France Football*. Pour preuve, on peut souligner combien fut déterminant le Scudetto glané par les Bianconeri en juin 1961. Surtout que Sívori, joueur génial et fantasque, roi du petit pont, s'est souvent montré irrésistible. On pense à ses trois buts sur le terrain

PODIUM
1. **Sívori** (Juventus Turin), 46 pts.
2. **L. Suarez** (FC Barcelone, puis Inter Milan), 40 pts.
3. **Haynes** (Fulham), 22 pts.

de Naples (4-0 pour la Juve) ou plus encore aux six buts inscrits à l'Inter (9-1), dont le coach, Helenio Herrera, avait aligné à Turin une équipe réserve pour protester contre la Fédération italienne. Des exploits qui lui permettront d'enlever le Ballon d'Or en fin d'année et ce, malgré de nombreux écarts de conduite: insultes, bagarres générales et suspensions en série. Un sacré champion et un sacré caractère qu'«el Cabezon», cette grosse tête de Sívori! ■



Bio express

Né le 2 octobre 1935, à San Nicolas (ARG). Décédé le 17 février 2005, à Buenos Aires (ARG). 1,70 m; 70 kg. 19 sélections, 9 buts (1955-1957, Argentine), 9 sélections, 8 buts (1961-62, Italie).
Parcours de joueur (attaquant): River Plate (1952-1957), Juventus Turin (1957-1965), Naples (1965-1969) et River Plate (1969).

1962

Josef Masopust



ÇAP À L'EST

Pour la première fois, le Ballon d'Or met le cap à l'Est. Meneur de jeu du Dukla Prague et de la sélection de Tchécoslovaquie, Josef Masopust est le premier joueur provenant du bloc soviétique à l'emporter. Plus que son titre de champion national, c'est le parcours des Tchécoslovaques en Coupe du monde qui fait la différence. Au Chili, l'équipe de Masopust tient tête au Brésil (0-0) au premier tour, avant de dominer deux sélections «sœurs» en quarts (1-0, face à la Hongrie) puis en demi-finales (3-1, contre la Yougoslavie). C'est ce même

Masopust qui ouvre la marque en finale face à la Seleçao, avant que les Brésiliens ne renversent la vapeur, s'imposant 3-1 et obtenant leur deuxième titre mondial d'affilée. Les Européens se plaindront de l'arbitrage du Russe Latichev,

arguant d'une main sur le 2-1 de Zito et d'un penalty non sifflé pour la Tchécoslovaquie avant le troisième but auriverde. L'amertume de Masopust sera atténuée en fin d'année par un superbe lot de consolation en provenance de Paris. ■



Bio express

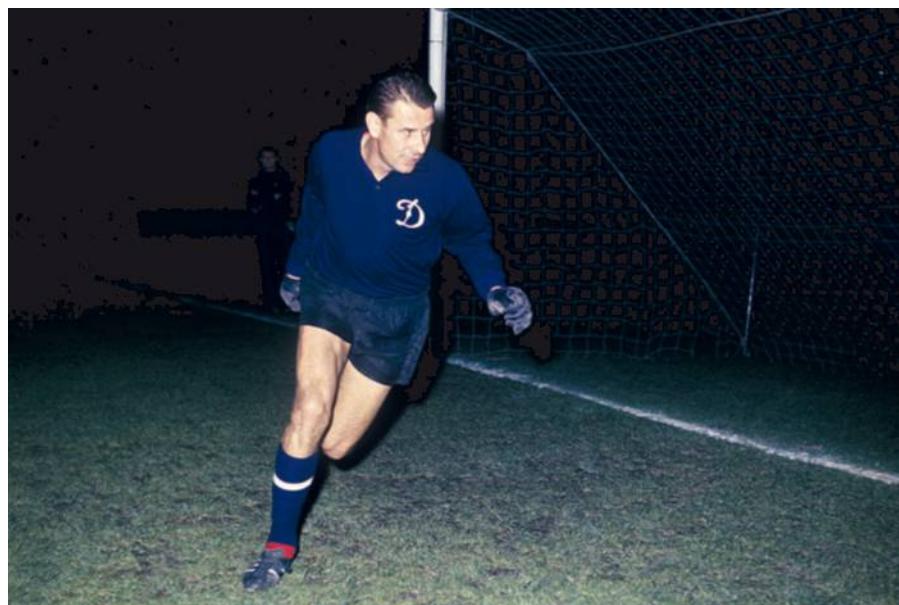
Né le 9 février 1931, à Strimice (TCH). Décédé le 29 juin 2015, à Prague (RTE). 1,74 m; 66 kg. 63 sélections, 10 buts (1954-1966). **Parcours de joueur (milieu):** CSK Most (1945-1950), Vodotechna Teplice (1950-1952), Dukla Prague (1952-1968) et RWD Molenbeek (1968-1970).

«Le Ballon d'Or m'a permis d'être connu dans le monde entier. Mais, financièrement, cela n'a rien changé: je venais de renouveler mon contrat, pas question de le rediscuter! Et si j'ai reçu une alléchante offre pour la promotion d'une boisson gazeuse, la Fédé interdisait de faire de la pub. À l'époque, c'était comme ça!»

«Jusqu'au bout, j'ai cru qu'Eusebio l'emporterait car cette récompense avait jusque-là toujours consacré un attaquant et, surtout, un joueur de l'Ouest. J'ai été le premier footballeur de l'Est à gagner le trophée. Une grande fierté pour moi. Et un beau cadeau de Noël!»

1963

Lev Yachine



L'ÉQUIPE

SEUL GARDIEN À L'HONNEUR

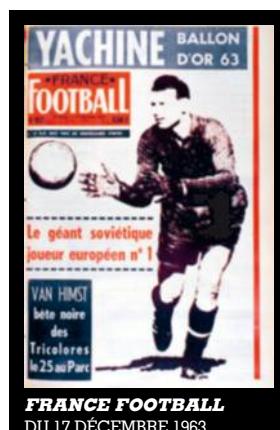
On pourra discuter à l'infini sur les circonstances du sacre de Yachine, mais pas sur sa présence au palmarès du Ballon d'Or. Pour certains, il aurait mérité de le remporter en 1960, année du titre européen avec l'URSS, mais il ne termina alors « que » cinquième, loin du lauréat, Luis Suarez. D'autres avançaient qu'en 1963 la couronne aurait très bien pu finir sur la tête de Gianni Rivera, le talentueux numéro 10 du Milan AC champion d'Europe, ou de José Altafini, son bras armé (14 buts en C1 1962-63). Le jury de FF en décida autrement et fit un

PODIUM
1. **Yachine** (Dynamo Moscou), 73 pts.
2. **Rivera** (Milan AC), 56 pts.
3. **Greaves** (Tottenham), 51 pts.

triomphe à Yachine. Parce que la majorité des journalistes votants le considéraient comme un gardien moderne, en avance sur son temps. Ce que l'Araignée noire – champion d'URSS avec le Dynamo Moscou – avait su manifester

avec éclat dans les grandes occasions telles que le match Angleterre-Reste du monde, célébrant le centenaire de la Fédération anglaise, ou encore un quart retour de la Coupe d'Europe des nations face à l'Italie. Avec 90 000 tifosi lui réservant une standing ovation malgré l'élimination de la Nazionale! ■

« Accusé d'être le principal responsable de notre échec au Mondial 1962, j'ai failli abandonner le foot tellement j'étais ulcéré. Mais l'année 1963, avec notamment le mémorable match de Wembley pour la sélection de la FIFA, puis le sacre au Ballon d'Or, m'a donné l'énergie pour prolonger de huit ans ma carrière. »



Bio express

Né le 22 octobre 1929, à Moscou (URS). Décédé le 21 mars 1990, à Moscou (URS). 1,85 m; 83 kg. 79 sélections (1954-1967).
Parcours de joueur (gardien): Usine de Touchino (1945-1949) et Dynamo Moscou (1949-1970).

1964

Denis Law



L'ÉQUIPE

LE GUERRIER D'OLD TRAFFORD

L'un des verdicts les plus controversés de l'histoire du Ballon d'Or. Le feu follet écossais a devancé avec une confortable avance (18 points) un Luis Suarez sacré en 1960 et deuxième en 1961. Pourtant, le meneur de l'Inter présentait de solides arguments : une classe et une technique lumineuses au service du collectif, un palmarès somptueux avec une C1 et une Coupe intercontinentale avec l'Inter (sans compter un Scudetto perdu uniquement

en match d'appui face à Bologne), un titre européen des nations aux commandes de la Roja espagnole. Mais le talent brut, la fougue et la personnalité explosive de Law prirent le dessus au sein du jury de France Football. Si les deux hommes totalisèrent un nombre identique de premières places (6), le joueur de MU fut cité par quinze journalistes européens contre onze pour Suarez. La plupart voyaient en Denis Law le symbole de la résurrection des Red Devils après la catastrophe de Munich de 1958. Une renaissance qui, dans la foulée du Ballon d'Or de Law, sera confirmée par le titre de champion d'Angleterre 1965. ■



Bio express

Né le 24 février 1940, à Aberdeen (ECO). 1,76 m; 69 kg. 55 sélections, 30 buts (1958-1974).
Parcours de joueur (attaquant): Huddersfield Town (1955-1960), Manchester City (1960-61), Torino (1961-62), Manchester United (1962-1973) et Manchester City (1973-74).

« J'étais chez moi, lorsque l'on m'a annoncé que j'étais Ballon d'Or. Au début, je n'y croyais pas : ce n'est pas possible, ils ont fait une erreur, ils ont mal compté... J'étais jeune. À vingt-quatre ans, vous n'avez encore rien fait réellement dans le jeu. La maturité pour un joueur, c'est plutôt vingt-huit ans. »

1965

Eusebio



L'ÉQUIPE

LA GRIFFE DE LA PANTHÈRE NOIRE

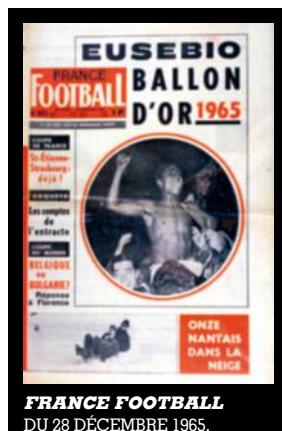
Comment dominer la concurrence et rester à quai? C'est ce qui est arrivé en 1965 aux joueurs de l'Inter. Cette année-là, l'équipe d'Helenio Herrera a remporté Scudetto, Coupe des champions et Coupe intercontinentale. Giacinto Facchetti, Luis Suarez et Sandro Mazzola rêvent légitimement du Ballon d'Or. Mais abondance de biens peut finir par nuire. Car si les trois Nerazzurri entrent dans le top 10 et que le total de points des joueurs de

l'Inter (il y a également Corso) atteint les 116 unités, le trophée leur échappe. Facchetti, deuxième à huit longueurs, et Suarez (troisième à 22 points) montent sur le podium pour s'incliner face à Eusebio, la Panthère noire d'un Benfica

qu'ils ont pourtant défait (1-0) en finale de la C1 à San Siro. Mais l'attaquant natif du Mozambique est parvenu à marquer les esprits par ses buts spectaculaires, son rendement infernal (meilleur buteur de l'élite portugaise et de la C1 en 1964-65), sa puissance et l'énergie déployée pour qualifier le Portugal pour sa première phase finale d'un Mondial (7 buts en 6 matches éliminatoires). ■

PODIUM

1. **Eusebio** (Benfica Lisbonne), 67 pts.
2. **Facchetti** (Inter Milan), 59 pts.
3. **L. Suarez** (Inter Milan), 45 pts.



Bio express

Né le 25 janvier 1942, à Lourenço Marques (POR, Mozambique). Décédé le 5 janvier 2014, à Lisbonne (POR). 1,75 m ; 73 kg. 64 sélections, 41 buts (1961-1973). **Parcours de joueur (attaquant):** Sporting de Lourenço Marques (1957-1960), Benfica Lisbonne (1960-1975), Rhode Island Oceaners (1975), Boston Minutemen (1975), FC Monterrey (1975-76), Toronto Metros Croatia (1976), Beira-Mar Aveiro (1976-77), Las Vegas Quicksilver (1977), Uniao de Tomar (1977) et New Jersey Americans (1977-78).

« Jusqu'à mon arrivée au Portugal, je n'en avais jamais entendu parler. J'ai pourtant vite compris que le Ballon d'Or était la récompense qui faisait rêver des millions de gens dans le monde entier, un peu comme les oscars du cinéma. Mais, après tout, les joueurs sont aussi un peu des acteurs, non ? »

1966

Bobby Charlton



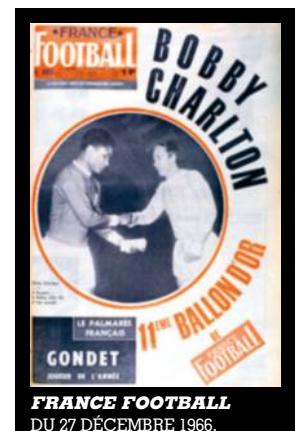
L'ÉQUIPE

LE DI STEFANO ANGLAIS

Dix ans après Stanley Matthews, un autre Anglais fait son apparition au palmarès du Ballon d'Or: Bobby Charlton, le meneur de jeu de Manchester United et de l'équipe d'Angleterre. Le « Di Stefano anglais » – c'est ainsi que l'a défini Maurice Simon dans les colonnes de *France Football* – boucle ainsi une année 1966 exceptionnelle. Douze mois qui l'ont vu soulever la première et unique coupe du monde conquise par l'équipe aux Trois Lions. Chef d'orchestre de la sélection dirigée par Alf Ramsey, il a trouvé le chemin des filets à trois

reprises, contre le Mexique au premier tour, puis contre le Portugal en demi-finales. Et ce doublé face à la Seleçao a sûrement pesé lourd dans le scrutin, puisque Charlton ne s'est imposé que d'une toute petite longueur au détriment d'Eusebio. Une avance infime,

la plus courte de l'histoire, que l'Anglais doit aussi à la démonstration de MU face à Benfica (3-2 à Old Trafford, 5-1 à Lisbonne) en quarts de finale de la C1 1965-66 avec Bobby Charlton à la baguette. ■



Bio express

Né le 11 octobre 1937, à Ashington (ANG). 1,74 m ; 72 kg. 106 sélections, 49 buts (1958-1970). **Parcours de joueur (milieu):** Manchester United (1956-1973), Preston North End (1973-1975) et Watford (1976).

« Nous revenions d'un match à Newcastle lorsque la radio annonça que j'étais élu meilleur joueur européen. On venait de perdre avec MU, et, moi, je ne me sentais pas vraiment dans la peau de ce joueur-là. Ce n'était pas l'avis de mes coéquipiers, qui sont tous venus me féliciter. »

1967

Florian Albert



1968

George Best



L'HÉRITIER DU ONZE D'OR

Créé au moment de la dislocation de la fabuleuse équipe de Hongrie – Aranycsapar, le Onze d'or –, le trophée de FF n'en a jamais couronné l'un des virtuoses, qu'il se nomme Bozsik, Kocsis ou Puskas, pourtant passé près d'un triomphe à deux reprises (l'attaquant du Real a fini quatrième en 1956 et deuxième en 1960). Ce vide a cependant été comblé en partie par le succès de Florian Albert en 1967. L'attaquant de Ferencvaros est, à juste titre, considéré comme leur plus brillant héritier. Son sacre est autant dû à ses excellentes prestations de l'année en

PODIUM
1. **Albert** (Ferencvaros), 68 pts.
2. **B. Charlton** (Manchester United), 40 pts.
3. **Johnstone** (Celtic Glasgow), 39 pts.

question (champion de Hongrie avec son club, qualification pour la phase finale de la Coupe d'Europe des nations 1968 avec la Hongrie) qu'à son sublime Mondial 1966. En Angleterre, Albert avait ébloui le monde entier par sa classe, son

intelligence de jeu et son habileté technique, notamment lors d'un mémorable match du premier tour face au Brésil (3-1) qui lui vaudra une belle pige à Flamengo, en janvier 1967. Au classement du Ballon d'Or, le Hongrois devançait sans problème le tenant, Bobby Charlton, et Jimmy Johnstone, vainqueur de la C1 avec le Celtic. ■



Bio express

Né le 15 septembre 1941, à Hercegszanto (HON).
Décédé le 31 octobre 2011, à Budapest (HON). 1,81 m; 72 kg. 75 sélections, 31 buts (1959-1974). **Parcours de joueur (milieu)**: Ferencvaros (1952-1974).

LE REBELLE MAGNIFIQUE

Quel beau symbole que ce Ballon d'Or décerné à un joueur de Manchester United dix ans après la catastrophe de Munich ! Bien sûr, les nostalgiques auraient aimé qu'il revienne à l'un des survivants, Bobby Charlton. Le lauréat 1966 boucla le scrutin à la deuxième place, à seulement huit points d'un de ses coéquipiers avec qui il avait remporté la Coupe des champions, autre hommage poignant aux disparus de 1958. Et quel coéquipier ! Personnalité hors du commun, âme rebelle et garçon avide d'excès, le Nord-Irlandais Best savait aussi faire

chavirer les coeurs des supporters par ses changements de rythme, ses dribbles spectaculaires et ses buts. Comme celui décisif (1-0) lors de la première manche de la demi-finale de la C1 face au Real Madrid (3-3 au retour) et, plus encore, celui qui fit plier Benfica au début de la prolongation de la finale de Wembley (le deuxième but des Red Devils, vainqueurs 4-1). Un happy end qui tirera des larmes à Matt Busby, le coach rescapé de Munich qui avait patiemment rebâti ce MU flamboyant. ■



Bio express

Né le 22 mai 1946, à Belfast (NI). **Décédé** le 25 nov. 2005, à Londres (GBR). 1,70 m; 68 kg. 37 sélections, 9 buts (1964-1977). **Parcours de joueur (attaquant)**: Manchester Utd (1961-1974), Dunstable (1974), Stockport (1975), Cork (1975-76), Fulham (1976-77), LA Aztecs (1977-78), Fort Lauderdale (1978-79), Hibernian (1980-81), San Jose Earthquakes (1981-82), Motherwell (1982-83), Arbroath Victoria (1983), Glentoran (1983), Bournemouth (1983), Nuneaton Borough (1984) et Tobermore (1984).

«Le Ballon d'Or devait m'être remis lors de Hongrie-URSS. Comme j'avais dû déclarer forfait, il avait été décidé d'effectuer la remise à l'hôtel où nous préparions le match. Sauf que notre sélectionneur s'y est opposé, me renvoyant chez moi. C'est donc dans ma cuisine que Max Urbini m'a remis le trophée !»

«J'ai reçu le trophée à Old Trafford. Je ne me souviens plus du match, mais, en revanche, je n'ai pas oublié que le ballon était tombé du socle et que l'on a dû le ressouder ! Un homme d'affaires l'a acheté 255 000 €. La condition ? Qu'il soit exposé en public. Il est au Musée du football de Preston.»

1969

Gianni Rivera



L'ÉQUIPE

DUEL EN FAMILLE

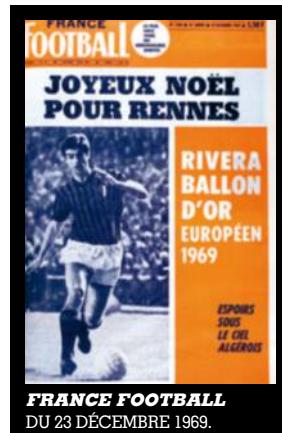
Le quatorzième Ballon d'Or de l'histoire est une affaire de famille. Gianni Rivera s'impose de quatre points face à son compatriote et coéquipier en Nazionale Gigi Riva. En sélection, ce dernier a pourtant surclassé le numéro 10 du Milan AC : huit buts marqués contre aucun à Rivera au cours des six matches (3 victoires et 3 nuls) de la sélection italienne. Mais, cette année-là, l'activité en club s'est révélée prépondérante. Et si Riva n'a pas démerité avec une superbe deuxième place en Serie A avec Cagliari derrière la Fiorentina, et une couronne de meilleur buteur,

le magnifique maître à jouer rossonero a fait étalage de toute sa classe durant la triomphale campagne de Coupe des champions 1968-69, achevée par un éclatant 4-1 aux dépens de l'Ajax Amsterdam en finale à Bernabeu. Et Rivera a su sortir

indemne et victorieux du piège tendu par les Argentins de l'Estudiantes (3-0, 1-2) en Coupe intercontinentale, inscrivant même un but précieux lors de la houleuse seconde manche à Buenos Aires. ■

PODIUM

1. **Rivera** (Milan AC), 83 pts.
2. **Riva** (Cagliari), 79 pts.
3. **G. Müller** (Bayern Munich), 38 pts.



Bio express

Né le 18 août 1943, à Valle San Bartolomeo (ITA). 1,75 m; 68 kg. 60 sélections, 14 buts (1962-1974). **Parcours de joueur (milieu):** US Alessandria (1953-1960), Milan AC (1960-1979).

1970

Gerd Müller



L'ÉQUIPE

IMPITOYABLE BOMBARDIER

Combat annoncé entre attaquants de race, le Ballon d'Or 1970 tint toutes ses promesses. Dauphin de Rivera l'année précédente, Gigi Riva était persuadé de pouvoir monter cette fois sur la plus haute marche. Et l'Italien avait des arguments à faire valoir : un Scudetto historique avec Cagliari, doublé d'une deuxième palme d'affilée de meilleur canonnier de la Serie A, ainsi qu'une épique Coupe du monde au Mexique, avec trois buts au compteur, dont l'un lors de la mythique demi-finale face à l'Allemagne (4-3 a.p.). Mais Riva se classera

finalement troisième, à douze points de Müller et à quatre de Bobby Moore, libéro de charme intercalé entre les deux avants-centres. Car c'est l'Allemand qui enleva le morceau. Fort d'une impressionnante efficacité, le meilleur buteur du Mondial

1970 avec 10 réalisations avait également remporté son troisième titre de meilleur buteur de la Bundesliga en inscrivant 38 unités (18 de plus que son dauphin !) au cours de l'exercice 1969-70. Une performance qui vaudra au Bombardier d'être de surcroît Soulier d'Or européen. ■



Bio express

Né le 3 novembre 1945, à Nördlingen (ALL). 1,74 m; 76 kg. 62 sélections, 68 buts (1966-1974). **Parcours de joueur (attaquant):** TSV Nördlingen (1954-1964), Bayern Munich (1964-1979), Fort Lauderdale Strikers (1979-1981), Smith Brothers Lounge Fort Lauderdale (1981-82).

« Personnellement, je pense avoir été meilleur les deux années précédentes. Le jury s'est probablement montré très sensible à la finale de la C1 remportée par le Milan. Le Ballon d'Or est le plus important des prix individuels, mais il se trouve étroitement lié au groupe, au rendement de l'équipe. »

« Le Ballon d'Or ? C'est ma femme qui m'a averti alors que j'étais en... Amérique du Sud ! Nous étions partis là-bas pour une tournée avec le Bayern pendant la trêve hivernale. Ce trophée n'est plus chez moi. Il est rangé dans une belle vitrine, chez ma fille, à Bayreuth, avec les autres trophées de ma carrière. »

1971

Johan Cruyff



L'ÉQUIPE

LE HOLLANDAIS VOLANT

Dix-neuf premières places sur un total de vingt-six jurés, plus du double des points compilés par ses deux premiers poursuivants, Sandro Mazzola et George Best. Sa Majesté Johan Cruyff a archi-dominé la course au seizième Ballon d'Or. Ce qui ne surprit personne, tant le Hollandais volant, le plus talentueux interprète du football total de l'Ajax Amsterdam et des Oranje, a dominé les débats. Vainqueur de la Coupe des Pays-Bas et de la Coupe des champions sous la tunique des Lanciers, il a ravi l'Europe entière par l'étendue de son bagage technique, sa vivacité et son

intelligence de jeu. Avant la finale de C1, Ferenc Puskas, l'entraîneur du Panathinaïkos, avait dit : « Mon seul souci est Cruyff. Il va trop vite et est trop intelligent pour que l'on puisse l'empêcher de jouer. » Entre dribbles déroutants et passes aveugles dans le dos de l'adversaire, le numéro 14 de l'Ajax fera vivre un calvaire aux Grecs. Et s'il n'y eut « que » 2-0 au coup de sifflet final, c'est parce que ses coéquipiers, émoussés, n'ont pas tenu son rythme infernal. ■

PODIUM

1. **Cruyff** (Ajax Amsterdam), 116 pts.
2. **Mazzola** (Inter Milan), 57 pts.
3. **Best** (Manchester United), 56 pts.



Bio express

Né le 25 avril 1947, à Amsterdam (HOL). 1,80 m; 71 kg. 48 sélections, 33 buts (1966-1977). **Parcours de joueur (attaquant)**: Ajax Amsterdam (1957-1973), FC Barcelone (1973-1978), Los Angeles Aztecs (1979), Washington Diplomats (1980-81), Levante (1981), Ajax Amsterdam (1981-1983) et Feyenoord Rotterdam (1983-84).

1972

Franz Beckenbauer



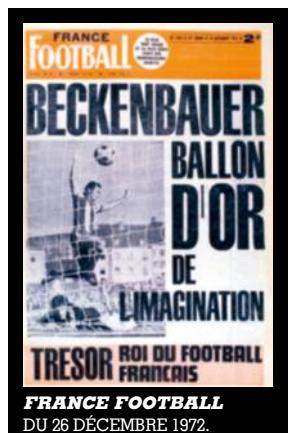
L'ÉQUIPE

LE SACRE DU KAISER

Le triomphe de la persévérance. Troisième en 1966, quatrième en 1967, 1968 et 1970, septième en 1969, cinquième en 1971, Franz Beckenbauer s'impose sept ans après sa première apparition dans le scrutin de *France Football* (17^e en 1965). Le Kaiser, ancien milieu de terrain reconvertis en libero éclairé, l'a remporté au sprint, devançant deux autres Allemands, Gerd Müller et Günter Netzer, ainsi que le tenant, Johan Cruyff. Huit points séparent le lauréat du quatrième, signe que la lutte a été incertaine jusqu'au bout, Beckenbauer prenant le dessus

sur la concurrence grâce à un nombre majeur de premières places (dix sur vingt-cinq votants, contre sept à Müller, cinq à Netzer et trois à Cruyff). Le capitaine du Bayern et de la Nationalmannschaft a marqué les esprits par son autorité, son aisance technique et

l'interprétation très offensive de son rôle de défenseur. Le véritable leader du Bayern champion d'Allemagne en mai 1972 et de la sélection allemande sacrée reine d'Europe, en Belgique, un mois plus tard. ■



Bio express

Né le 11 septembre 1945, à Munich (ALL). 1,81 m; 75 kg. 103 sélections, 14 buts (1965-1977). **Parcours de joueur (milieu, puis défenseur)**: Bayern Munich (1958-1977), Cosmos New York (1977-1980), Hambourg SV (1980-1982) et Cosmos New York (mai-novembre 1983).

« En 1972, je n'étais peut-être pas aussi populaire que Müller ou avant lui Seeler, je n'avais peut-être pas été aussi brillant que Netzer, mais j'étais considéré comme un joueur de classe mondiale et respecté comme capitaine. Sans doute, aussi, j'incarnaïs d'une certaine manière les succès du Bayern et de l'Allemagne. »

« Le Ballon d'Or, c'est la plus grande des reconnaissances internationales, le plus beau trophée individuel du monde. Toutes les récompenses qui ont émergé après lui ne sont que des copies. Elles n'auront jamais son prestige et sa légitimité. Premier à récompenser le talent individuel, il sera toujours au-dessus des autres. »

1973

Johan Cruyff



L'ÉQUIPE

L'ÉGAL DE DON ALFREDO

Comme deux ans auparavant, Cruyff rafle la mise en glanant plus du double des points obtenus par son dauphin. Et, comme en 1971, il s'agit d'un Italien, Dino Zoff prenant la place de Sandro Mazzola. Imperturbable gardien d'une Nazionale invaincue en 1973 (aucun but encaissé !), le Transalpin n'a rien pu faire contre le Batave. Zoff a dû s'incliner, comme cela avait déjà été le cas au printemps en finale de C1 (Ajax Amsterdam-Juventus 1-0). Même constat d'impuissance pour le tenant du titre, Franz Beckenbauer, quatrième, et son compatriote Gerd

Müller, troisième. En quarts aller de la C1, les deux Allemands et tout le Bayern avaient été submergés par l'Ajax d'un divin Cruyff, au cours d'une seconde période de folie (0-0 à la pause, 4-0 au final). Toujours plus impliqué dans le

jeu, notamment dans le travail de couverture, Johan, transféré en octobre 1973 (à cause d'un problème de lettre de sortie) à Barcelone, est comparé à Di Stefano. Ce qui le ravit : « Le grand Alfredo a été un exemple, un maître. » Quelle fierté alors de devenir le premier après la Flèche blonde à remporter deux Ballons d'Or ! ■

PODIUM

1. **Cruyff** (Ajax Amsterdam, puis FC Barcelone), 96 pts.
2. **Zoff** (Juventus Turin), 47 pts.
3. **G. Müller** (Bayern Munich), 44 pts.

« Ce deuxième trophée marque une évolution. En jouant en Liga, je suis devenu plus complet. Aux Pays-Bas, je n'avais besoin que de jouer une fois par mois à 100 % de mes possibilités. En Espagne, en revanche, je me devais d'être constamment au top dans un Championnat beaucoup plus relevé. »

1974

Johan Cruyff



L'ÉQUIPE

LA PASSE DE TROIS

Et de trois pour Cruyff ! Le prodige néerlandais est le premier joueur à remporter un troisième Ballon d'Or après une lutte au couteau avec Franz Beckenbauer : onze points seulement séparant les deux hommes, une fois additionnés les votes des vingt-six pays. L'issue du scrutin a le don d'irriter le Kaiser. Celui-ci a du mal à s'expliquer pourquoi le jury de FF lui a préféré Cruyff (quinze premières places contre dix notamment), alors que Beckenbauer a empilé les titres : Bundesliga, C1 et, surtout, Coupe du monde. Un Mondial où son Allemagne a battu

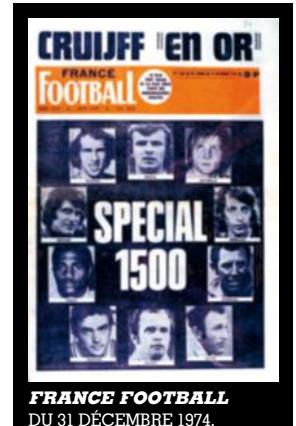
les Pays-Bas de Sa Majesté Johan I^{er} en finale (2-1). Et où Beckenbauer est apparu comme un leader et une référence à son poste. Sauf que Johan Cruyff s'est révélé sublime, tant au Barça qu'en sélection. Il a métamorphosé les Blaugrana,

remportant au printemps une Liga qui les fuyait depuis quatorze ans, avec notamment un 5-0 contre le Real en février, à Madrid. Chez les Oranje, il aura été parfait jusqu'à... la finale. ■



Bio express

Voir page 36.



Bio express

Voir page 36.

PODIUM

1. **Cruyff** (FC Barcelone), 116 pts.
2. **Beckenbauer** (Bayern Munich), 105 pts.
3. **Deyna** (Legia Varsovie), 35 pts.

« Mes trois Ballons d'Or sont en bonne place. J'en ai rangé deux dans ma maison de Barcelone et un autre dans ma maison des Pays-Bas. Comme ça, où que je sois, j'en ai toujours au moins un sous les yeux. »

1975

Oleg Blokhine



1976

Franz Beckenbauer



UN VÉRITABLE PLÉBISCITE

En cette année de grâce 1975, l'attaquant ukrainien réalise l'exploit de faire mieux que Johan Cruyff lors de ses sacres de 1971 et 1973. Jamais encore un Ballon d'Or n'avait été aussi bien élu : 122 points sur 130 possibles, vingt fois premier sur vingt-six, 80 points d'avance sur Franz Beckenbauer, son dauphin. Un plébiscite ! C'est qu'Oleg Blokhine – premier Soviétique à l'honneur après Yachine en 1963 – dispose d'arguments massue : un palmarès en or avec un Championnat d'URSS, une Coupe des Coupes et une Supercoupe d'Europe en l'espace de douze mois. Il

représente le terminal offensif d'un superbe collectif, mis en place au Dynamo Kiev par Valeri Lobanovski. Vif comme l'éclair, dribbleur redoutable, il a semé la panique dans les défenses adversaires et excellé soit comme déstabilisateur, soit

comme buteur. Et quelle adresse ! Vingt-huit réalisations en 1975 entre Championnat (meilleur buteur de l'élite soviétique 1975 avec 18 buts), Coupe d'Europe (5 buts en C2, 3 en Supercoupe) et sélection d'URSS (2 buts) ! ■

PODIUM

1. **Blokhine** (Dynamo Kiev), 122 pts.
2. **Beckenbauer** (Bayern Munich), 42 pts.
3. **Cruyff** (FC Barcelone), 27 pts.



Bio express

Né le 5 novembre 1952, à Kiev (URSS). 1,80 m; 75 kg. 109 sélections, 39 buts (1972-1988). **Parcours de joueur (attaquant) :** Dynamo Kiev (1962-1988), Vorwärts-Steyer (1988-89) et Aris Limassol (1989-90).

«J'ai appris que j'étais Ballon d'Or par un journaliste de l'agence Tass, qui m'a téléphoné après avoir entendu la nouvelle à la télévision. Je croyais à une blague. Plus tard, j'ai compris que c'était vrai car, ensuite, le téléphone n'a pas arrêté de sonner. Maman pleurait, mon père était très fier. C'était fou !»

LA DOUCE REVANCHE

Deux ans plus tôt, le Kaiser s'était plaint de ne pas avoir été couronné malgré son titre mondial. En 1976, il remporte son second Ballon d'Or alors qu'il n'a pas gagné la Coupe d'Europe des nations. Mais il est vrai que Beckenbauer est passé tout près puisque la RFA ne s'est inclinée en finale face à la Tchécoslovaquie qu'à l'issue des tirs au but (2-2 a.p., 5 t.a.b. à 3). Et puis, Kaiser Franz n'a pas fini l'année les mains vides. Avec le Bayern, il était venu à bout des Verts en finale de la C1 à Glasgow (1-0), avant de gagner la Coupe intercontinentale face au

Cruzeiro (3-0, 0-0). L'élégant libero allemand n'a pas écrasé le scrutin, loin de là ! Il ne compte que 16 points d'avance sur son plus proche poursuivant, et cinq journalistes sur vingt-six l'ont complètement ignoré dans leur vote. Les Tchécoslovaques,

champions d'Europe, ayant vu leurs suffrages se diluer sur quatre noms (Ondrus, Masny, Pollak et un Viktor excellent troisième), c'est donc le Néerlandais Rensenbrink (lauréat de la C2 et de la Supercoupe d'Europe) qui aura finalement le plus inquiété l'Allemand de l'Ouest. ■



Bio express

Voir page 36.

PODIUM

1. **Beckenbauer** (Bayern Munich), 91 pts.
2. **Rensenbrink** (Anderlecht), 75 pts.
3. **Viktor** (Dukla Prague), 52 pts.

«En ce temps-là, c'était la seule récompense individuelle qu'un joueur pouvait remporter au niveau international, et cela revêtait une importance encore plus grande. L'argent et les médias n'avaient pas encore bouleversé l'environnement du jeu, ni changé les mentalités. On était d'abord des joueurs de foot.»

1977

Alan Simonsen



ROGER KRIEGER/L'ÉQUIPE

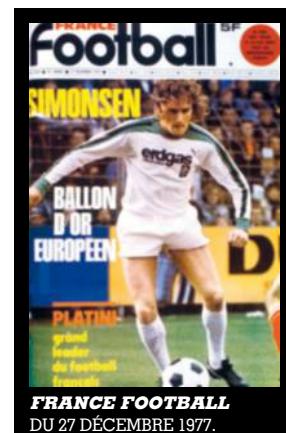
LE LUTIN VIREVOLTANT

Le lutin (1,65 m sous la toise) est passé par un trou de souris. De fait, en décembre 1977, Alan Simonsen – unique Danois sacré au Ballon d'Or – ne devance l'Anglais Kevin Keegan que de trois points et le Français Michel Platini seulement de quatre. L'attaquant de Liverpool a pourtant été cité onze fois à la première place, contre sept à l'ailier de Mönchengladbach et cinq pour le meneur de Nancy. Sans oublier qu'en mai il a dominé le Borussia de Simonsen en finale de la Coupe des champions (3-1). Mais l'activité débordante du natif de Copenhague lui a valu de nombreux suffrages. Comme ses buts spectaculaires en Coupe d'Europe, à l'image de celui de la finale 1977 face à Keegan, ou plus encore le joyau au début de l'édition suivante sur le terrain du Vasas Budapest, avec au menu grand pont, crochets en série et frappe dans la lucarne. Le titre de champion d'Allemagne, le troisième de rang pour Mönchengladbach, acquis au printemps, a également beaucoup impressionné la galerie. ■

PODIUM

1. **Simonsen** (Borussia Mönchengladbach), 74 pts.
2. **Keegan** (Liverpool, puis Hambourg), 71 pts.
3. **Platini** (Nancy), 70 pts.

Né le 15 décembre 1952, à Copenhague (DAN). 1,65 m; 58 kg. 56 sélections, 21 buts (1972-1986). **Parcours de joueur (attaquant, puis milieu)**: Vejle BK (1968-1972), Borussia Mönchengladbach (1972-1979), FC Barcelone (1979-1982), Charlton Athletic (1982-83) et Vejle BK (1983-1986).



Bio express

Né le 15 décembre 1952, à Copenhague (DAN). 1,65 m; 58 kg. 56 sélections, 21 buts (1972-1986). **Parcours de joueur (attaquant, puis milieu)**: Vejle BK (1968-1972), Borussia Mönchengladbach (1972-1979), FC Barcelone (1979-1982), Charlton Athletic (1982-83) et Vejle BK (1983-1986).

1978

Kevin Keegan



L'ÉQUIPE

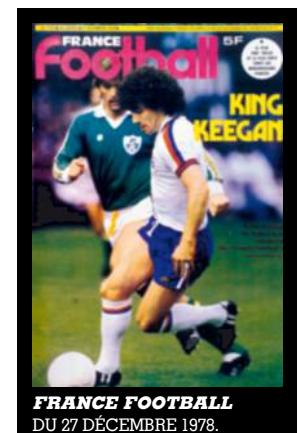
UN CAS UNIQUE

C'est une exception dans l'histoire du Ballon d'Or: Kevin Keegan est le seul lauréat à avoir enlevé le trophée une année de Coupe du monde sans y avoir participé! D'ailleurs, l'Anglais précède au classement sept joueurs qui étaient de la partie en Argentine. Des hommes en colère de s'être fait doubler par un gars qui n'a pas remporté la moindre compétition en 1978. Alors, quels éléments ont bien pu faire pencher la balance du côté de King Kevin? On pense à l'énorme intérêt suscité par son transfert à Hambourg et par ses exploits en Bundesliga. Plus que le modeste exercice collectif du HSV en 1977-78 (10^e), les jurés ont voulu retenir la tonitruante première partie de la campagne suivante, qui se bouclera avec un Keegan soulevant le bouclier de champion d'Allemagne en 1979.

Peut-être aussi que certains regrettent de ne pas l'avoir sacré en 1977 et ont tenu à se rattraper. ■

PODIUM

1. **Keegan** (Hambourg), 87 pts.
2. **Krankl** (Rapid Vienne, puis FC Barcelone), 81 pts.
3. **Rensenbrink** (Anderlecht), 50 pts.



Bio express

Né le 14 février 1951, à Armthorpe (ANG). 1,70 m; 67 kg. 63 sélections, 21 buts (1972-1982). **Parcours de joueur (attaquant)**: Scunthorpe (1968-1971), Liverpool FC (1971-1977), Hambourg SV (1977-1980), Southampton (1980-1982), Newcastle United (1982-1984) et Tigers Kuala Lumpur (1984-85).

« Ce mois de décembre 1977 a été inoubliable. Le 15, ma femme, Anette, donnait naissance à la première de mes trois filles, Camilla. J'étais fou de joie. Quelques jours plus tard, j'étais chez mes parents quand on m'a appris l'autre heureuse nouvelle du mois, mon Ballon d'Or. Ce fut un sacré Noël! »

« Depuis mon élection, les télégrammes se sont accumulés sur mon bureau au point qu'avec les pourboires que je leur ai donnés tous les facteurs du coin peuvent partir en vacances aux Bahamas! »

1979

Kevin Keegan



L'ÉQUIPE

LE KING FAIT LE VIDE

Les années se suivent et ne se ressemblent pas. Vainqueur discuté en 1978, Keegan fait l'unanimité douze mois plus tard. Et de quelle manière ! Son total de points est prodigieux, même s'il est légèrement inférieur à celui de Blokhine en 1975 (118 contre 122). Fait exceptionnel, les vingt-six jurés l'ont cité, dont dix-huit fois à la première place. Son dauphin, Karl-Heinz Rummenigge, compte deux fois moins de points que lui. C'est que le petit ailier anglais a crevé littéralement l'écran en 1979. Avec le Hambourg SV, il a conquis un titre de champion que

la ville attendait depuis 1960. Auteur de 17 buts, il a porté son club sur ses épaules lors du sprint final (6 buts lors des 7 derniers matches). À l'automne, King Kevin a largement contribué à éliminer le redouté Dynamo

Tbilissi, qualifiant le HSV pour son premier quart de Cl. Côté sélection, l'enfant d'Armthorpe a marqué à cinq reprises, qualifiant l'Angleterre pour l'Euro 1980. N'en jetez plus ! ■

PODIUM

1. **Keegan** (Hambourg), 118 pts.
2. **K.-H. Rummenigge** (Bayern Munich), 52 pts.
3. **Krol** (Ajax Amsterdam), 41 pts.



Bio express

Voir page 39.

1980

Karl-Heinz Rummenigge

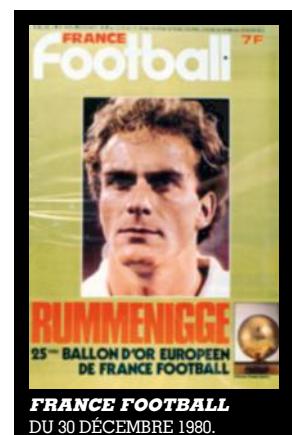


L'ÉQUIPE

PROCHE DU GRAND CHELEM

Quatre ans après Beckenbauer, le Ballon d'Or revient de nouveau à un Allemand de l'Ouest. Et, pour la cinquième fois de suite, à un pensionnaire de la Bundesliga. Il s'agit cette fois de l'attaquant « Kalle » Rummenigge, champion d'Allemagne avec le Bayern et champion d'Europe avec la Nationalmannschaft. Le Bavarais n'a pas dominé les débats, il les a confisqués : 122 points sur 125 possibles, vingt-quatre places de premier sur vingt-cinq bulletins (en 1980, la Grèce n'a pas voté), du jamais-vu ! Presque quatre fois plus de points que

Bernd Schuster et Michel Platini, respectivement deuxième et troisième. Le cinquième, Jan Ceulemans, compte 100 points de retard sur Rummenigge ! C'est que notre bonhomme a mangé du lion. Phénoménal dans le derniers tiers de la Bundesliga, il enlève le premier titre des Munichois après six ans d'abstinence. « Kalle » a terminé meilleur buteur avec 26 réalisations, dont quinze de janvier à mai 1980. Il en inscrira encore douze dans la première partie de l'édition suivante. Et, lors de l'Euro, il saura se mettre au service des Allofs et Hrubesch. Un seigneur ! ■



Bio express

Né le 25 septembre 1955, à Lippstadt (ALL). 1,82 m ; 79 kg. 95 sélections, 45 buts (1976-1986). **Parcours de joueur (attaquant) :** Bayern Munich (1974-1984), Inter Milan (1984-1987) et Servette Genève (1987-1989).

« Disons que, vu les titres épingleés en 1980, je m'attendais un peu à remporter le trophée. En fait, c'est plutôt la deuxième place de 1979 qui m'avait surpris. Cette place est très importante, car elle a provoqué un déclic en moi. J'avais dit à Uli Hoeneß : "Je vais faire l'impossible pour devenir le numéro 1". »

« J'étais d'abord incrédule en apprenant mon second sacre. Mais je l'ai vite digéré. J'étais conscient de jouer alors le meilleur football de ma vie à Hambourg. J'étais tellement confiant en mon jeu que je me sentais capable de réaliser ce que je voulais. Je ne pouvais pas être plus fort mentalement. »

1981

Karl-Heinz Rummenigge



L'ÉQUIPE

SERIAL BUTEUR

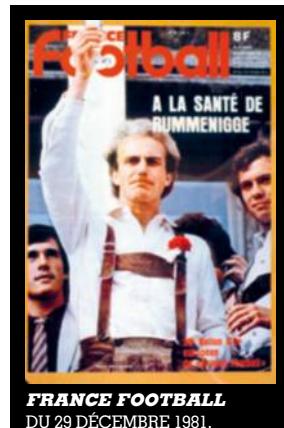
Pour la deuxième fois après 1972, le podium est entièrement aux couleurs de l'Allemagne : Rummenigge, Breitner, Schuster. Le premier nommé n'écrase pas le scrutin comme l'année précédente, avec « seulement » 42 points d'avance sur son coéquipier du Bayern. « Bernardino » Schuster, le stratège du Barça, a, lui, devancé de justesse (3 points) un Platini qui passe son dernier hiver à Saint-Étienne. Privé par Liverpool d'une finale de Coupe des champions qui semblait tendre les bras aux Bavarois, « Kalle » se rattrape avec la Bundesliga, enlevant un deuxième titre de rang et un deuxième sceptre de roi des buteurs (29 buts). Car le goleador à la crinière blonde se montre de plus en plus efficace. De janvier à décembre, l'attaquant du Bayern trouve le chemin des filets à 39 reprises

PODIUM

1. **K.-H. Rummenigge** (Bayern Munich), 106 pts.
2. **Breitner** (Bayern Munich), 64 pts.
3. **Schuster** (FC Barcelone), 39 pts.

en matches officiels (23 buts en Championnat, 3 en Coupe d'Allemagne et 4 en C1 avec le Bayern, 9 pour la RFA).

Il n'était jamais monté aussi haut. ■



Bio express

Voir page 40.

1982

Paolo Rossi



LE PARADIS APRÈS L'ENFER

C'est l'histoire d'une résurrection. Celle d'un joueur condamné à deux ans de suspension, au printemps 1980, parce qu'impliqué dans l'affaire du Totonero, le scandale des matches truqués qui a mis sens dessus dessous le Calcio. Un joueur auquel Enzo Bearzot, patron de la Nazionale depuis 1977, a fait une promesse : « Ne lâche pas prise, entraîne-toi. À ton retour, je t'emmène avec moi au Mondial 1982 », lui explique le technicien qui l'a révélé au monde entier lors de l'édition précédente, en Argentine. Et Bearzot tiendra parole. Revenu à la

compétition au début de mai 1982, Rossi n'a que trois matches de Serie A dans les jambes lorsqu'il entame la Coupe du monde en Espagne. Pas suffisant pour briller au premier tour et s'épargner les critiques féroces de la presse italienne. Mais l'attaquant de la Juve s'accroche et finit par exploser : trois buts face au Brésil au second tour (3-2), un doublé contre la Pologne en demies (2-0) puis l'ouverture du score en finale face à l'Allemagne (3-1). Le Ballon d'Or n'échappera pas au meilleur buteur du Mondial. ■

PODIUM

1. **Rossi** (Juventus Turin), 115 pts.
2. **Giresse** (Bordeaux), 64 pts.
3. **Boniek** (Widzew Lodz, puis Juventus Turin), 53 pts.



Bio express

Né le 23 septembre 1956, à Prato (ITÀ), 1,74 m; 66 kg. 48 sélections, 20 buts (1977-1986). **Parcours de joueur (attaquant)**: Juventus Turin (1971-1975), Côme (1975-76), Vicenza (1976-1979), Pérouse (1979-80), Juventus Turin (1981-1985), Milan AC (1985-86) et Hellas Vérone (1986-87).

« J'ai eu le droit en quelques mois à tous les honneurs, à toutes les distinctions. Pourtant, et cela peut paraître paradoxal, je ne pense pas avoir donné le meilleur de moi-même à cette époque. Avant ma suspension, notamment à Vicence, je possédais un plus grand rayon d'action, je participais plus à l'élaboration du jeu. »

« Le sacre de 1981 avait un parfum particulier pour moi. Une année sans Mondial ni Euro, les performances individuelles prennent encore plus de poids et de valeur. Il faut jouer juste et bien, tout le temps. Je pense avoir atteint un niveau plus élevé qu'en 1980, en marquant notamment plus de buts. »

1983

Michel Platini



LEquipe

UN EXILÉ HEUREUX

Un quart de siècle après Raymond Kopa, un autre Français s'adjuge le Ballon d'Or. Comme son prédécesseur, il a fallu qu'il s'exile pour rendre la chose possible, après avoir obtenu deux troisièmes places en 1977 et 1980. Michel Platini évolue depuis un an et demi à la Juve lorsqu'il est sacré par le jury de FF. Sa victoire est incontestable. «Platoche» compte 84 points de plus que Dalglish, qui s'est extrait à l'arraché d'un peloton de poursuivants (six longueurs seulement le séparent de Magath, cinquième). Il ne bat pas de record parce que

certains jurés lui ont probablement tenu rigueur de la défaite de son équipe en finale de la Coupe des champions (0-1 face à Hambourg), tout en remarquant que la Vieille Dame des six champions du monde

italiens et du duo Platini-Boniek s'est fait souffler le Scudetto par la Roma. Qu'importe, en quelques mois ce petit-fils de Piémontais a mis tous les tifosi dans sa poche, remportant le titre de meilleur buteur de Serie A ainsi qu'une Coupe d'Italie. ■

PODIUM

1. **Platini** (Juventus Turin), 110 pts.
2. **Dalglish** (Liverpool), 26 pts.
3. **Simonsen** (Charlton, puis Vejle), 25 pts.



Bio express

Né le 21 juin 1955, à Jœuf (FRA, Meurthe-et-Moselle). 1,79 m; 73 kg. 72 sélections, 41 buts (1976-1987). **Parcours de joueur (milieu)**: AS Jœuf (1966-1972), Nancy (1972-1979), Saint-Étienne (1979-1982) et Juventus Turin (1982-1987).

1984

Michel Platini



LEquipe

LE RAZ DE MARÉE

Cent vingt-huit points sur 130, jamais un lauréat n'avait suscité une telle adhésion sur son nom. Michel Platini avait fini à la première place dans vingt-quatre pays, sauf au Portugal, qui l'avait classé juste derrière Ian Rush, et la Suisse, où Jean Tigana le précédait. Tigana le Bordelais, distancé de 71 longueurs et deuxième au classement, 9 points devant Elkjaer-Larsen. Deux brillants acteurs de l'année 1984, impuissants face à la supériorité de Platini. Et comment pouvait-il en être autrement? Le numéro 10 de la Juve et des Bleus a surclassé tout le monde.

PODIUM

1. **Platini** (Juventus Turin), 128 pts.
2. **Tigana** (Bordeaux), 57 pts.
3. **Elkjaer-Larsen** (Lokeren, puis Hellas Vérone), 48 pts.

Champion d'Italie, il a remporté une deuxième couronne de rang de meilleur buteur de Serie A (20 réalisations). Sur la scène européenne, Platini a conduit ses coéquipiers à la conquête de la Coupe des Coupes, avant de revenir en France préparer l'Euro. Un Euro à domicile qu'il transformera en jardin privé: neuf buts en cinq matches (1 contre le Danemark, le Portugal et l'Espagne, 3 contre la Belgique et la Yougoslavie), et le premier titre majeur pour les Bleus. ■



Bio express

Voir ci-contre.

«Le Ballon d'Or, c'est l'histoire du football à travers les joueurs. D'en faire partie, cela me fait énormément plaisir. À chaque fois que l'on m'a téléphoné pour me dire que j'étais le lauréat, j'étais très heureux. J'adore ce trophée qui représente l'histoire des très, très grands footballeurs.»

«Tous les joueurs de la Juventus étaient heureux que je gagne le Ballon d'Or, car les Italiens n'ont pas la maladie française qu'on appelle la jalousie. Ils vivent le football autrement, ce n'est pas comparable.»

1985

Michel Platini



L'ÉQUIPE

UN TRIPLÉ HISTORIQUE

En décembre 1985, Michel Platini égale Johan Cruyff en relevant son troisième Ballon d'Or. En réalité, il fait mieux que le Batave puisqu'il les a gagnés d'affilée. Ce troisième sacre du Français tient encore du plébiscite, avec seulement un point de moins qu'en 1984. Platini, en revanche, n'a pas fait dans le détail. Concentrés sur les rendez-vous internationaux, lui et la Juve n'ont pas participé directement à la lutte pour le Scudetto, qui a primé le Hellas Vérone d'Elkjaer-Larsen, son dauphin au classement du Ballon d'Or. Platini a quand même

enlevé son troisième titre d'affilée de capocannoniere de Serie A (18 buts). Les titres, il va les cueillir à l'international: la Supercoupe d'Europe en janvier, puis une C1 endeuillée par les graves incidents du Heysel en mai, et, enfin,

la Coupe intercontinentale des clubs en décembre. Et les Bleus? S'ils ont remporté la Coupe intercontinentale des nations contre l'Uruguay (2-0), l'après-Euro s'avère difficile à digérer. Mais c'est encore Platini qui les qualifera in extremis pour le Mondial 1986 grâce à un doublé contre la Yougoslavie (2-0). ■

PODIUM

1. Platini (Juventus Turin), 127 pts.
2. Elkjaer-Larsen (Hellas Vérone), 71 pts.
3. Schuster (FC Barcelone), 46 pts.



Bio express

Voir page 42.

1986

Igor Belanov



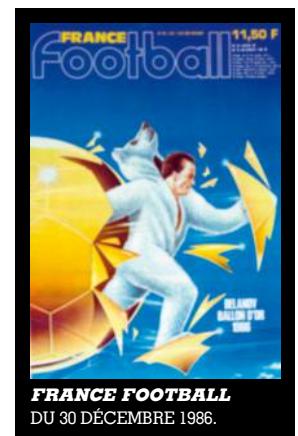
LANDRAN CARON/L'ÉQUIPE

RENOUVEAU SOVIÉTIQUE

Avec Igor Belanov triomphé une certaine idée du football collectif. Celui pratiqué par le Dynamo Kiev et l'équipe nationale d'URSS pilotés par Valeri Lobanovski et dont il est l'avant-centre emblématique. Champion d'URSS, il participe à la conquête de la Coupe des Coupes à Lyon, le 2 mai, contre l'Atletico Madrid (3-0). Jusque-là, il ne fait pas encore partie des favoris du Ballon d'Or. C'est au Mundial mexicain que le natif d'Odessa se met en évidence. Quatre buts en phase finale, dont un triplé lors de l'inoubliable huitième de finale perdu (4-3 a.p.) contre

la Belgique. Quatre mois plus tard, il coule la France au Parc (2-0, un but) en éliminatoires de l'Euro 1988. Doté d'une fine technique, l'attaquant râblé a subitement séduit les observateurs européens au point d'éclipser son alter ego

anglais Gary Lineker, pourtant meilleur buteur de la Coupe du monde et auteur de 38 réalisations (toutes compétitions confondues) avec Everton. Du jour au lendemain, il devient l'icône du football soviétique. ■



Bio express

Né le 25 septembre 1960, à Odessa (URSS), 1,74 m; 68 kg. 32 sélections, 9 buts (1985-1990). **Parcours de joueur (attaquant):** SKA Odessa (1978-1980), Tchernomorets Odessa (1981-1984), Dynamo Kiev (1985-1989), Borussia Mönchengladbach (1989-1991), Eintracht Brunswick (1991-1994) et Metalurg Mariupol (entraîneur-joueur, 1996-97).

«Le troisième Ballon d'Or, avec la Coupe d'Europe des clubs champions, les matches qualificatifs du Mondial 86 pour l'équipe de France, je ne voyais pas comment il pouvait m'échapper. Cela aurait été une injustice qu'on le donne à quelqu'un d'autre!»

«En 1975, quand Blokhine a reçu le trophée, les médias de mon pays s'y sont peu intéressés, car il ne fallait pas promouvoir les individualités au détriment du collectif. En 1986, je succédais à Platini, un immense joueur, très connu en URSS. Si j'avais pris sa place cette année-là, c'est que j'étais un grand joueur.»

1987

Ruud Gullit



JEAN-CLAUDE PICHON/L'ÉQUIPE

IRRÉSISTIBLE RASTA

C'est l'histoire d'un coup de foudre entre le public européen et un jeune joueur d'à peine vingt-cinq ans, talentueux au point d'amener Silvio Berlusconi en personne à se déplacer aux Pays-Bas pour le convaincre de signer au Milan AC. Depuis le début de l'année 1987, Gullit est dans une forme stratosphérique et inscrit une flopée de buts pour le PSV Eindhoven, futur champion batave. Fin mars, le Milan et son président s'attachent ses services. Quelques semaines à peine lui sont suffisantes pour devenir un indéboulonnable Rossonero. À Milanello, la « Tulipe noire » entre dans une nouvelle dimension. Alors que le Portugais Futre, vainqueur de la C1 et transféré à l'Atletico Madrid, apparaît comme un crédible vainqueur, les quelques mois passés en Italie vont achever de convaincre les jurés. Près de la moitié des votants (13, sur un total de 27 jurés) l'ont placé en tête. Pour la première fois depuis Cruyff en 1974, un Oranje décroche le trophée. ■

PODIUM

1. **Gullit** (PSV Eindhoven, puis Milan AC), 106 pts.
2. **Futre** (FC Porto, puis Atletico Madrid), 91 pts.
3. **Butragueno** (Real Madrid), 61 pts.

la « Tulipe noire » entre dans une nouvelle dimension. Alors que le Portugais Futre, vainqueur de la C1 et transféré à l'Atletico Madrid, apparaît comme un crédible vainqueur, les quelques mois passés en Italie vont achever de convaincre les jurés. Près de la moitié des votants (13, sur un total de 27 jurés) l'ont placé en tête. Pour la première fois depuis Cruyff en 1974, un Oranje décroche le trophée. ■



Bio express

Né le 1^{er} septembre 1962, à Amsterdam (HOL). 1,85 m; 85 kg. 66 sélections, 17 buts (1981-1994). **Parcours de joueur (attaquant, puis milieu)**: FC Haarlem (1979-1982), Feyenoord Rotterdam (1982-1985), PSV Eindhoven (1985-1987), Milan AC (1987-1993), Sampdoria Gênes (1993-94), Milan AC (1994), Sampdoria Gênes (1994-95) et Chelsea (1995-1998).

1988

Marc van Basten



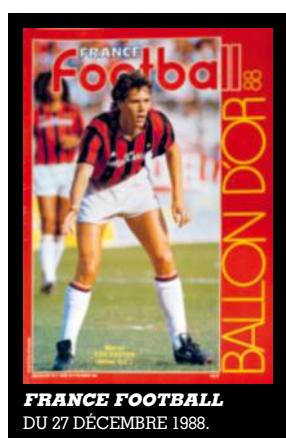
JEAN-CLAUDE PICHON/L'ÉQUIPE

L'ORANJE PRESSE

Trois mois. Voilà le temps qu'il aura fallu à Marco van Basten, de retour sur les terrains de Serie A début avril 1988, pour réussir l'impensable : remporter le Ballon d'Or en multipliant les exploits. Transféré de l'Ajax au Milan AC durant l'été précédent, Van Basten a été opéré de la cheville droite en novembre 1987. Six mois plus tard, et malgré une nouvelle intervention après une fracture de la pommette, c'est un homme neuf qui inscrit les buts qui scellent la conquête d'un titre de champion après lequel le club lombard court depuis neuf ans. À peine le temps

de souffler qu'il rejoint sa sélection en Allemagne. Auteur de cinq buts en phase finale de l'Euro – dont un triplé contre l'Angleterre et une volée fabuleuse en finale contre l'URSS, dans un angle impossible –, le voilà parvenu

sur le toit de l'Europe, meilleur buteur et meilleur joueur. Son come-back sportif s'est accompagné d'un état de grâce sur le terrain. Il devance ses amis et compatriotes Ruud Gullit, qui l'a précédé au palmarès, et Frank Rijkaard pour un grand chelem du Milan AC. ■



Bio express

Né le 31 octobre 1964, à Utrecht (HOL). 1,88 m; 80 kg. 58 sélections, 24 buts (1983-1992). **Parcours de joueur (attaquant)**: Elinkwijk Utrecht (1980-81), Ajax Amsterdam (1981-1987) et Milan AC (1987-1995).

«Il me semblait normal de dédier le Ballon d'Or à Mandela, un héros qui se trouvait toujours en prison. Quand j'ai eu l'occasion de le rencontrer, vous imaginez mon émotion, surtout lorsqu'il m'avoua avoir fait ma connaissance du fond de sa prison où il apprit que je lui avais dédié ce Ballon d'Or.»

«Des trois Ballons d'Or, le premier fut sans doute le plus important, justement parce qu'il était le premier. 1988 avait été une année spéciale puisque je n'avais pas joué pendant quatre mois. Ce fut donc une belle et énorme surprise. J'ai donc gardé le premier.»

1989

Marco van Basten



MICHEL DESCHAMPS/L'ÉQUIPE

MAÎTRE DE L'EUROPE

Chez les champions, il y a ceux qui s'arrêtent en pleine ascension, repus et bien décidés à savourer. Et puis il y a les insatiables, moins nombreux. Van Basten, à l'image de ce Milan AC qui a écrasé la concurrence en C1, fait partie de cette catégorie. En 1989, il est l'homme buts du club lombard, mais pas seulement. Tour à tour créateur de buts ou premier défenseur, il a littéralement écoeuré le Real Madrid en demies (5-0, un doublé personnel). En finale, au Camp Nou, il passe deux buts (sur les quatre) au Steaua Bucarest. Inoubliable nuit catalane ! Blessé

au genou droit en août et opéré du ménisque, il ne revient qu'au début de l'automne, mais ne brille plus du même éclat qu'un an plus tôt. En Italie, les médias ont fait de son coéquipier Franco Baresi son possible successeur. Auteur d'un doublé

contre l'Inter dans le derby milanais, vainqueur de la Supercoupe d'Europe puis de la Coupe intercontinentale, c'est pourtant lui qui coiffe son ami. De près de 40 points ! ■

PODIUM

1. **Van Basten** (Milan AC), 119 pts.
2. **Baresi** (Milan AC), 80 pts.
3. **Rijkaard** (Milan AC), 43 pts.



Bio express

Voir page 44.

1990

Lothar Matthäus



JEAN-CLAUDE PICHON/L'ÉQUIPE

LA TOURNÉE DU CAPITAINE

Comme souvent les années de compétition internationale, Euro ou Coupe du monde, les six premiers mois de l'année n'auront pas forcément pesé lourd au moment de prendre une décision. Si Lothar Matthäus a été cité vingt-quatre fois à la première place – sur vingt-neuf votants possibles –, c'est bien parce que le capitaine de la Mannschaft a réalisé un Mondial italien de très grande qualité. Avant ? Il a certes marqué onze buts en Serie A pour l'Inter, mais le club lombard a perdu son sceptre de champion. En Coupe d'Europe, il a disparu dès les

seizièmes. Régulier, il a élevé son niveau pendant la Coupe du monde, et le conservera tout au long des six mois suivants. Son seul concurrent, l'Italien « Toto » Schillaci, meilleure gâchette du Mondiale, n'aura dansé que le temps d'un été.

Quant à son coéquipier en club (et en sélection) Andreas Brehme, auteur du penalty victorieux en finale de la Coupe du monde, il n'aura pas pesé lourd au regard de l'influence de Matthäus. ■



Bio express

Né le 21 mars 1961, à Herzogenaurach (ALL). 1,73 m ; 72 kg. 150 sélections, 23 buts (1980-2000). **Parcours de joueur (milieu, puis défenseur)**: Borussia Mönchengladbach (1979-1984), Bayern Munich (1984-1988), Inter Milan (1988-1992), Bayern Munich (1992-mars 2000) et New York-New Jersey MetroStars (mai-septembre 2000).

« Franco Baresi et Frank Rijkaard auraient mérité un Ballon d'Or. Ils avaient créé. Eux, c'était la classe. Beaucoup d'attaquants, parce qu'ils sont plus spectaculaires, ont remporté le Ballon d'Or. Mais l'un comme l'autre ont démontré qu'un joueur à vocation défensive pouvait aussi être élégant. »

« Le jury était composé de journalistes et ils portent plus leur attention sur ceux qui marquent les buts que sur les autres. Si le jury avait été composé de techniciens, ce serait peut-être différent, car un entraîneur sait que le rôle d'un défenseur peut être plus important que celui d'un attaquant. »

1991

Jean-Pierre Papin



ANDRÉ LECOCQ/L'ÉQUIPE

LE TRIOMPHE DU FRENCH FLAIR

Cent quarante et un points sur 145 possibles : qui donc pouvait le battre ? Et pourtant, cette saison-là ne fut pas la plus prolifique de « JPP » avec « seulement » 42 buts, toutes compétitions confondues. Mais le natif de Boulogne-sur-Mer, inspiré et efficace sur tous les terrains de France et d'Europe, a frappé les esprits en multipliant les fameuses « papinades », des buts spectaculaires devenus sa marque de fabrique. Encore champion

PODIUM
1. **Papin** (Marseille), 141 pts.
2. **Matthäus** (Inter Milan), **Pancev** (Étoile Rouge Belgrade) et **Savicevic** (Étoile Rouge Belgrade), 42 pts.

de France et (encore) meilleur buteur, c'est surtout sur le front européen qu'il a donné sa pleine mesure avec l'Olympique de Marseille de Bernard Tapie qui élimine le Milan AC en quarts, puis le Spartak Moscou en demies, avant de s'incliner aux tirs au but en finale de la C1, à Bari, contre l'Étoile Rouge

Belgrade. Ses buts ont aussi propulsé les Bleus de Michel Platini en phase finale de l'Euro 1992. C'est Raymond Kopa, le premier Français consacré par le Ballon d'Or, qui lui remettra sa plus belle récompense. ■

**Bio express**

Né le 5 novembre 1963, à Boulogne-sur-Mer (FRA, Pas-de-Calais). 1,76 m; 72 kg. 54 sélections, 30 buts (1986-1995). **Parcours de joueur (attaquant)**: INF Vichy (1981-1984), Valenciennes (1984-85), FC Bruges (1985-86), Marseille (1986-1992), Milan AC (1992-1994), Bayern Munich (1994-1996), Bordeaux (1996-1998), Guingamp (juillet-octobre 1998), Saint-Pierre de la Réunion (1999) et Le Cap-Ferret (2001-mai 2004).

« 1991 fut une année prolifique : Bari, la finale de la Coupe de France perdue, le troisième titre de champion avec l'OM et le grand chelem avec l'équipe de France en éliminatoires de l'Euro 92. J'ai commencé à avoir envie de changer d'air. Milan et la Juve s'intéressaient à moi, ça me faisait rêver. »

1992

Marc van Basten



PATRICK BOUTROUX/L'ÉQUIPE

LE CRÉPUSCULE D'UN DIEU

Certes, l'Euro en Suède n'a pas été profitable à Marco van Basten, demi-finaliste, et a surtout mis en valeur les « Danish Dynamite » : Schmeichel, qui a sorti son tir au but, et les frères Laudrup. Quelques semaines plus tôt, cependant, l'élégant attaquant néerlandais a clos le Championnat en inscrivant 25 buts, total qui n'avait plus été atteint depuis 1967. Surtout, il a vécu cet exercice fou terminé sans défaite avec le Milan. Un soir de novembre 1992, il inscrit les 4 buts de son club contre Göteborg en Ligue des champions, en vingt-neuf minutes. Son ultime

fait d'armes, probablement décisif. « MVB » entre avant Noël dans le cercle très fermé des triples vainqueurs. Quelques heures après son voyage éclair à Paris, il file à Saint-Moritz pour une nouvelle opération à la cheville. Après quatre mois de repos, il revient et inscrit son dernier but en mai contre Ancône. 26 mai 1993, finale de la Ligue des champions contre l'OM : il sort à la 85^e minute. La dernière apparition de sa carrière. ■

**Bio express**
Voir page 44.

PODIUM

1. **Van Basten** (Milan AC), 98 pts.
2. **Stoitchkov** (FC Barcelone), 80 pts.
3. **Bergkamp** (Ajax Amsterdam), 53 pts.

« En 1992, Hristo Stoitchkov était considéré comme le favori. Je crois qu'il a été très triste le jour où il a appris qu'il ne l'aurait pas. On m'a même dit qu'il avait pleuré. Moi, je n'espérais rien et je n'attendais rien. J'ai le sentiment d'avoir manqué bien des choses. J'ai dû tout arrêter à vingt-huit ans. »

1993

Roberto Baggio



ALAIN DE MARTIGNAC/L'ÉQUIPE

L'AUTRE DIVIN MENEUR

Celui que l'Italie a appris à aimer, depuis ses premiers exploits en 1987, sous le surnom de «Divin Codino», n'a pas eu à repousser une énorme concurrence en cette année pré-Coupe du monde. Facile vainqueur de la Coupe de l'UEFA avec la Juventus (un doublé en finale aller contre Dortmund, 3-1) après avoir terrassé le PSG en demies (trois buts en deux matches), «Roby» a également inspiré l'Italie sur la route du Mondial américain. Sa palette technique est immense : coups francs soyeux, dribbles déroutants et des frappes terriblement précises.

S'il porte le numéro 10, le même qu'un certain Michel Platini sous le maillot bianconero, Baggio est un milieu offensif aux qualités de buteur. 1993 sera l'année la plus prolifique de sa longue carrière avec 39 réalisations au total. Doté d'une rare élégance balle

au pied, Baggio a enfin rattrapé le temps perdu après avoir été longtemps ignoré du jury du Ballon d'Or. ■

PODIUM

1. R. Baggio (Juventus Turin), 142 pts.
2. Bergkamp (Ajax Amsterdam, puis Inter Milan), 83 pts.
3. Cantona (Manchester United), 34 pts.



Bio express

Né le 18 février 1967, à Caldogno (ITA). 1,74 m; 73 kg. 56 sélections, 27 buts (1988-2004). **Parcours de joueur (milieu):** Vicenza (1981-1985), Fiorentina (1985-1990), Juventus Turin (1990-1995), Milan AC (1995-1997), Bologne (1997-98), Inter Milan (1998-2000) et Brescia (2000-2004).

1994

Hristo Stoitchkov



ALAIN DE MARTIGNAC/L'ÉQUIPE

UN HÉROS AMÉRICAIN

L'histoire du Ballon d'Or l'a souvent démontré : une Coupe du monde réussie est l'assurance de figurer sur le podium. Et quand, en plus, on a brillé sur la scène européenne avec son club, l'or n'est jamais loin. Premier Bulgare consacré, Stoitchkov devance même très largement deux Italiens, pourtant finalistes de la Coupe du monde américaine. Champion d'Espagne avec le Barça de Cruyff, où il forme un binôme exceptionnel avec son pote Romario, mais humilié par le Milan de Paolo Maldini (4-0) en finale européenne, Stoitchkov (28 ans) va puiser dans cet échec

une source de motivation supplémentaire. Et c'est aux États-Unis qu'il va bâtir son triomphe. Après avoir sorti l'Allemagne championne du monde en quarts, il échoue aux portes de la finale, face à l'Italie (1-2). Quatrième de la

compétition, il la termine meilleur buteur (6 réalisations, avec le Russe Salenko). Sa victoire est celle d'un joueur complet, passeur et buteur, soliste et altruiste, tantôt ange ou démon. ■



Bio express

Né le 8 février 1966, à Plovdiv (BUL). 1,78 m; 72 kg. 83 sélections, 37 buts (1986-1999). **Parcours de joueur (attaquant):** CSKA Sofia (1985-1990), FC Barcelone (1990-1995), Parma (1995-96), FC Barcelone (1996-mars 1998), CSKA Sofia (mars-avril 1998), Al-Nasr (avril 1998), CSKA Sofia (avril-juillet 1998), Kashima Reysol (1998-99), Chicago Fire (mars 2000-déc. 2002) et Washington DC Utd (janv.-déc. 2003).

« Ce qui a probablement fait pencher la balance en ma faveur, ce sont les quatre matches de Coupe de l'UEFA : les deux face au Paris-SG et les deux manches de la finale contre le Borussia Dortmund. Mais je pense avoir disputé une année 1993 vraiment pleine. »

« Lorsque j'ai signé au FC Barcelone, je disais que j'allais travailler chaque jour de plus en plus durement afin de remporter la Liga, la Coupe d'Europe et le Ballon d'Or. Les gens ne me prenaient pas au sérieux. Et puis, quand j'ai vu le Ballon d'Or qui m'était destiné, je n'ai pas osé le toucher ! »

1995

George Weah



DANIEL BARDOU/L'ÉQUIPE

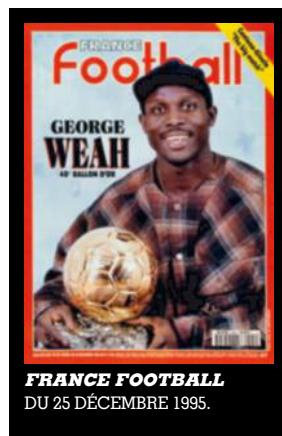
AFRIQUE, PREMIÈRE !

Ouvert pour la première fois à tous les joueurs évoluant sur le continent européen et sans distinction de nationalité, le quarantième Ballon d'Or consacre un glorieux fils de l'Afrique. Avec le PSG, il a remporté cette saison-là les deux Coupes nationales, mais ce n'est pas cela qui a fait pencher la balance en sa faveur. Il a surtout atteint les demies de la Ligue des champions, seulement éliminé par le Milan AC, tenant du titre. Et ce qui a frappé le grand jury, ce sont les huit buts inscrits lors de cette campagne européenne. Le Milan AC aussi est tombé sous

le charme du Libérien, pourtant auteur de sept buts seulement en Championnat. Il s'imposera très vite en Italie. « Mister George » a également réussi l'impensable : qualifier le Liberia, alors rongé par la guerre civile, pour sa première phase finale de Coupe d'Afrique des nations. Dès la réception de son trophée, il part à Monrovia pour le partager avec son peuple et appeler à la fraternité et à la réconciliation. ■

PODIUM

1. **Weah** (Paris-SG, puis Milan AC), 144 pts.
2. **Klinsmann** (Tottenham, puis Bayern Munich), 108 pts.
3. **Litmanen** (Ajax Amsterdam), 67 pts.



Bio express

Né le 1^{er} octobre 1966, à Monrovia (LBR). 1,84 m; 82 kg. International libérien (1987-2007). **Parcours de joueur (attaquant) :** Invincible Eleven Monrovia (1985-1987), Tonnerre Yaoundé (1987-88), Monaco (1988-1992), Paris-SG (1992-1995), Milan AC (1995-janvier 2000), Chelsea (janvier-juin 2000), Manchester City (juillet-octobre 2000), Marseille (octobre 2000-01) et Al-Jazira (2002-03).

1996

Matthias Sammer



ALAIN DE MARTIGNAC/L'ÉQUIPE

LE BARON ROUGE D'UN SOUFFLE

Vingt ans après Franz Beckenbauer, un défenseur est de nouveau à l'honneur, et c'est encore un Allemand. Au même poste, celui de libero, base à partir de laquelle le stratège natif de Dresde et fils d'un ancien international est-allemand a bâti les succès du Borussia Dortmund en Bundesliga, puis la conquête de l'Euro 1996 avec l'Allemagne. Surnommé le Baron rouge en raison de sa chevelure rousse, Matthias Sammer est aussi le premier

joueur primé avec un aussi faible écart sur son dauphin (3 points à peine sur Ronaldo) depuis 1972. Que ce soit avec son club ou la Mannschaft, Sammer est un perfectionniste qui raffole des discussions tactiques avec ses entraîneurs. À peine sacré en Championnat, il file en Angleterre pour l'Euro. Il va y exceller dans son rôle de premier relanceur et déclencheur d'offensives. L'Allemagne de Berti Vogts est sacrée et Sammer, joueur protéiforme capable d'évoluer librement au milieu, désigné meilleur joueur du tournoi. Il n'en fallait pas plus pour triompher. ■

PODIUM

1. **Sammer** (Borussia Dortmund), 144 pts.
2. **Ronaldo** (PSV Eindhoven, puis FC Barcelone), 141 pts.
3. **Shearer** (Blackburn / Newcastle), 109 pts.



Bio express

Né le 5 septembre 1967, à Dresde (RDA). 1,82 m; 79 kg. 23 sélections, 6 buts (1986-1990, RDA), 51 sélections, 8 buts (1990-1997, Allemagne). **Parcours de joueur (milieu, puis défenseur) :** Dynamo Dresde (1985-1990), VfB Stuttgart (1990-1992), Inter Milan (juillet-décembre 1992) et Borussia Dortmund (janvier 1993-1998).

« Très jeune, je n'y pensais pas pour la simple raison qu'à l'Est il n'était jamais question de récompenses individuelles. On n'avait pas le droit de s'identifier à un joueur de l'Ouest au risque d'être soupçonné de dévier de la ligne. On devait prendre des joueurs de l'Est comme modèles, pour ne pas être dénoncé. »

« Quand FF m'a annoncé que j'étais le vainqueur, j'ai aussitôt appelé Clare, mon épouse, qui se trouvait alors à New York. Comme elle ne savait pas que le règlement avait changé, elle n'en a pas cru un mot ! Alors, comme j'étais astreint au secret, j'ai dû garder cela en moi pendant quelques jours. »

1997

Ronaldo



ALAIN LANDRAIN/L'ÉQUIPE

UN PHÉNOMÈNE, UN VRAI !

Il n'a pas encore vingt et un ans. Et déjà il bat des records de précocité. Premier Sud-Américain sacré, jamais un joueur aussi jeune n'avait encore triomphé. Mieux, il a écrasé la concurrence, en premier lieu celle de son concurrent en Liga avec le Real, Mijatovic, rejeté à 150 points ! Ronaldo a été de tous les exploits et de tous les succès de son club et de sa sélection en 1997. Vainqueur de la Coupe du Roi, de la (défunte) Coupe des Coupes

PODIUM

1. **Ronaldo** (FC Barcelone, puis Inter Milan), 222 pts.
2. **Mijatovic** (Real Madrid), 72 pts.
3. **Zidane** (Juventus Turin), 63 pts.

avec le Barça (auteur du but sur penalty contre le PSG en finale), puis de la Copa America avec le Brésil, il a inscrit cette saison-là 62 buts et terminé pichichi de la Liga. Un phénomène qui, lancé balle au pied, peut inventer des buts venus d'ailleurs. Après une seule saison catalane, le Brésilien rejoint l'Inter Milan, qui s'est entiché de lui pour répondre à la puissance du Milan de Weah. Un départ contre son gré, moyennant 27,4 M€ ! ■

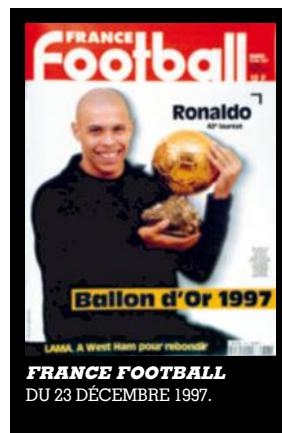
« Si la formule n'avait pas évolué, je n'aurais jamais gagné le Ballon d'Or. Je félicite donc sincèrement ceux qui sont à l'origine de cette modification et je les en remercie du fond du cœur. Quand je songe que ni Maradona ni Pelé ne l'ont reçu, je mesure la chance de l'avoir remporté. »

1998

Zinédine Zidane



NICOLAS LUTTAU



Bio express

Né le 22 septembre 1976, à Rio de Janeiro (BRE). 1,83 m; 82 kg. 98 sélections, 62 buts (1994-2011). **Parcours de joueur (attaquant):** Social Ramos Club de Bento Ribeiro (1990-91), São Cristovão de Rio de Janeiro (1991-1993), Cruzeiro Belo Horizonte (1993-94), PSV Eindhoven (1994-1996), FC Barcelone (1996-97), Inter Milan (1997-2002), Real Madrid (2002-janvier 2007), Milan AC (février 2007-08), Corinthians (janvier 2009-février 2011).

PODIUM

1. **Zidane** (Juventus Turin), 244 pts.
2. **Suker** (Real Madrid), 68 pts.
3. **Ronaldo** (Inter Milan), 66 pts.

contre le Brésil (3-0) qu'il a illuminée de deux coups de tête en or, Zidane est devenu un peu plus qu'un postulant à la succession de Ronaldo. Comme ce soir-là, il a totalement éclipsé son concurrent auriverde, souffrant, le meneur de jeu des Bleus se présente en grand favori quand l'automne survient. Il n'est alors plus personne pour lui contester ce titre. Les années de Coupe du monde ou d'Euro sont ainsi faites que le héros du tournoi recueille souvent les faveurs du jury. Dans le cas de Zizou, le trophée ne pouvait dès lors lui échapper. ■



Bio express

Né le 23 juin 1972, à Marseille (FRA, Bouches-du-Rhône). 1,87 m; 81 kg. 108 sélections, 31 buts (1994-2006). **Parcours de joueur (milieu):** Cannes (1987-1992), Bordeaux (1992-1996), Juventus Turin (1996-2001) et Real Madrid (2001-2006).

« Le Ballon d'Or n'a jamais été véritablement un objectif. Je l'espérais, car il représente une récompense supplémentaire, il est venu, c'est tout. Mais on ne peut rien programmer. Je ne crois pas qu'il puisse devenir un objectif sinon, obnubilé par sa conquête, on obtient l'inverse du résultat escompté. »

1999

Rivaldo



PIERRE LABATNIER

L'INVITÉ SURPRISE

Pour le Spice Boy David Beckham, les regrets sont éternels en ce mois de décembre 1999. Tout au long de l'année, l'international anglais a brillé et convaincu avec Manchester United : champion d'Angleterre, vainqueur de la FA Cup, vainqueur de la Ligue des champions, et même de la Coupe intercontinentale. Qui dit mieux ? Personne en vérité. Sauf que Rivaldo, du haut de ses vingt-sept ans, a séduit le jury du Ballon d'Or.

Le successeur de Romario et surtout de Ronaldo au Barça a réalisé des prouesses en Liga (24 buts, deuxième

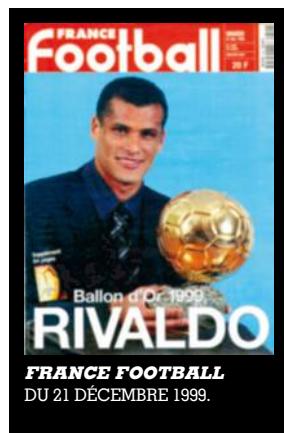
gâchette derrière Raul), qu'il a remportée. La différence, il l'a faite pendant l'été. Alors que Beckham soignait son bronzage, Rivaldo décrochait la Copa America (3-0 contre l'Uruguay) en compagnie de Ronaldo et Ronaldinho. Une compétition dont il a terminé meilleur

joueur et meilleur buteur. Voilà comment le natif des quartiers pauvres de Recife est devenu le troisième non-Européen, après Weah et Ronaldo, à décrocher le Ballon d'Or. Un triomphe inattendu, mais rafraîchissant. ■

PODIUM

1. **Rivaldo** (FC Barcelone), 219 pts.
2. **Beckham** (Manchester United), 154 pts.
3. **Chevtchenko** (Dynamo Kiev, puis Milan AC), 64 pts.

« Le Ballon d'Or est une récompense individuelle, mais elle est impossible à gagner si vous n'êtes pas dans la bonne équipe. »



Bio express

Né le 19 avril 1972, à Recife (BRE). 1,86 m; 75 kg. 74 sélections, 35 buts (1993-2003). **Parcours de joueur (milieu)**: Paulista (1989-1991), Santa Cruz (1991-92), Mogi-Mirim (1992-93), Corinthians (1993-94), Palmeiras (1994-1996), La Corogne (1996-97), FC Barcelone (1997-2002), Milan AC (2002-sept. 2003), Cruzeiro (janv.-févr. 2004), Olympiakos (2004-2007), AEK Athènes (2007-08), FC Bunyodkor (août 2008-août 2010), Mogi Mirim (nov.-déc. 2010, entr.-joueur), São Paulo (janv.-nov. 2011), Kabuscorp (janv.-nov. 2012), São Caetano (janv.-oct. 2013) et Mogi Mirim (déc. 2013-mars 2014).

2000

Luis Figo



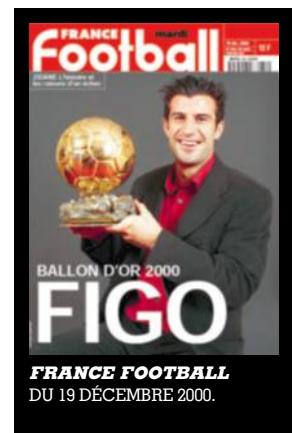
BERNARD PAPON

EUSEBIO N'EST PLUS SEUL

Et si Zinédine Zidane n'avait pas asséné un coup de tête à Kientz, le joueur de Hambourg, au soir du 24 octobre 2000, l'histoire en aurait-elle été changée ? Vainqueur de l'Euro aux Pays-Bas avec les Bleus, le lauréat de 1998 était idéalement placé au début de l'automne. Il avait également dominé le Portugal de Luis Figo en demi-finales. Ce dernier est certes apparu dans l'actualité en juillet après le Championnat d'Europe, mais pas uniquement pour ses exploits balle au pied : il choisit de quitter le Barça pour l'ennemi héréditaire, le Real,

moyennant une indemnité de 62,6 M€. Frustré de terminer derrière le Real en Liga, il s'est laissé charmer par les sirènes merengue. Outre son talent balle au pied, sa qualité de passe et son mental inébranlable font du Portugais un élément

d'exception chez les Madrilènes pré-Galactiques. C'est donc le Lisboète qui récoltera le fruit des 51 votes et devancera de seize points, une misère, un Zizou déconfit. ■



Bio express

Né le 4 novembre 1972, à Lisbonne (POR). 1,81 m; 75 kg. 127 sélections, 32 buts (1991-2006). **Parcours de joueur (milieu)**: Sporting Portugal (1989-1995), FC Barcelone (1995-2000), Real Madrid (2000-2005) et Inter Milan (2005-2009).

« Si j'avais un regret parmi les oubliés du Ballon d'Or, je citerais volontiers Paolo Maldini, qui est un exemple pour nous tous pour son professionnalisme, sa qualité et son élégance. C'est dommage car j'ai rencontré des défenseurs et des gardiens qui l'auraient également mérité. »

2001

Michael Owen



BERNARD PAPON

UN ÉTAT DE GRÂCE

À l'instar de son compatriote Beckham deux ans plus tôt, il a collectionné de nombreux trophées en 2001. Mais cette boulime de titres sourira-t-elle à Michael Owen au moment où le jury du Ballon d'Or rendra son verdict? En quelques mois, l'avant-centre de Liverpool, dirigé par le Français Gérard Houllier, a remporté FA Cup, Coupe de la League, Coupe de l'UEFA (une finale absolument dingue, 5-4 contre Alavés Vitoria), Charity Shield et Supercoupe d'Europe. Il a également claqué la bagatelle de 36 buts en 54 matches. Le Super Kid, révélé à la Coupe du monde en France, n'a que vingt et un ans, mais il baigne dans un état de grâce. Début septembre, il a fait partie de cette sélection aux trois lions venue humilier l'Allemagne à Munich (5-1), et qui se qualifie pour la Coupe du monde

PODIUM

1. **Owen** (Liverpool), 176 pts.
2. **Raul** (Real Madrid), 140 pts.
3. **Kahn** (Bayern Munich), 114 pts.

asiatique. Ce soir-là, Owen a littéralement assommé Kahn, le gardien allemand, en réussissant un triplé. C'est cette gueule d'ange, comme le désignait son adversaire Kahn, qui rejoint le panthéon du foot à la fin 2001. ■

«Le Ballon d'Or 2001 appartient aussi à Gérard Houllier. Je me souviens de sa joie quand il m'a annoncé le résultat alors qu'il n'était pas rétabli. Une bonne part de cette réussite lui revenait. Grâce à lui, mon jeu s'est considérablement amélioré. Il m'a donné une grande confiance en mes moyens.»

2002

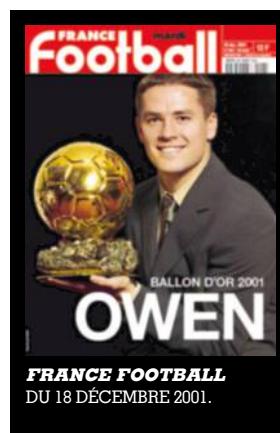
Ronaldo



RICHARD MARTIN

L'INCROYABLE RÉSURRECTION

Rarement l'histoire du Ballon d'Or aura réservé pareil destin à l'un de ses anciens lauréats. Sacré très jeune (1997), Ronaldo rêve en ce début d'année 2002 d'un grand retour en Coupe du monde. Victime d'une crise d'épilepsie avant la finale contre la France, il traîne ce souvenir comme un fardeau. Mais il souffre aussi des conséquences de deux graves opérations du genou qui l'ont laissé sur le carreau durant de longs mois. À force de travail, il retrouve cependant les terrains. Fin mars, Scolari, le sélectionneur, l'a rappelé pour la première fois depuis deux ans. Et si jamais... Le voilà finalement en Corée pour la Coupe du monde, où il semble s'économiser à son arrivée. Et puis vient le tournoi. Littéralement transcendé, il emmène le Brésil à la victoire finale contre l'Allemagne (2-0, doublé) à Yokohama (Japon) et aligne huit buts. À son retour, il quitte l'Inter et signe au Real. Le miraculé du foot a réussi son incroyable pari. ■

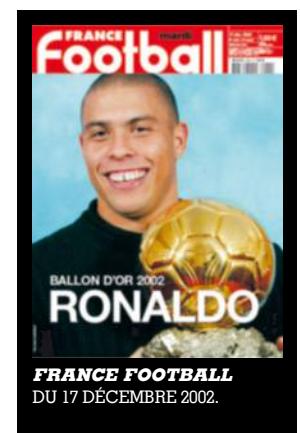


Bio express

Né le 14 décembre 1979, à Chester (ANG). 1,73 m; 70 kg. 89 sélections, 40 buts (1998-2008). **Parcours de joueur (attaquant):** Liverpool FC (1996-2004), Real Madrid (2004-05) et Newcastle United (août 2005-2009), Manchester United (2009-2012) et Stoke City (2012-13).

PODIUM

1. **Ronaldo** (Inter Milan, puis Real Madrid), 171 pts.
2. **Roberto Carlos** (Real Madrid), 145 pts.
3. **Kahn** (Bayern Munich), 114 pts.



Bio express

Voir page 49.

«Mon ami Roberto Carlos y croyait fort, il espérait bien être le vainqueur et, d'ailleurs, il aurait pu l'être quand on se souvient qu'il avait non seulement gagné la Coupe du monde, mais aussi la Coupe d'Europe avec le Real Madrid. Il a été très triste en apprenant qu'il terminait seulement à la deuxième place.»

2003

Pavel Nedved



PIERRE DAHALLE

L'ARTISTE QUI VENAIT DU FROID

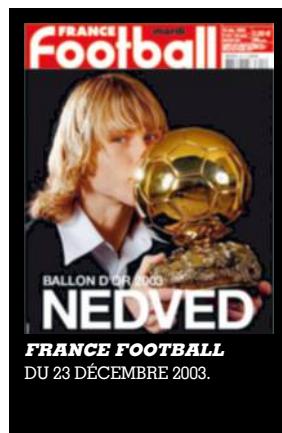
Artiste, il l'est avec le ballon. Mais Pavel Nedved est aussi autre chose quand son équipe court après : un formidable récupérateur, à la condition physique remarquable, un joueur de transition qui sait accélérer mais aussi marquer. Buteur (parfois), passeur (souvent), le Tchèque est au cœur du jeu de cette Juventus qui a écrasé la Serie A en 2003. Il en est l'âme et le dépositaire, qu'il se trouve côté gauche ou qu'il rentre dans l'axe pour frapper au but. En cette année 2003, il a

pourtant un rendez-vous important après avoir raté la finale de la Ligue des champions face au Milan (0-0, 2 t.a.b. à 3), à Manchester, en raison d'un avertissement reçu en demies. Qu'importe

finalement puisque le jury, moins pinailleur sur le palmarès que par le passé et séduit par Nedved, lui accorde plus de 60 points d'avance sur Thierry Henry, son dauphin. Le Tchèque Josef Masopust, vainqueur de l'édition 1962, tient son héritier. Enfin ! ■

PODIUM

1. **Nedved** (Juventus Turin), 190 pts.
2. **Henry** (Arsenal), 128 pts.
3. **P. Maldini** (Milan AC), 123 pts.



Bio express

Né le 30 août 1972, à Skalna (TCH). 1,77 m; 71 kg. 91 sélections, 18 buts (1994-2006). **Parcours de joueur (milieu)**: Skoda Plzen (1985-1991), Dukla Prague (1991-92), Sparta Prague (1992-1996), Lazio Rome (1996-2001) et Juventus Turin (2001-2009).

2004

Andrei Chevtchenko

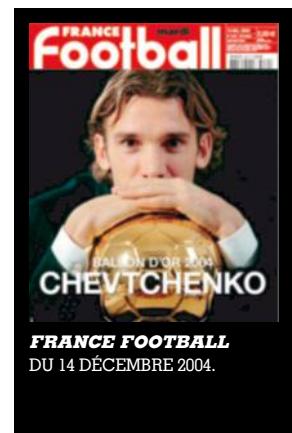


JEAN-LOUIS FEL

UN TSAR À LA BARRE

C'était écrit, ou presque. Quatrième en 2003, troisième en 2000, le prince d'Ukraine devait un jour monter sur la plus haute marche. À vingt-huit ans, l'ancien avant-centre du Dynamo Kiev apparaît au sommet de sa forme, lui qui marque quasiment chaque week-end sous le maillot du Milan AC. Champion d'Italie et roi des buteurs de la Serie A, le jury ne lui tiendra même pas grief d'avoir manqué un Euro insipide pour la sélection ukrainienne. «Cheva», au cours de la saison 2003-04, en a aussi profité pour doubler une autre légende du Milan AC au nombre

de buts inscrits en Serie A : Van Basten, bloqué à 90 buts. Doté d'une technique et d'un sens du but exceptionnels, il est aussi un leader reconnu en club et en sélection. Au lendemain de la réception de son trophée, il part à Kiev et dépose le Ballon d'Or au pied de la statue de Valery Lobanovski, qui l'a façonné, comme tant d'autres avant lui. Un hommage légitime à celui qui fut son mentor après avoir guidé Blokhine et Belanov. ■



Bio express

Né le 29 septembre 1976, à Yhotine (URSS). 1,83 m; 73 kg. 110 sélections, 48 buts (1995-2012). **Parcours de joueur (attaquant)**: Dynamo Kiev (1986-1999), Milan AC (1999-2006), Chelsea (2006-2008), Milan AC (août 2008-2009) et Dynamo Kiev (août 2009-2012).

«Je prends ce Ballon d'Or comme une prime à la régularité de mon rendement. Je n'ai pas dû me "manquer" dans beaucoup de matches en 2003, que ce soit avec la Juve ou sous le maillot de la sélection tchèque.»

«Depuis très longtemps, tous les meilleurs joueurs du monde, je pense aux Brésiliens et aux Argentins, évoluent en Europe, où se déroulent les quatre ou cinq Championnats les plus relevés. C'est pourquoi je pense que la mondialisation du Ballon d'Or relève dès lors d'une certaine justice.»

2005

Ronaldinho



JÉRÔME PRÉVOST

LA VICTOIRE EN SOURIANT

Quand il est sur le terrain, il respire la joie de jouer et la communique à tous. Ronaldinho n'a que vingt-cinq ans et déjà six saisons professionnelles pleines, dont deux au PSG. À Barcelone, sous les néons de la Liga, il prend une dimension planétaire. C'est lui qui a guidé les Catalans au titre après six ans de disette. C'est encore lui qui, d'une passe décisive, a offert au jeune Lionel Messi son tout premier but en Liga. « Ronnie » brille aussi en Ligue des champions même si le Barça chute en huitièmes contre le Chelsea de Terry, Lampard et Mourinho.

PODIUM

1. **Ronaldinho** (FC Barcelone), 225 pts.
2. **Lampard** (Chelsea), 148 pts.
3. **Gerrard** (Liverpool), 142 pts.

Jamais à cours d'inspiration, il conduit le Brésil à la victoire en Coupe des Confédérations. Cinquante des cinquante-deux jurés le citeront, trente-trois le placeront en tête. Sa première place n'a jamais été contestée par Lampard,

le maître à jouer de Chelsea, battu de 77 points. Le talent individuel et le sens du spectacle de Ronaldinho ont effacé les performances de ses concurrents, même plus titrés que lui. ■

« La nuit, le jour, tout le temps, je pense football, je vis football. J'adore passer mon temps avec le ballon. Tous ceux qui vivent avec moi sont obligés de le toucher. Il y en a toujours un quelque part. J'adore, c'est ma vie, je mange du ballon, je le caresse, je dors avec. Sans ballon, je suis presque mort. »

2006

Fabio Cannavaro



PIERRE LAHALLE

MINISTRE DE LA DÉFENSE

On connaît le refrain : à chaque année de Coupe du monde, un lauréat issu de l'équipe vainqueur. Ce fut le cas en 1998 (Zidane) et 2002 (Ronaldo). 2006 n'échappe pas à cette règle non écrite. L'Italie est championne du monde face à la France aux tirs au but. Et sa solidité défensive va profiter à Fabio Cannavaro, capitaine de la Nazionale, qui devient le premier défenseur de formation sacré. Beckenbauer et Sammer étaient en effet des milieux reconvertis. Lauréat à trente-trois ans, ce qui fait de lui le plus ancien des trente dernières années, l'Italien,

champion avec la Juventus (titre qui sera retiré au club à la suite du scandale Moggi), doit son sacre aux sept matches disputés en Allemagne, avec seulement deux buts encaissés. Parti au Real Madrid dans la foulée de la rétrogradation de la Juve en Serie B, le Napolitain a continué d'aligner les matches de qualité avec les Merengue. Il n'en fallait pas plus pour succéder à Roberto Baggio, dernier Italien couronné en 1993. ■



Bio express

Né le 21 mars 1980, à Porto Alegre (BRE). 1,82 m; 76 kg. 97 sélections, 33 buts (1999-2013). **Parcours de joueur (milieu)**: Gremio Porto Alegre (1986-2001), Paris-SG (2001-2003), FC Barcelone (2003-2008), Milan AC (2008-2011), Flamengo (2011-12), Atletico MG (2012-2014), Querétaro (septembre 2014-2015) et Fluminense (juillet-septembre 2015).



Bio express

Né le 13 septembre 1973, à Naples (ITA). 1,76 m; 75 kg. 136 sélections, 2 buts (1997-2010). **Parcours de joueur (défenseur)**: Naples (1984-1995), Parma (1995-2002), Inter Milan (2002-2004), Juventus Turin (2004-2006), Real Madrid (2006-2009), Juventus Turin (2009-10) et Al-Ahli Dubaï (2010-11).

« Je pense être un professionnel irréprochable. Trop, même, selon certains coéquipiers ! C'est vrai que je ne néglige aucun détail. J'aime ce que je fais et je cherche à le faire le mieux possible. Je pense disposer d'un bon placement et d'un grand sens de l'anticipation qui me permet de gicler au moment juste. »

2007

Kaká



PIERRE LAFALLE

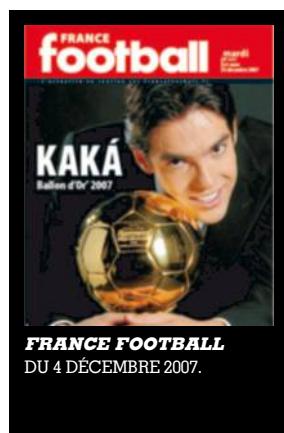
SUR LE TOIT DU MONDE

Pour la première fois dans l'histoire du Ballon d'Or, un lauréat est désigné par un jury mondial.

Quatre-vingt-seize votants, tous issus d'un pays ayant disputé au moins une phase finale de Coupe du monde, plébiscitent Kaká. Le Brésilien est le dépositaire du jeu du Milan AC, qui a décroché au printemps sa septième couronne de champion d'Europe, à Athènes, contre Liverpool (2-1). Décisif, il a coulé successivement Anderlecht, le Celtic, le Bayern en quarts et Manchester United en demies (trois buts en deux matches). Le natif de Brasilia a terminé meilleur buteur et meilleur joueur de la compétition. Convoité par le Real, qui ira jusqu'à proposer près de 100 M€ pour s'offrir ce joueur de vingt-cinq ans, il est déclaré intransférable. Il n'aura jamais été aussi fort qu'en cette

PODIUM
1. **Kaká** (Milan AC), 444 pts.
2. **Cristiano Ronaldo** (Manchester United), 277 pts.
3. **Messi** (FC Barcelone), 255 pts

période milanaise (2006-2008), avant que des blessures ne flétrissent son talent. Ses poursuivants sont deux jeunes gens promis à un avenir glorieux: Lionel Messi et Cristiano Ronaldo. ■

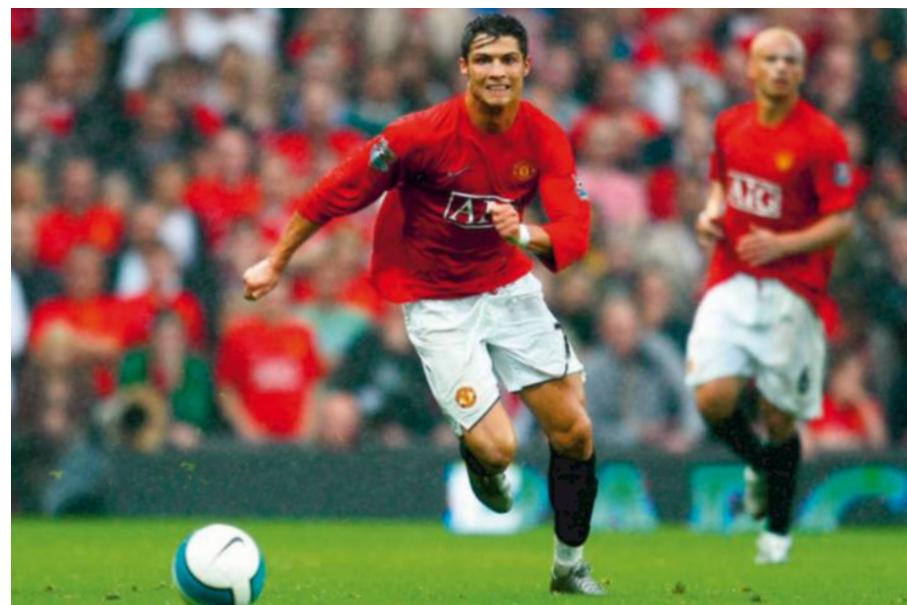


Bio express

Né le 22 avril 1982, à Brasilia (BRE). 1,83 m; 73 kg. 90 sélections, 29 buts (depuis 2002). **Parcours de joueur (milieu):** São Paulo (2001-2003), Milan AC (2003-2009), Real Madrid (2009-2013), Milan AC (septembre 2013-14), São Paulo (juillet-décembre 2014) et Orlando City (depuis janvier 2015).

2008

Cristiano Ronaldo



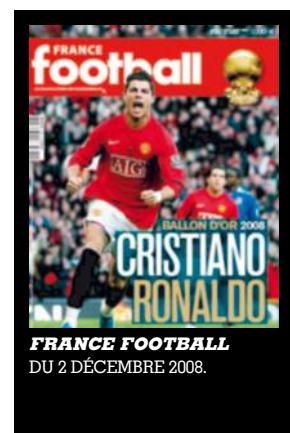
CHRISTIAN LIEGW/L'ÉQUIPE

APPELEZ-LE «CR7»!

C'était déjà le cas en 2004, l'Euro n'a pas permis – contrairement à la Coupe du monde – à l'un de ses vainqueurs de décrocher le trophée de *France Football*. Bien que l'Espagne place un quatuor dans le top 10, un seul joueur de la Roja figure sur le podium. Le vainqueur est un jeune Portugais au port altier, originaire de l'île de Madère, et on le surnomme « CR7 ». En 2007-08, Ronaldo boucle sa première saison à plus de 40 buts, toutes compétitions confondues. Ses exploits ont permis à MU de remporter la Premier League, la Ligue

des champions puis la Coupe du monde des clubs. Il est déjà le joueur le mieux payé de l'histoire de United. En finale de la C1 contre Chelsea (1-1 a.p. 6 t.a.b. à 5), Ronaldo ouvre le score, puis rate son tir au but, mais sera quand même élu

homme du match. Par la suite, et même s'il n'a pas brillé à l'Euro – affaibli, il sera opéré du pied droit après le tournoi –, ses performances en club lui suffisent pour s'imposer devant celui qui va devenir son plus grand rival de la décennie, l'Argentin Messi. ■



Bio express

Né le 5 février 1985, à Funchal (POR). 1,84 m; 75 kg. 122 sélections, 55 buts (depuis 2003). **Parcours de joueur (attaquant):** Sporting Portugal (1996-2003), Manchester United (2003-2009) et Real Madrid (depuis 2009).

«Le plus beau moment, c'est lorsque tu lèves la coupe vers le ciel, que tu la tiens dans les mains et que tu prends conscience qu'elle est vraiment à toi. Il n'y a rien de plus fort que la victoire, surtout en finale de Coupe d'Europe! Le plaisir en football, c'est le succès. C'est pri-mor-dial!»

«Ferguson, c'est le maître. Si je suis un grand professionnel aujourd'hui, c'est grâce à lui. C'est lui qui m'a pris au Sporting et m'a fait venir à Manchester. C'est un grand homme. Un grand manager. Son palmarès parle pour lui. Mais le plus important, c'est sa personnalité. J'aime travailler avec lui.»

2009

Lionel Messi



ALAIN MOUNIC

CARTON PLEIN

En 2009, Messi écrase littéralement la concurrence avec le Barça. Ses buts (23 en Liga) permettent au club catalan de remporter aisément la couronne nationale.

Les Blaugrana ne laissent pas passer l'occasion en Coupe du Roi contre Bilbao (4-1), et, là encore, Messi marque. Le point d'orgue, c'est bien entendu la finale de la Ligue des champions contre Manchester United au cours de laquelle il inscrit de la tête le second but du match (2-0), son trente-huitième toutes compétitions confondues cette saison-là. Il finit naturellement meilleur joueur et

meilleur buteur de la C1. Après avoir remporté les Supercoups d'Espagne et d'Europe, l'Argentin prolonge son contrat jusqu'en 2016. Bardé de titres et spectaculaire tout au long de l'année, il devient le premier Argentin lauréat du

Ballon d'Or avec une avance record de 240 points sur Cristiano Ronaldo. ■

PODIUM

1. **Messi** (FC Barcelone), 473 pts.
2. **Cristiano Ronaldo** (Manchester United, puis Real Madrid), 233 pts.
3. **Xavi Hernandez** (FC Barcelone), 170 pts.



Bio express

Né le 24 juin 1987, à Rosario (ARG). 1,69 m; 67 kg. 105 sélections, 49 buts (depuis 2005). **Parcours de joueur (attaquant)**: Newell's Old Boys (1995-2000), FC Barcelone (depuis juillet 2000).

Chiffres arrêtés au 30 septembre 2015.

2010

Lionel Messi



BERNARD PAPON

LA CRÈME CATALANE

Absolument pas rassasié par la moisson de titres collectifs lors de la saison 2008-09, Lionel Messi débute la suivante avec une envie décuplée. Sur le terrain, il est désormais placé en soutien de l'attaquant de pointe par Pep Guardiola. Parmi ses exploits, un fabuleux quadruplé contre le Bayern en quarts de finale de la Ligue des champions. Même si le Barça est éliminé en demi-finales par l'Inter, Messi est sacré champion d'Espagne et décroche le titre de meilleur buteur de la Liga et de la Ligue des champions. Seule sa participation à la Coupe du

monde 2010 en Afrique du Sud n'est pas à la hauteur: il est éliminé en quarts par l'Allemagne sans marquer le moindre but. Bien qu'il n'ait remporté aucun titre majeur – ni Ligue des champions ni Coupe du monde – le nouveau

jury du FIFA Ballon d'Or, constitué de trois collèges, journalistes, sélectionneurs et capitaines des équipes nationales, lui accorde ses faveurs devant ses coéquipiers Iniesta et Xavi, champions du monde. Sneijder, premier pour le jury des journalistes, n'est finalement que quatrième. ■



Bio express

Voir ci-contre.

«J'ai dû quitter mon pays, ma ville, mes potes, tout ce que je connaissais, dès l'âge de douze ans, et ça change beaucoup de choses. Malgré tout, je ne me plains pas. J'ai toujours voulu jouer au football et, quand je vois la reconnaissance que cela me vaut aujourd'hui, je ne regrette pas tous ces sacrifices.»

«Lorsque je suis arrivé sur l'estrade, j'avais les jambes qui tremblaient. J'ai dû respirer un grand coup. C'est pour ça que je suis presque allongé sur le pupitre quand je parle. Je n'avais rien préparé, et pour cause. Je ne savais pas quoi dire. En temps normal, je ne suis pas un grand bavard, mais là...»

2011

Lionel Messi



PASCAL RONDEAU/L'ÉQUIPE

2012

Lionel Messi



SEBASTIEN BOUÉ

L'EXTRA-TERRESTRE

Jamais deux sans trois, dit-on. Un dicton que Lionel Messi a évidemment adopté, à grands coups d'exploits en Championnat et en Ligue des champions en cette saison 2010-11. En Liga, il a inscrit 31 buts. En finale de la Ligue des champions, il confirme son statut d'extraterrestre en marquant son douzième but de la compétition, remportée (3-1) aux dépens de Manchester United. Favori naturel à sa propre succession avant même la fin de l'été, Messi espère enfoncer le clou avec la sélection nationale à l'occasion de la Copa America à

domicile. Mais l'Albiceleste est éliminée en quarts par l'Uruguay. Cet échec ne pèsera pas bien lourd aux yeux du jury international, qui offre à l'Argentin (57 buts au total) son triomphe le plus large à ce jour, avec un total de 47,88 % des voix. Ses concurrents, au

rang desquels son plus grand rival, Cristiano Ronaldo, constatent amèrement qu'il est bien difficile de lui résister quand il n'est pas blessé. Et on lui promet déjà un record historique. ■

PODIUM

1. **Messi** (FC Barcelone), 47,88 %.
2. **Cristiano Ronaldo** (Real Madrid), 21,60 %.
3. **Xavi Hernandez** (FC Barcelone), 9,23 %.



Bio express

Voir page 55.

SEUL AU MONDE

Talent, efficacité, altruisme, statistiques de folie et palmarès: l'Argentin est un infatigable cumulard qui ne fait rien comme les autres. Une recette qui lui permet de devenir le premier joueur de l'histoire sacré quatre fois. En mars 2012, il inscrit son premier quintuplé en Ligue des champions, contre Leverkusen (7-1). Quelques jours plus tard, il devient le meilleur buteur en matches officiels de l'histoire du Barça. Éliminé en demies de la C1, il est désigné meilleur buteur dans un Championnat européen sur une saison avec 50, oui, 50 buts! Avec 91 buts en 2012,

il est le meilleur buteur de l'histoire sur une année civile devant Pelé et Gerd Müller, deux anciens tenants du record. Aucun autre joueur ne parvient à rivaliser avec celui qui avance au rythme incroyable d'un but par match, et d'une passe

décisive toutes les deux rencontres. Un cannibale qui agace prodigieusement Cristiano Ronaldo, auteur de 46 buts seulement (!) en Championnat, lors du même exercice. ■



Bio express

Voir page 55.

«Je peux vous dire que je suis obsédé par la victoire, ça oui. Gagner, gagner, gagner! Pour que, lorsque j'aurai mis un terme à ma carrière, je puisse être fier de toutes ces récompenses. Et éprouver le sentiment d'avoir été au bout de ma passion et de moi-même. Vous pouvez me croire, c'est la réalité.»

«Le premier reste unique, parce que c'a été le premier, que j'étais entouré de ma famille. Le deuxième, je ne m'y attendais pas du tout ! Cela a été un choc. Le troisième, je rejoignais Platini, Cruyff (et Van Basten), c'était donc un grand motif de fierté. Et, avec celui-là, je les dépasse ! C'est un plaisir différent.»

2013

_Cristiano Ronaldo



PIERRE LAHALLE

ENFIN LA REVANCHE

Les puristes objecteront que ce sacre-là, le deuxième du Portugais, n'est pas le plus évident. À cela, une raison précise : «CR7» a terminé dauphin du Barça de Messi en Liga et fut seulement demi-finaliste de la Ligue des champions. Son palmarès ne s'est pas étoffé. En revanche, il a éclaboussé la Ligue des champions avec 12 réalisations et le titre de meilleur buteur. Les premiers mois de l'exercice 2013-14 le voient cependant atteindre un niveau individuel d'exception. En Championnat comme en Ligue des champions, Cristiano ne marche pas, il vole. À l'automne, il réalise même l'exploit qui a sans doute fait basculer le choix du jury.

Lors des barrages pour la Coupe du monde 2014 avec le Portugal, il inscrit les quatre buts contre la Suède d'Ibrahimovic (1-0, puis 3-2). Au

total, il aura inscrit 69 buts en 2013 et éclipsé celui qui, depuis quatre ans, écrasait la concurrence. Comme Messi, il est désormais capable de réaliser régulièrement des triplés ou des quadruplés. ■

PODIUM

1. **Cristiano Ronaldo** (Real Madrid), 27,99 %.
2. **Messi** (FC Barcelone), 24,72 %.
3. **Ribéry** (Bayern Munich), 23,36 %.



Bio express

Voir page 54.

2014

_Cristiano Ronaldo



SUR LES TALONS DE MESSI

Et si Messi avait été sacré champion du monde contre l'Allemagne ? Finaliste de l'épreuve au Brésil, l'Argentin aurait-il encore été le dauphin de son éternel rival ? C'est qu'en 2014 «CR7» a passé la surmultipliée. Certes, en Championnat, le Real ne termine que troisième après une lutte acharnée avec Barcelone et l'Atletico Madrid, sacré. En Ligue des champions, remportée (4-1) aux dépens justement de l'Atletico Madrid, le natif de Funchal atteint le chiffre ébouriffant de 17 buts, record absolu ! Amoindri par une blessure au genou gauche, il traverse la Coupe du monde sans y laisser de trace, comme le Portugal, éliminé au premier tour. Rétabli en début de saison 2014-15, l'homme buts du Real en aligne quinze en huit journées. Il met également fin à l'invincibilité du gardien chilien du Barça, Claudio Bravo, lors du Clasico (victoire 3-1).

Messi ne peut que s'avouer vaincu. Le jury, comme l'année précédente, n'est pas resté insensible au talent du Portugais, qu'il conjugue aussi bien en buteur qu'en passeur. ■



Bio express

Voir page 54.

«Je ne suis pas parfait. Je suis un être humain fait de chair et d'os, comme vous : je pleure, je ris, j'ai mes problèmes. Mais quand j'ai dit ce qu'il ne fallait pas, j'ai toujours demandé pardon aux gens. Avec l'âge, on apprend de ses erreurs. On devient plus mature, dans la vie comme sur un terrain.»

«Oui, je l'avoue : j'étais un peu inquiet. Je suis naturellement quelqu'un d'optimiste et qui a confiance en lui. Mais, dans ma tête, il n'y avait aucune certitude. Cette enveloppe qui s'ouvre, je vous jure que c'est très flippant. Surtout que la cérémonie est la conclusion d'une journée assez mouvementée.»

BARCELONE COUSU D'OR

Le Ballon d'Or récompense des joueurs, mais aussi des clubs, des Championnats, des sélections nationales. À ce jeu, le grand club catalan s'est le plus souvent distingué.

Palmarès

1956: Matthews (Angleterre, Blackpool).
1957: Di Stefano (Espagne, Real Madrid).
1958: Kopa (France, Real Madrid).
1959: Di Stefano (Espagne, Real Madrid).
1960: Suarez (Espagne, FC Barcelone).
1961: Sivori (Italie, Juventus Turin).
1962: Masopust (Tchécoslovaquie, Dukla Prague).
1963: Yachine (URSS, Dynamo Moscou).
1964: Law (Écosse, Manchester United).
1965: Eusebio (Portugal, Benfica).
1966: B. Charlton (Angleterre, Manchester United).
1967: Albert (Hongrie, Ferencvaros).
1968: Best (Irlande du Nord, Manchester United).
1969: Rivera (Italie, Milan AC).
1970: G. Müller (RFA, Bayern Munich).
1971: Cruyff (Pays-Bas, Ajax Amsterdam).
1972: Beckenbauer (RFA, Bayern Munich).
1973: Cruyff (Pays-Bas, FC Barcelone).
1974: Cruyff (Pays-Bas, FC Barcelone).
1975: Blokchine (URSS, Dynamo Kiev).
1976: Beckenbauer (RFA, Bayern Munich).
1977: Simonsen (Danemark, Borussia M'gladbach).
1978: Keegan (Angleterre, Hambourg SV).
1979: Keegan (Angleterre, Hambourg SV).
1980: K.-H. Rummennigge (RFA, Bayern Munich).
1981: K.-H. Rummennigge (RFA, Bayern Munich).
1982: P. Rossi (Italie, Juventus Turin).
1983: Platini (France, Juventus Turin).
1984: Platini (France, Juventus Turin).

Classement des Ballons d'Or au nombre de trophées

4		Messi	2009 2011	2010 2012
3		Cruyff	1971 1973	1974
		Platini	1983 1984	1985
		Van Basten	1988 1989	1992
		Cristiano Ronaldo	2008 2013	2014
2		Di Stefano	1957 1959	
		Beckenbauer	1972 1976	
		Keegan	1978 1979	
		Rummennigge	1980 1981	
		Ronaldinho	1997 2002	

1 Albert (HON), R. Baggio (ITA), Belanov (URS), Best (ILN), Blokhine (UKR), Cannavaro (ITA), B. Charlton (ANG), Chevtchenko (UKR), Eusebio (POR), Figo (POR), Gullit (HOL), Kaká (BRE), Kopa (FRA), Law (ECO), Masopust (TCH), Matthäus (ALL), Matthews (ANG), G. Müller (RFA), Nedved (RTC), Owen (ANG), Papin (FRA), Rivaldo (BRE), Rivera (ITA), Ronaldinho (BRE), P. Rossi (ITA), Sammer (ALL), Simonsen (DAN), Sivori (ITA), Stoichkov (BUL), Suarez (ESP), Weah (LBR), Yachine (URS) et Zidane (FRA).

Classement des Ballons d'Or au nombre de trophées consécutifs

4 Messi (2009-2012)
3 Platini (1983-1985)
2 Cruyff (1973-1974), Keegan (1978-1979), Rummennigge (1980-1981), Van Basten (1988-1989), Cristiano Ronaldo (2013-2014).

Classements au nombre de podiums obtenus par joueur

1. Messi (ARG), 8 podiums.
2. Cristiano Ronaldo (POR), 7.
3. Beckenbauer (RFA), Platini (FRA), 5.
5. Cruyff (HOL), Kopa (FRA), G. Müller (RFA), Ronaldo (BRE), Suarez (ESP), 4.
10. B. Charlton (ANG), Chevtchenko (UKR), Di Stefano (ESP), Eusebio (POR), Keegan (ANG), K.-H. Rummennigge (RFA), Schuster (RFA), Van Basten (HOL), Xavi (ESP), Zidane (FRA), 3.
20. R. Baggio (ITA), Bergkamp (HOL), Best (ILN), Butragueno (ESP), Elkjaer Larsen (DAN), Gullit (HOL), Henry (FRA), Iniesta (ESP), Kahn (ALL), P. Maldini (ITA), Matthäus (ALL), Rensenbrink (HOL), Rijkaard (HOL), Riva (ITA), Rivera (ITA), Ronaldinho (BRE), Simonsen (DAN), Stoichkov (BUL), 2.
38. Albert (HON), Amancio (ESP), Baresi (ITA), Beckham (ANG), Belanov (URS), Blokhine (URS), Boniek (POL), Brehme (RFA), Breitner (RFA), Buffon (ITA), Cannavaro (ITA), Cantona (FRA), Charles (GAL), Dalglish (ECO), Deco (POR), Deyna (POL), Dzajic (YOU), Edwards (ANG), Facchetti (ITA), Figo (POR), Fontaine (FRA), Futre (POR), Gerrard (ANG), Giresse (FRA), Greaves (ANG), Haynes (ANG), Johnstone (ECO), Kaká (BRE), Klinsmann (ALL), Krankl (AUT), Krol (HOL), Lampard (ANG), Law (ECO), Lineker (ANG), Litmanen (FIN), Masopust (TCH), Matthews (ANG), Mazzola (ITA), Mijatovic (YOU), Moore (ANG), Nedved (RTC), Netzer (RFA), Neuer (ALL), Owen (ANG), Pancev (YOU), Papin (FRA), Puskas (HON), Rahn (RFA), Raul (ESP), Ribéry (FRA), Rivaldo (BRE), Roberto Carlos (BRE), P. Rossi (ITA), Sammer (ALL), Savicevic (YOU), Schillaci (ITA), Schnellinger (RFA), Seeler (RFA), Shearer (ANG), Sivori (ITA), Suker (CRO), Tigana (FRA), Torres (ESP), Viktor (TCH), Weah (LBR), Wright (ANG), Yachine (URS), Zoff (ITA), 1.



JEAN-CLAUDE PICHON/L'ÉQUIPE - PASCAL RONDAT/L'ÉQUIPE

Classement à la performance

BARÈME

1^{er}: 40 pts; 2^e: 20 pts; 3^e: 10 pts; 4^e: 7 pts; 5^e: 5 pts; 6^e à 10^e: 3 pts; au-delà de la 10^e place: 1 pt. Un joueur ayant fait partie d'une liste (50, 30 ou 23) mais n'ayant reçu aucun point des jurés ne reçoit aucun point.

1. Messi, 231 pts.
2. Cristiano Ronaldo, 206.
3. Beckenbauer, 167.
4. Platini, 162.
5. Cruyff, 158.
6. Van Basten, 127.
7. K.-H. Rummennigge, 119.
8. Ronaldo, 113.
9. Di Stefano, 110.
10. Keegan, 107.
11. Eusebio, 106.
12. Suarez, 102.
13. B. Charlton, 96.
14. G. Müller et Zidane, 94.
15. Kopa, 84.
17. Rivera, 80.
18. Matthäus, 76.
19. Chevtchenko, 75.
20. Gullit et Yachine, 67.
22. R. Baggio, 65.
23. Stoichkov, 63.
24. Ronaldinho, 60.
25. Henry, 59.
26. Rivaldo, 57.
27. Best, 56.
28. Simonsen, 55.
29. Albert et Figo, 53.
31. Law, 52.
32. Kaká, 51.
33. Rossi, 49.
34. Iniesta et Owen, 48.
36. Blokhine, 47.
37. Nedved, Papin, Sammer et Sivori, 46.
41. Schuster, 45.
42. Masopust, 44.
43. Weah et Xavi, 43.
45. Cannavaro et Matthews, 41.
47. Belanov et Bergkamp, 40.
49. Elkjaer-Larsen, 38.
50. Klinsmann, P. Maldini et Raul, 37.



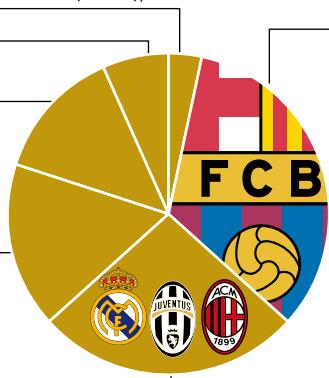
Répartition des trophées par club

1 Borussia Dortmund (ALL), Borussia Mönchengladbach (ALL), Blackpool (ANG), Liverpool (ANG), Marseille (FRA), Ajax Amsterdam (HOL), Ferencvaros (HON), Benfica Lisbonne (POR), Dynamo Moscou (RUS), Dukla Prague (RTC)

2 Hambourg SV (ALL), Inter Milan (ITA),
Dynamo Kiev (UKR)

4 Manchester United (ANG)

5 Bayern Munich (ALL)



8 Real Madrid (ESP), Juventus Turin (ITA), Milan AC (ITA)

10 FC Barcelone (ESP)



1999
Suarez



1999
Rivaldo



1973-1974
Cruyff



2005
Ronaldinho



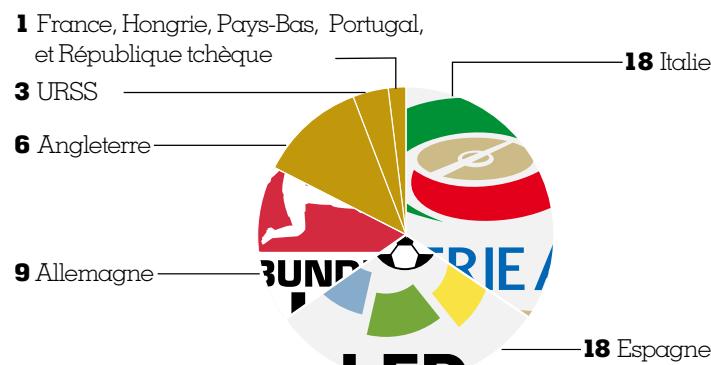
1994
Stoitchkov



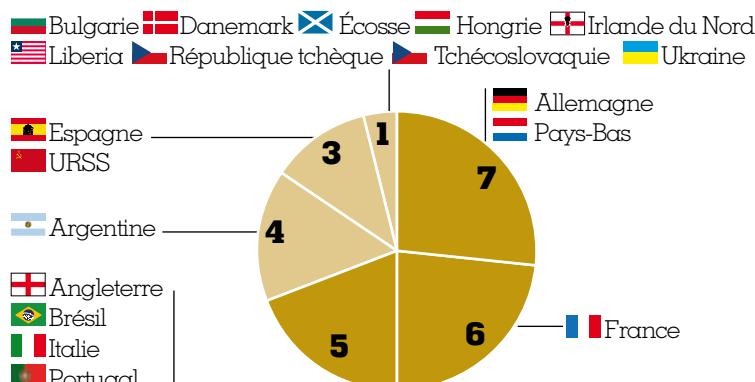
2009-2010
2011-2012
Messi

**JOHAN CRUYFF
ET LIONEL MESSI.**
LE NÉERLANDAIS ET
L'ARGENTIN TOTALISENT,
À EUX DEUX, SEPT
TROPHÉES, DONT SIX
SOUS LES COULEURS
DU FC BARCELONE.

Répartition des trophées par Championnat



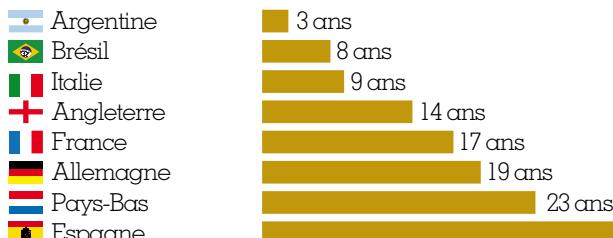
Répartition des trophées par nationalité



Classement au nombre de podiums obtenus par nationalité

- Allemagne, 28 podiums.
- France, 20 podiums.
- Angleterre, 18 podiums.
- Espagne et Italie, 17 podiums.
- Pays-Bas, 16 podiums.
- Portugal, 13 podiums.
- Brésil, 9 podiums.
- Argentine, 8 podiums.
- Danemark et Yougoslavie, 4 podiums.
- Écosse, Ukraine et URSS, 3 podiums.
- Bulgarie, Hongrie, Irlande du Nord, Pologne, Tchécoslovaquie, 2 podiums.
- Autriche, Croatie, Finlande, Galles, Liberia, République tchèque, 1 podium.

Le dernier lauréat... par nationalité



L. Messi, 2012
Kaká, 2007
F. Cannavaro, 2006
M. Owen, 2001
Z. Zidane, 1998
M. Sammer, 1996
M. van Basten, 1992
L. Suarez, 1960

Top 10 des Ballons d'Or les plus jeunes

- Ronaldo (1997), 21 ans.
- Best (1968), Owen (2001) et Messi (2009), 22 ans.
- Eusebio (1965), Blokhine (1975) et Messi (2010), 23 ans.
- Law (1964), Cruyff (1971), Van Basten (1988) et Messi (2011), 24 ans.

... par Championnat

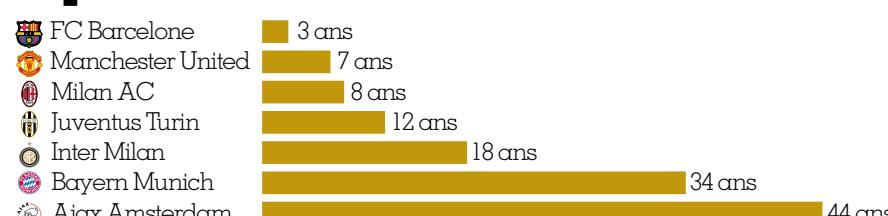


C. Ronaldo, 2008
Kaká, 2007
M. Sammer, 1996
J.-P. Papin, 1991

Top 10 des Ballons d'Or les plus âgés

- Matthews (1956), 41 ans.
- Yachine (1963), 34 ans.
- Di Stefano (1959) et Cannavaro (2006), 33 ans.
- Di Stefano (1957), Masopust (1962), Beckenbauer (1976) et Nedved (2003), 31 ans.
- Platini (1985), 30 ans.
- B. Charlton (1966), Platini (1984), Matthäus (1990), Weah (1995), Sammer (1996) et Cristiano Ronaldo (2014), 29 ans.

... par club



L. Messi, 2012
C. Ronaldo, 2008
Kaká, 2007
P. Nedved, 2003
Ronaldo, 1997
K.-H. Rummenigge, 1981
J. Cruyff, 1971

... par poste



Kaká, 2007
F. Cannavaro, 2006
L. Yachine, 1963

Les 67 Français cités*

1. Platini et Zidane, 11 fois.
3. Henry, 9.
4. Desailly, Thuram et Vieira, 7.
7. Blanc et Kopa, 6.
9. Barthez, Benzema, Deschamps, Papin, Ribéry, Trésor et Trezeguet, 5.
16. Giresse, Makelele et Wiltord, 4.
19. Cantona, Giuly et Pirès, 3.
22. Abidal, Amoros, Bathenay, Bossis, Combin, Coupet, Y. Djorkaeff, Fernandez, Fontaine, Guillou, Janvion, Lama, Lizarazu, Malouda, Petit et Tigana, 2.
38. Anelka, Angloma, Bernard, B. Boli, Candela, Carrière, Cisowski, Cissé, J. Djorkaeff, Gallas, Ginola, Gondet, Gourcuff, Gress, Guérin, Herbin, Jonquet, Karembeu, Lerond, Marche, Martini, Micoud, Muller, Piantoni, Pogba, Rocheteau, Sagnol, Sauzée, Six et Ujlaiki, 1.

* En incluant les joueurs figurant dans une liste (50, 30 ou 23) et qui n'ont pas recueilli de points.

Plus grand écart entre le premier et le dernier trophée

6 ans



Cristiano Ronaldo
(2008-2014)



Ronaldo
(1997-2002)



Beckenbauer
(1972-1976)



Van Basten
(1988-1992)



Cruyff
(1971-1974)



Messi
(2009-2012)

Nombre de trophées consécutifs par club

4



Juventus
(1982-1985)



FC Barcelone
(2009-2012)

3



Real Madrid
(1957-1959)



Milan AC
(1987-1989)

2



FC Barcelone
(1973-1974)



Hamburg
(1978-1979)



Bayern Munich
(1980-1981)



Real Madrid
(2013-2014)

Nombre de trophées consécutifs par Championnat

6



Bundesliga
(1976-1981)



Liga
(2009-2014)

4



Liga
(1957-1960)



Serie A
(1982-1985,
1987-1990)

2



Liga
(1973-1974,
1999-2000,
2005-2006)



Serie A
(1992-1993,
1997-1998,
2003-2004)

Règlement

Les articles ci-dessous traitent des trophées suivants : FIFA Ballon d'Or; Entraineur de l'année FIFA.

ART. 1. L'organisation et la présentation des trophées sont administrées par la FIFA et le Groupe Amaury.

ART. 2. Les trophées récompensent le meilleur de sa catégorie, quel que soit le Championnat où il évolue, ou sa nationalité, pour ses performances entre le 22 novembre 2014 et le 20 novembre 2015.

ART. 3. Les trophées sont attribués pour les performances sur le terrain et pour le comportement d'ensemble, sur le terrain et en dehors.

ART. 4. Les lauréats des trophées sont élus par un jury international composé des sélectionneurs et capitaines des équipes nationales et de journalistes spécialisés (limité à un journaliste par pays). Les trois composantes du jury disposent du même poids électoral (c'est-à-dire que les votes des sélectionneurs, des capitaines et des journalistes compteront chacun pour un tiers, quel que soit le nombre de votants dans chacune des catégories). Les votes de chacun des membres du jury sont publiés sur les sites Internet respectifs de la FIFA et du Groupe Amaury.

Afin d'ôter tout doute : les capitaines des équipes nationales peuvent voter pour l'entraîneur du club ou de l'équipe nationale qu'ils représentent; les capitaines et sélectionneurs des équipes nationales peuvent voter pour des joueurs du club ou de l'équipe nationale qu'ils représentent; les capitaines et sélectionneurs nommés ne peuvent pas voter pour eux-mêmes; les journalistes spécialisés

peuvent voter pour des joueurs et des entraîneurs de leur pays ou représentant une équipe de leur pays.

ART. 5. Chacun des membres du jury désigne par ordre de mérite décroissant les trois joueurs et trois entraîneurs qu'il estime les plus méritants, conformément aux critères énoncés aux articles 2 et 3 ci-dessus. Ces désignations émanent :

pour le FIFA Ballon d'Or, d'une liste de 23 joueurs;

pour l'Entraîneur de l'année FIFA, d'une liste de dix entraîneurs.

Ces listes sont établies conjointement par la commission du football de la FIFA et un panel de représentants du Groupe Amaury.

ART. 6. Les trois joueurs et les trois entraîneurs désignés par chacun des membres du jury se voient attribuer cinq, trois et un point selon qu'ils sont classés respectivement premier, deuxième ou troisième par le juré.

ART. 7 Le trophée revient au joueur ou à l'entraîneur de chaque catégorie ayant obtenu le plus haut pourcentage de points pondéré, c'est-à-dire le plus haut pourcentage de points après application de la pondération électorale des trois catégories du jury décrite à l'article 4.

ART. 8. En cas d'égalité de points, le joueur ou entraîneur ayant reçu le plus de fois cinq points sera déclaré gagnant. Si l'égalité demeure, le joueur ou entraîneur ayant reçu le plus de fois trois points, sera déclaré gagnant. Si l'égalité demeure, les deux nommés reçoivent le trophée conjointement.

ART. 9. La période électorale débute le 26 octobre 2015 et s'achève le 20 novembre 2015 (minuit CET). Si un nombre insuffisant de votes est enregistré durant la période électorale (moins des deux tiers de tous les votants potentiels), la FIFA et le Groupe Amaury peuvent à leur seule discréption étendre la période électorale d'une semaine (jusqu'au 20 novembre 2015, à minuit CET) afin de laisser uniquement aux votants qui ne se sont pas encore exprimés le temps de le faire. Aucune autre prolongation de la période électorale ne sera possible.

ART. 10. Les lauréats recevront leur trophée en personne lors d'une cérémonie organisée par la FIFA et le Groupe Amaury.

ART. 11. La procédure de vote de chacun des trophées est supervisée et contrôlée par l'observateur indépendant PricewaterhouseCoopers (PwC).

ART. 12. Nonobstant les précédents articles, la FIFA et le Groupe Amaury peuvent à tout moment décider d'ignorer le vote d'un ou plusieurs membres du jury s'il s'avère qu'ils considèrent à leur propre discrétion que ce(s) membre(s) a/ont été associé(s) ou impliqué(s) à quelque moment que ce soit à un comportement contraire à l'éthique ou aux bonnes mœurs. Afin de dissiper tout doute, la FIFA et le Groupe Amaury ne sont pas contraints de publier ces désignations, pas plus que de communiquer ces décisions aux membres ou à toute autre personne.

LIONEL MESSI-CRISTIANO RONALDO

LES ENVAHISSEURS

Depuis sept ans, deux êtres venus d'une autre planète ont fait de la Terre leur univers et du Ballon d'Or une chasse gardée. Et ce n'est sans doute pas près de s'arrêter... **TEXTE** THIERRY MARCHAND

Il était une fois, il y a très longtemps, deux extraterrestres. Deux athlètes d'exception qui firent passer leur sport dans une ère nouvelle, une autre dimension médiatique et économique, celle d'un marketing effréné. Pendant quasiment une décennie, ces deux-là raflèrent tout ce qu'il était possible d'engranger en termes de trophées collectifs et de récompenses individuelles, ne laissant à leurs semblables que la misère et les larmes de l'échec. La destinée de l'un et l'autre avait valeur de symbole, parce qu'elle allait bien au-delà de leur propre quête d'absolu et de ce talent qui fait les idoles. Elle était l'incarnation d'une rivalité communautaire, de deux entités antagonistes depuis la nuit des temps. Au fil de leur confrontation, leurs clubs respectifs étaient devenus davantage que deux concurrents, disons deux tribus identitaires. Dans un livre intitulé *When the Game Was Ours (Quand le jeu nous appartenait)*, l'auteur décrit ainsi ces deux monuments : « L'un était spectaculaire, un joueur au talent naturel dont le style évoquait le jeu de la rue ; l'autre avait une intelligence innée pour le jeu, mais avait réussi à force de discipline et d'heures de travail à l'entraînement. » Le premier s'appelait Magic Johnson, le second Larry Bird. On pourrait sans problème photocopier le chapitre précédent et appliquer le parallèle entre les deux basketteurs, étoiles de la NBA des années 80, à la rivalité entre « Magic Messi » et « Larry Ronaldo », tant les trajectoires convergent vers une fortune similaire : l'ampleur de l'opposition, ses répercussions, son impact non seulement sur le sport qu'ils pratiquent, mais aussi sur son économie, sa popularisation et son retentissement médiatique, facilité par le développement de nouveaux médias (la télé il y a trente ans, Internet et les réseaux sociaux aujourd'hui). Sans parler de la dimension interplanétaire prise par la confrontation entre leurs deux clubs aux styles et à l'identité très ciblés. Tout converge, y compris la définition des talents respectifs qui ont porté l'un et l'autre vers les sommets et, bien entendu, leur cannibalisme. Dans l'histoire des rivalités personnelles du sport moderne, il y a eu Magic et Bird, et il y a désormais Messi et Ronaldo. Aucune autre n'est comparable, que ce soit en termes d'intensité, de

fertilité ou de longévité. Celles qui concernent Ali et Frazier, Duran et Leonard (boxe), Sampras et Agassi (tennis) ou Prost et Senna (automobile), pour ne citer que les plus marquantes, appartiennent à une caste de sports individuels. Elles n'incluent ni le paramètre collectif, qui confère à deux chefs d'orchestre le pouvoir et la jouissance de diriger et de partager, ni celui émanant de la fragilité d'un équilibre qui ne repose pas seulement sur leurs seules capacités.

CRUYFF-BECKENBAUER, EN PLUS

FORT ENCORE. Dans l'histoire du football des soixante dernières années, et en corollaire dans celle du Ballon d'Or, une seule opposition peut soutenir la comparaison : celle ayant mis face à face Franz Beckenbauer et Johan Cruyff. De 1971 à 1976, l'Allemand et le Néerlandais ont littéralement trôné sur le podium de l'oscar engendré par *France Football* en 1956, trustant cinq des six trophées, à l'exception de 1975 (Blokhine). La forte personnalité des individus, leur immense aptitude créatrice, la pluralité de leur latent individuel, leur épais palmarès, ce charisme flamboyant, la rareté et l'écho de leurs confrontations sur le terrain, en club comme en sélection, tout concourrait à faire d'eux des adversaires parfaits. Tout, sauf que l'un était défenseur et l'autre attaquant, qu'ils ne jouaient pas dans la même cour d'école (l'Allemagne pour l'un, les Pays-Bas et l'Espagne pour l'autre), et qu'ils ne se sont affrontés que deux fois dans leur carrière, soit lors d'un mémorable Ajax-Bayern (4-0, quarts de finale aller de C1 en 1973) et pour une tout aussi inoubliable finale de Coupe du monde entre l'Allemagne et les Pays-Bas (2-1, 1974). Point barre.

Autant que dans la superposition des valeurs, c'est donc dans sa dualité et son mimétisme que la rivalité entre Lionel Messi et Cristiano Ronaldo puise sa vigueur et son dynamisme. Tant que le Portugais a vaqué du côté de Manchester, autrement dit jusqu'en 2009, lui et son challenger argentin ont joué au chat et à la souris, dans une opposition à fleurets mouchetés non dénuée de conséquences. Cristiano Ronaldo remporta son premier Ballon d'Or en 2008 en même temps que cette Ligue des champions où ses Red Devils avaient sorti le Barcelone de Messi en demi-finales (0-0, 1-0). Et, l'année suivante, l'Argentin fut consacré pour la première fois par *France*

CETTE
RIVALITÉ
RELÈVE DE LA
MÊME INTENSITÉ
QUE CELLE ENTRE
MAGIC JOHNSON
ET LARRY BIRD
EN NBA

Football après que son Barça a défait le MU de « CR7 » en finale de la C1 (2-0), dans la seule confrontation entre les deux hommes à ce stade de la compétition.

LA JAUGE DES CLASICOS. Deux éléments ont alors changé la donne à quelques mois d'intervalle. Le premier concerne le choix de l'attaquant portugais de rejoindre le Real et la Liga, qui a incontestablement donné une nouvelle ampleur à ce challenge qui affleurait depuis 2007, quand CR7 et la Pulga terminèrent respectivement deuxième et troisième derrière Kaká au classement du Ballon d'Or. De distante, la confrontation est devenue frontale. Sportivement. Médiatiquement. Physiquement. Les comparatifs ont pris une validité inédite. Cette fois, on pouvait évaluer l'influence et le rendement de l'un et l'autre sur une même échelle. Le paysage était similaire. Les adversaires aussi. Le rapprochement géographique a éclairé d'une lumière plus crue le débat Messi-Ronaldo. Il l'a également vulcanisé, notamment par le truchement des clasicos, devenus autant de chocs. La victoire de l'un est devenue la défaite de l'autre, retentissante, parfois humiliante, comme lors du fameux 5-0 de novembre 2010 encaissé par le Real Madrid au Camp Nou.

Entre 1980 et 1989, Magic Johnson et Larry Bird ont disputé, de manière cumulée, douze finales NBA, trois fois l'un contre l'autre, pour un bilan presque comparable (cinq succès du premier, trois du second). Ils ont aussi remporté à trois reprises chacun le titre de MVP qui récompense le meilleur joueur de la saison régulière. Dans sa biographie, Bird a avoué que, durant toutes ces saisons, sa première préoccupation après chaque match était de s'enquérir des stats de son rival. Magic, lui, a reconnu que la récompense de « meilleur débutant » (rookie) de l'année, obtenue par son émule des Celtics en 1980, l'avait ulcétré au point de le transcender lors de la finale contre Philadelphie. Le meneur des Lakers confessera également, des années plus tard, qu'après la défaite en finale de son équipe contre le Boston de Bird en 1984, il était resté tout l'été assis dans la pénombre d'une chambre.

Messi et Ronaldo n'ont pas encore livré tous leurs secrets. Leur activité et leurs contrats publicitaires le leur interdisent pour le moment. Mais une chose est certaine : les performances et les succès de l'un influent notablement sur les exploits, le comportement et les records de



CR7 ET LA PUCE ONT
DE QUOI SE RÉJOUIR. DEPUIS
2008, ILS ONT « CONFISQUÉ »
LE BALLON D'OR.

l'autre. Et vice versa. Pour reprendre les déclarations d'Alessandro Del Piero avant le gala du dernier Ballon d'Or, en janvier dernier, à Zurich, «les records ont une valeur, car vous vous battez toujours contre vous-même, et seule la victoire vous permet de savoir si vous avez réussi. Ces deux joueurs le savent très bien, et ils sont en émulation permanente depuis un certain temps déjà». Si leur profil est différent, sur le terrain comme en dehors, c'est la compétition qui a rapproché et soudé à jamais Messi et Ronaldo. Même si deux ans les séparent sur les registres de l'état civil (comme Cruyff et Beckenbauer d'ailleurs), ils ont grandi ensemble, couvés par deux entraîneurs (Guardiola et Ferguson) qui ont pris la place d'un

père forcément absent. La Ligue des champions, dont ils sont les deux meilleurs buteurs de l'histoire, est devenue leur terrain de jeu. Depuis 2007, trois finales seulement (2010, 2012 et 2013) se sont disputées sans qu'au moins un des deux ne soit à l'affiche. Ronaldo a remporté la compétition à deux reprises, Messi, trois fois, dont deux une année seulement après son rival. Une omniprésence qui vire à l'obsession. Car les butins collectifs appellent les citations individuelles.

L'IMPACT DU NOUVEAU RÈGLEMENT.

Reste que le phénomène Ballon d'Or qui rythme depuis bientôt dix ans la carrière de l'Argentin et celle du Portugais n'aurait pas pris une telle

proportion sans le PACS acté par notre magazine et la FIFA en 2010. Et on aborde là le second des paramètres évoqués plus tôt. Il est ici nécessaire de rappeler que, jusqu'en 1995, avant qu'il ne s'étende au reste de la planète sur le plan des nationalités, le trophée récompensait le meilleur footballeur européen. Ce qui explique l'absence au palmarès d'un Pelé ou d'un Maradona. Né vingt ans plus tôt, Messi aurait dû se parer d'une opportune nationalité espagnole pour briguer l'accès, comme le fit Alfredo Di Stefano. Le label FIFA a boosté l'audience du Ballon d'Or, en même temps que le gala annuel de Zurich, devant un parterre d'élus, lui a conféré une dimension festive et marketing. Il nous revient en mémoire la visite chez Lionel Messi, un soir venteux de décembre 2009, pour lui annoncer qu'il venait de remporter son premier Ballon d'Or, le dernier estampillé 100 % France Football. L'Argentin nous avait reçus dans sa demeure à peine achevée des faubourgs de Barcelone, autour d'un paquet de cacahuètes et d'un pack de *Sprite*, avant de faire réchauffer des pizzas. La télé allumée rediffusait le match de la veille. Messi était simplement vêtu, loin des tenues d'apparat qu'il arbore désormais lors de l'annuelle cérémonie helvétique. En un an, on était passé du Festival de Deauville à la cérémonie des oscars à Hollywood et du plateau de *Téléfoot* à la Mondovision.

Mais c'est bien entendu le nouveau règlement qui a délimité le périmètre du cénacle désormais très fermé des vainqueurs du Ballon d'Or. Au jury composé de 96 journalistes s'est substitué un panel plus élargi de plus de 500 membres où votent les sélectionneurs, capitaines d'équipe nationale et médias des 209 fédérations membres de la FIFA. Messi et Ronaldo doivent à cette mutation un Ballon d'Or chacun, et même bien plus que cela. En 2010, le vote des journalistes avait récompensé l'année époustouflante de Wesley Sneijder. En 2013, il avait consacré Franck Ribéry. Une fois mixé, le scrutin a accouché respectivement de Messi et de Ronaldo. Bien sûr, les performances récurrentes de ces deux-là valident le suffrage et l'opinion générale. Mais la nouvelle prescription, qui privilégie l'exploit individuel, l'apparence et la surface médiatique du candidat, en plus de son talent, laisse aujourd'hui peu de place à un troisième larron. Les Xavi, Iniesta, Casillas, Robben ou Neuer, sans parler des deux évincés précités (Sneijder et Ribéry), ont payé pour le savoir. Même les titres collectifs ne rapportent plus, comme ont pu le constater les Espagnols. Qu'importe si Messi et Ronaldo se plantent régulièrement lors des phases finales des compétitions internationales que disputent l'Argentine et le Portugal. Leur stature est trop imposante, leurs buts trop nombreux, leur rayonnement trop impactant pour qu'un jury puisse les oublier, même quand leur performance annuelle est en dessous du par. Ils sont désormais comme ces acteurs ou ces chanteurs qu'on invite parce qu'ils assurent une audience et une présence, quelle que soit leur prestation. Ils ont dépassé le cadre du footballeur. Leur éclat est celui d'une étoile qui, même quand elle sera morte, éclairera encore le ciel.



LARRY BIRD ET MAGIC JOHNSON, SOUS LE MAILLOT DE LA DREAM TEAM LORS DES JEUX DE BARCELONE EN 1992. DES RIVAUX SUR LES PARQUETS DE NBA QUI ÉPROUVAIENT L'UN POUR L'AUTRE UN RESPECT MUTUEL.

CHRISTIAN ROCHARD/L'ÉQUIPE



STÉPHANE MANTHEY

LE BALLON D'OR COMME UNE OBSESSION

OBSESSION. Récemment, Luis Figo, lauréat en 2000, affirmait que « faire un parallèle entre Messi et Ronaldo était comme comparer de la truffe à du caviar ». En clair, tout est une question de goût. Mais doit-on vraiment choisir ? L'Argentin et le Portugais ont ceci de particulier que, justement, la question se pose, contrairement aux autres légendes. Di Stefano n'a pas eu à subir la concurrence de Pelé, lequel s'est éclipsé quand Maradona émergeait. Dans la course au Ballon d'Or, et pour ne parler que des triples vainqueurs, Cruyff n'a pas vu venir Platini. Et le même Platini a pris sa retraite quand Van Basten pointait seulement le bout de l'oreille. Messi et Ronaldo, eux, se « bouffent » depuis le début. Comme la NBA du milieu des années 80 l'a fait pour asseoir son empire, la FIFA, le Ballon d'Or, mais aussi les équipementiers et les clubs ont tiré profit d'une rivalité convergente pour mieux faire scintiller le produit et le transposer dans une dimension 2.0. Et si Messi et Ronaldo sont depuis si longtemps au faîte de leur art, c'est aussi parce que cette rivalité les a contraints à aller au bout

d'eux-mêmes et d'une quête absolue qui n'est, au fond, que celle de la gloire. Depuis huit ans, chacun n'a rêvé que de dépasser l'autre, comme le font des pilotes sur un circuit. Les titres, au fond, n'étaient qu'un prétexte dans une course à deux. Au fil des années et des Ballons d'Or (quatre pour la Puce de 2009 à 2012, trois pour CR7 en 2008, 2013 et 2014), la priorité a changé. Le Ballon d'Or était autrefois la concrétisation d'une année constellée de trophées ou de performances. Il est devenu la prime mission.

Un objet de culte personnel, une Légion d'honneur dont les promotions répétées sont autant de strates sur un palmarès.

L'HOMMAGE DE LARRY À MAGIC.

MAGIC. Il a suffi d'observer pendant des années le supplice de CR7, quand son rival recevait la récompense, pour comprendre à quel point celle-ci prend de la place dans un ego. Voir les larmes du même Ronaldo en janvier 2014 à l'annonce de son nom pour saisir l'importance désormais considérable d'un trophée aux apparences de sirène. Relever la date de la renaissance de Messi, en novembre 2014, pile le jour de la clôture des votes du Ballon d'Or,

pour comprendre que sa prochaine mission débutait au jour 1 et allait bien au-delà d'un succès en Ligue des champions ou en Copa America. Jamais une rivalité n'a été aussi exacerbée. Jamais elle n'a engendré un tel paroxysme dans les performances. Depuis 2009 et l'arrivée de Ronaldo en Liga, les deux joueurs ont compilé plus de 300 buts chacun. Irréel. Comme disait Coluche : « Jusqu'où s'arrêteront-ils ? » Eux dont l'âge (30 ans pour CR7, 28 pour Messi) n'est pas encore un frein et la santé un écueil.

En août 1992, au terme d'une de ses pires saisons en NBA et d'un ultime pari avec la Dream Team américaine, Larry Bird avait annoncé mettre un terme à sa carrière, à l'âge de trente-cinq ans. Officiellement pour raisons de santé et des problèmes persistants au dos. Plus tard, beaucoup plus tard, dans un poignant documentaire de la chaîne HBO, le shooiteur de Boston avait fini par confesser que « le jeu était désormais différent », que « ce n'était plus la même chose », avant de lâcher l'ultime raison de sa démission : « Il était parti, et je n'avais plus personne à qui me confronter. » Quelques mois plus tôt, « il », autrement dit Magic Johnson, avait raccroché les lacets, atteint par le virus HIV. Et le gymnase était désespérément vide... ■ T.M.

DEPUIS 2009, ET L'ARRIVÉE DE CRISTIANO EN LIGA, LES DEUX JOUEURS ONT COMPILE PLUS DE 300 BUTS CHACUN

MÉME LORS DES GALAS. CRISTIANO RONALDO ET LIONEL MESSI RIVALISENT... D'ÉLÉGANCE.



JUST FONTAINE,
MEILLEUR BUTEUR
DU MONDIAL 58,
MAIS TROISIÈME
DU BALLON D'OR.



ALAIN GIRESSE,
HÉROS MALHEUREUX
LORS DU MUNDIAL 82
EN ESPAGNE ET
BALLON D'ARGENT.

UNE HISTOIRE

Seuls quatre joueurs français ont remporté le Ballon d'Or (par ordre d'apparition, Kopa, Platini, sur le podium et n'auraient pas fait désordre au palmarès. **TEXTE** PATRICK URBINI

Au regard de son poids historique et de son palmarès depuis plus de soixante ans – une Coupe du monde (1998), deux Championnats d'Europe (1984 et 2000), une Ligue des champions (1993) et une Coupe des Coupes (1996), autrement dit très peu de trophées majeurs sur une période aussi longue –, le football français n'a sans doute que ce qu'il mérite. Six Ballons d'Or au total, soit un sur dix, auxquels viennent s'ajouter cinq places de deuxième et neuf autres de troisième, mais aussi quarante-deux noms ayant reçu au moins une voix : tout compte fait, c'est même plutôt bien payé. Certains grands Championnats et grands clubs européens, comme le Real Madrid, la Juventus, Arsenal ou le Bayern Munich, savent pourtant ce qu'ils doivent aux meilleurs joueurs français, le rôle parfois essentiel que ceux-ci y ont tenu, et tous

reconnaissent leur originalité, leur flair, leur inventivité et leur habileté technique. La part du gâteau pourrait-elle être plus grosse aujourd'hui ? Peut-être. Quelques-uns, à travers leur talent individuel, leurs performances et leur rayonnement, auraient-ils pu espérer mieux qu'un simple accessit et décrocher un jour, eux aussi, le Graal ? On a bien une idée sur la question, en regardant par exemple du côté de Thierry Henry ou de Franck Ribéry. Mais la légende du Ballon d'Or en a voulu autrement, son tableau d'honneur reste à jamais gravé dans le marbre, et ce qu'il nous dit de ses rapports avec la France est loin en tout cas de travestir la vérité du terrain.

LES TROIS MEILLEURS JOUEURS DE L'HISTOIRE RÉUNIS. Aucune contestation possible, aucun oubli fatal, en somme, aucune faute de goût : les

SIX
SACRES,
CINQ PLACES
DE DEUXIÈME
ET NEUF AUTRES
DE TROISIÈME
POUR LE FOOT
TRICOLORE

trois meilleurs joueurs de l'histoire du foot français, par ordre de préséance Michel Platini, Zinédine Zidane et Raymond Kopa, figurent tous au palmarès. Chacun à sa manière a incarné une époque, une génération et une équipe. Et chacun, dans son genre, a su faire bouger les lignes, bouleverser un destin collectif et sublimer le jeu de ses partenaires comme personne. Sans eux, donc, rien n'aurait été possible, du moins pareil. Et sans ces trois fils d'immigrés, l'un italien, l'autre algérien, le troisième polonais, rien n'aurait été aussi beau, aussi grand, aussi fort. Kopa, Platini et Zidane, pour les prendre dans un autre ordre, chronologique et alphabétique celui-ci, ont suscité probablement plus de vocations que n'importe qui. Ils ont été à la fois des icônes, des exemples et des leaders techniques, parfois même davantage dans le vestiaire. Ils partagent tous aussi quelques qualités communes : voir



L'ÉQUIPE - PATRICK BOUTROUX/L'ÉQUIPE - ALAIN LANDRAIN/L'ÉQUIPE

JEAN TIGANA,
VAINQUEUR
DE L'EURO 84, DAUPHIN
DE L'INTOUCHABLE
MICHEL PLATINI.

DE FRANCE

Papin et Zidane). Mais quelques autres, comme Giresse, Tigana, Henry ou Ribéry, ont terminé

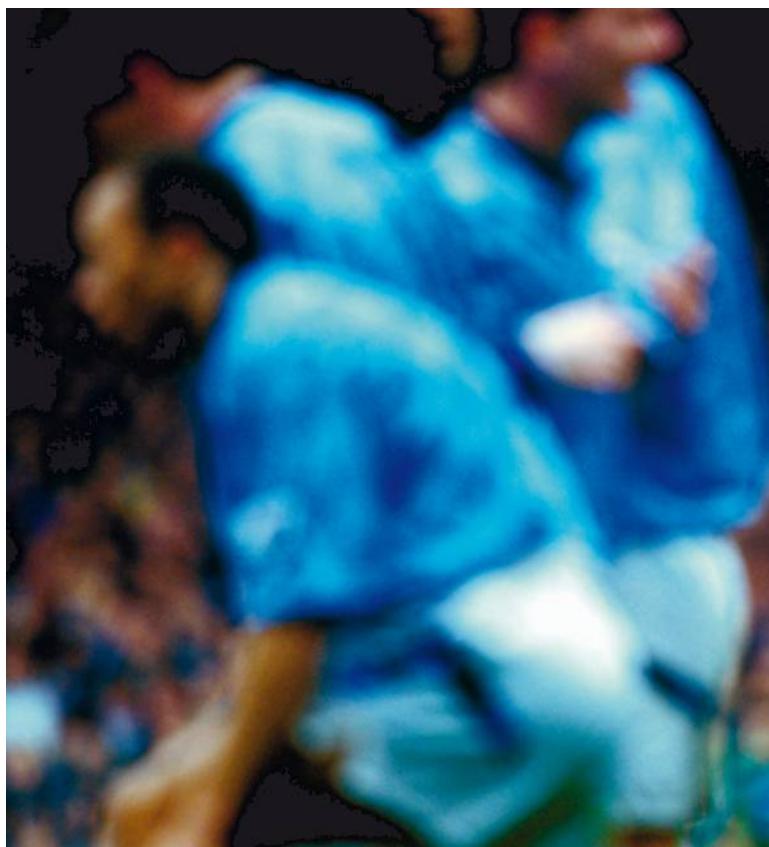
plus vite, plus loin et avant les autres, maîtriser le ballon à la perfection, savoir faire la différence dans les grands matches par le but ou la passe et, surtout, jouer pour l'équipe.

Bien avant Lionel Messi, Platini a été le premier à remporter le Ballon d'Or trois années de suite (1983, 1984 et 1985), ce qui le distingue un peu plus encore de Kopa et Zidane et lui offre sa légitimité de numéro un absolu. Le meilleur joueur que l'équipe de France et la Juve réunies aient jamais connu nous racontait un jour : « Après vingt années de vaches maigres, ma génération a su faire vibrer les gens à nouveau, elle leur a redonné l'envie et le goût de suivre l'équipe de France, et elle a apporté aussi des résultats. Nous, on est vraiment partis de zéro. D'ailleurs, quand on se pointe sur le terrain avec le même maillot que les autres (NDLR : allusion au France-Hongrie de la Coupe du monde 1978 en Argentine), c'est vous dire s'il y avait du travail... À ma façon, j'ai donc le sentiment d'avoir participé à la reconstruction du football français moderne. »

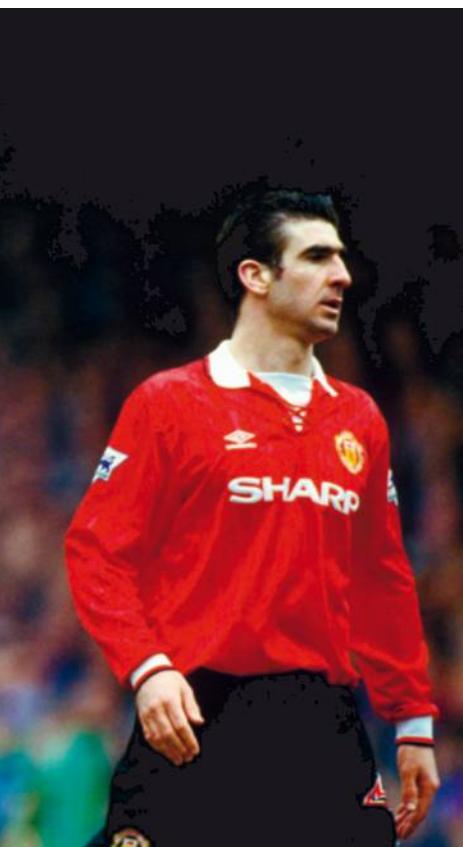
Et la génération Zidane en a récolté ensuite les fruits. » Lors de sa première victoire, en 1983, il n'y eut pas photo, et Platini, qui venait d'arriver à la Juve un an plus tôt, avait facilement distancé Kenny Dalglish, roi du Kop et de Liverpool. En 1984, l'année de tous les bonheurs pour l'équipe de France championne d'Europe et de tous les buts pour son capitaine, il avait devancé son ami Jean Tigana, la seule fois dans l'histoire du trophée où les Français firent un et deux. Et en 1985, son rival le plus sérieux, l'attaquant danois Preben Elkjaer-Larsen, avait de nouveau terminé loin derrière. « Cette année-là, avouera-t-il, je ne voyais pas non plus très bien comment le Ballon d'Or pouvait m'échapper. » À une époque où, règlement oblige, Platini le buteur et l'organisateur n'avait pas à lutter avec Maradona et Zico, personne, donc, ne lui arriva à la cheville.

À la fin des années 50, la concurrence était différente pour Raymond Kopa. Le Real, où il signa en 1956, régnait alors en maître sur la Coupe d'Europe, sa star, Alfredo Di Stefano, n'avait pas d'égal sur la planète foot, et Ferenc Puskas, même vieillissant, promenait toujours ses kilos en trop et son pied gauche magique sur les terrains. Deux fois troisième (1956 et 1957), ce n'est donc qu'à la tentative suivante et grâce à l'effet Coupe du monde que ce merveilleux dribbleur et pourvoyeur de ballons (« Ni avant-centre ni milieu de terrain », comme il se décrit toujours) s'imposa en 1958. « Pour battre Di Stefano, confessa-t-il plus tard, il fallait vraiment un gros titre. Ou bien réussir un parcours exceptionnel comme le nôtre en Suède. » Di Stefano, lui, ne jouait pas la Coupe du monde, et avait été placé de toute façon « hors concours », cette fois-ci par le jury ; Just Fontaine, malgré ses treize

FAIT
UNIQUE : EN
1984, PLATINI
ET TIGANA,
SE CLASSENT
PREMIER ET
DEUXIÈME



ÉRIC CANTONA,
ROI D'ANGLETERRE
EN 1993, MAIS SUR
LA DERNIÈRE MARCHE
DU PODIUM.



THIERRY HENRY,
SI PROCHE DE LA
CONSÉCRATION EN
2003, MAIS DEVANCÉ
PAR NEDVÉD.

buts records en phase finale, avait fini troisième, et les Brésiliens, Pelé en tête, n'étaient pas éligibles : pour l'enfant de Noeux-les-Mines, c'était donc l'année ou jamais.

Quatre décennies plus tard, ce sont aussi la Coupe du monde et ses deux buts en finale qui portèrent au sommet Zinédine Zidane et récompensèrent du même coup la finesse, la simplicité et l'éclat de son jeu. Pour Aimé Jacquet, son entraîneur, il demeure à jamais le joueur « toujours capable de s'adapter aux situations de jeu, jamais figé dans une animation, et à qui vous pouviez donc demander plein de choses, tellement sa richesse technique était immense ». Et pour Didier Deschamps, son capitaine et partenaire en club, « celui qui était toujours là pour faire briller les autres et se mettre au service du collectif ». Zidane aurait pu ajouter un deuxième trophée dans sa vitrine personnelle, notamment en 2000 où il fut victime, sur le fil, du talent de Luis Figo et de son tempérament inflammable. À l'exception de Platini, aucun autre joueur français n'est d'ailleurs apparu aussi souvent que lui dans le top 5 du Ballon d'Or, six fois au total (1997, 1998, 2000, 2002, 2003 et 2006), et n'a réussi à maintenir une telle présence au plus haut niveau sur pareille distance. Cela fait même maintenant dix-sept ans que la France attend son successeur.

UN SEUL CLUB HEXAGONAL A REMPORTÉ LE TROPHÉE : L'OM, GRÂCE À PAPIN EN 1991

L'EXCEPTION FRANÇAISE, C'EST JPP. Par son profil atypique, sa trajectoire singulière et sa personnalité parfois en décalage, Jean-Pierre Papin fait figure d'exception aux côtés du trio Platini-Zidane-Kopa.

Accessoirement, aussi, JPP reste le seul à avoir remporté le Ballon d'Or sous le maillot d'un club français, celui de l'OM, donc, et ce n'est pas rien. Avec l'équipe de France, il n'a jamais rien gagné – il était même le capitaine de l'équipe éliminée de la Coupe du monde 1994 – et il n'a pas remporté non plus la moindre Ligue des champions, ni avec Marseille ni avec Milan. Il a pourtant réussi à se faufiler dans la mêlée et à profiter d'une année impaire sans tournoi majeur (1991) pour rallier une large majorité des suffrages, faire valoir ses états de service (champion de France, meilleur buteur du Championnat et finaliste de la C1 avec Marseille, 7 buts et 5 victoires en 5 matches avec les Bleus en route vers l'Euro 92), et battre ainsi à plate couture ses trois principaux challengers de l'époque (Lothar Matthäus, Darko Pancev et Dejan Savicevic). Dans une équipe qui n'avait pas le ballon, Papin ne servait pourtant pas à grand-chose. Mais, quand elle l'avait récupéré et que tous ses sens étaient à nouveau en éveil, tout devenait alors possible, à commencer par les buts les plus fous, les plus inattendus et les plus spectaculaires.

Mélange diabolique de vitesse, de détente, d'explosivité, de puissance de frappe et de courses, mais aussi d'instinct, d'attraction naturelle pour le but et d'adresse dans les 16,50 mètres, JPP possédait un pied droit d'une redoutable précision et un sixième sens pour visualiser en permanence le but et toujours bien se positionner par rapport à lui afin de déclencher de n'importe où, n'importe quand. Bien avant d'entrainer Marseille, Raymond Goethals avait d'ailleurs eu ce mot : « De toute façon, votre Papin, il n'est pas français. » Son style foncièrement généreux, à base d'engagement, de contact, d'agressivité, de prise de risques, d'anticipation, d'appels et de jaillissements, était idéal pour offrir de la profondeur, de la percussion, de la spontanéité et des solutions rapides vers l'avant. Son jeu imprévisible, résolument enthousiaste et joyeux, semblait pourtant simple, sans artifice et dénué de feintes. Et son mental de gagnant, son tempérament de fonceur, son envie féroce de marquer à chaque instant, sa force de caractère et la confiance en soi qu'il dégageait, lui permettaient de ne jamais douter et de ne jamais être ébranlé longtemps par l'échec.

Il y a deux ans, dans une interview donnée dans ces colonnes, Papin rappelait ceci : « 1991, c'est l'année où je suis sur un nuage. Je ne suis jamais blessé et je marque but sur but. Quand on discute avec des amis et qu'ils voient le Ballon d'Or dans la maison, la phrase qui revient c'est : "Tu as été le meilleur joueur du monde au moins une fois dans ta vie." Et pourtant, cela me paraissait tellement



ALAIN DE MARTIGNAC/L'ÉQUIPE - NICOLAS LUTTAU - ALAIN MOUNIC

FRANCK RIBÉRY,
CHAMPION D'EUROPE
ET D'ALLEMAGNE, MAIS
PRIVÉ DE SCEPTRE PAR
RONALDO ET MESSI.

inaccessible, tellement inimaginable... Même à l'époque de Valenciennes, des mecs de talent, il y en avait des plus forts que moi. Moi, j'avais la rage, c'est tout. C'est mon envie de me surpasser qui a fait la différence.» Au beau milieu du palmarès, Papin reste bien aujourd'hui une exception française.

LES ANNÉES PODIUM ET LES ANNÉES DE VACHES MAIGRES. Six autres joueurs français ont terminé sur le podium du Ballon d'Or sans jamais le gagner: Just Fontaine (troisième en 1958), Alain Giresse (deuxième en 1982), Jean Tigana (deuxième en 1984), Éric Cantona (troisième en 1993), Thierry Henry (deuxième en 2003 et troisième en 2006) et Franck Ribéry (troisième en 2013).

L'injustice la plus flagrante? Sans conteste, la deuxième place d'Henry, battu par le Tchèque Pavel Nedved, alors qu'il était cette année-là l'attaquant à la fois le plus complet et le plus intelligent, un formidable concentré de technique, de vitesse, de puissance, d'adresse et de sens collectif. L'ancien joueur d'Arsenal en a d'ailleurs toujours nourri une profonde amertume, lui qui déclarait avec ironie après le verdict de 2003: «Tant mieux pour Nedved, qui mériterait un autre Ballon d'Or pour avoir eu le courage d'admettre que d'autres auraient également pu le remporter.» L'affront fait à Franck Ribéry

il y a deux ans et la courte défaite qu'il avait essuyée face à l'inévitable duo Cristiano Ronaldo-Messi ne sont pas mal non plus. La violente cassure que celle-ci a provoquée dans sa carrière, la terrible blessure et l'amère déception qu'elle a suscitées chez lui, pour ne pas dire la rupture et la dépression dans laquelle il a plongé, disent bien en tout cas la frustration que le Ballon d'Or peut aussi parfois engendrer. Son niveau de jeu avec le Bayern avait pourtant été exceptionnel cette année-là, sa capacité à marquer et faire marquer aussi, son jeu, à base de dribbles,

d'accélération et de percussion, nous semblait au moins aussi spectaculaire que celui de ses deux principaux concurrents, il avait tout gagné – la Bundesliga, la Ligue des champions, la Coupe d'Allemagne, la Supercoupe, plus le titre de «meilleur joueur d'Europe» décerné par l'UEFA –, et lui-même reconnaissait alors: «J'ai bossé comme un fou, j'ai été très professionnel dans le travail et j'ai fait tout ce qu'il était possible de faire pour gagner un trophée comme celui-là.»

Au moins les quatre autres possèdent tous une bonne excuse pour n'éprouver aujourd'hui aucun regret. Fontaine, meilleur buteur de la Coupe du monde, fut battu logiquement par Kopa en 1958. Giresse, meilleur joueur français du Mundial espagnol, était tombé sur Paolo Rossi, buteur providentiel de l'Italie championne du monde en 1982. Tigana, aussi fort fut-il durant l'Euro et avec

Bordeaux, avait juste la malchance de jouer dans la même équipe que Platini en 1984. Quant à Cantona, s'il constituait alors le maillon fort et la plaque tournante du jeu de Manchester United, il n'avait pas vraiment eu son mot à dire dans la bataille de 1993 remportée haut la main par Roberto Baggio.

Les temps forts et les moments de gloire qu'a connus le football français, tant collectivement qu'individuellement, dessinent aussi en creux les années où celui-ci a été sinistré, voire purement et simplement rayé de la carte. Celles que les moins de vingt ans ont peine à imaginer aujourd'hui, où l'équipe de France n'existe pas dans les grands tournois et où ses clubs ne passaient pas l'hiver en Coupe d'Europe. Lors de l'élection du Ballon d'Or, cinquante-deux joueurs français au total ont été cités et obtenu au moins une voix à ce jour depuis 1956. Mais de 1960, date où Kopa, au crépuscule de sa carrière, termina sixième, jusqu'à 1976, année où la cinquième place de Platini, période Nancy, amorça enfin la fin du tunnel, aucun d'entre eux n'est parvenu à se glisser dans le top 10, même les Verts de la grande époque, finalistes de la Coupe des champions (Janvion et Rocheteau 21^{es}, Bathenay 26^e en 1976). Un constat qui vaut aussi pour la fin des années 80, avant que Papin ne rallume brièvement la flamme, et depuis 2006, hormis bien sûr Ribéry, le seul à avoir eu son mot à dire dernièrement. Benzema et Pogba sont-ils de taille à briser enfin la malédiction et à reprendre le flambeau? Ça, c'est une autre histoire... ■ P.U.

QUAND LE FOOTBALL FRANÇAIS VA MAL, IL DISPARAÎT LOGIQUEMENT DES PODIUMS DU BALLON D'OR

DES SUJETS À POLEMIQUES

Certains verdicts du Ballon d'Or ont fait couler beaucoup d'encre et même déclenché de féroces empoignades. Pour de bonnes ou de mauvaises raisons.

TEXTE ROBERTO NOTARIANNI

Confidence d'un lauréat : « Le jour où l'on t'apprend que tu es Ballon d'Or est forcément l'un des plus beaux de ta vie. C'est aussi, quelque part, le début des emmerdes... » Par cette phrase, l'heureux vainqueur du trophée souligne combien le plus prestigieux des prix pour un footballeur peut aussi entraîner des « effets secondaires » : stress, obligations et sollicitations diverses, ainsi que le devoir de toujours être au-dessus du lot afin de se montrer digne de la couronne. Parfois, le Ballon d'Or s'accompagne aussi de polémiques plus ou moins dures, plus ou moins tenaces. Car tous les lauréats ne sont pas accueillis de la même manière. Pour un Michel Platini qui a fait l'unanimité lors des ses trois sacres (ceux de 1983 et 1984 tenaient au plébiscite, celui de 1985 se révéla une confortable victoire), d'autres primés ont dû souffrir de critiques plus ou moins acerbes selon le contexte. Ce sont précisément les vives réactions au sacre d'une poignée d'entre eux qui nous intéressent ici. Soit que la légitimité sportive de leur succès fut sujette à contestation, soit que la polémique naissse avant tout du profil du joueur ou de quelques épisodes sulfureux.

MATTHEWS, UN QUADRA POUR COMMENCER.

La première catégorie est évidemment la plus fournie. Quelle plus belle tentation que de contester l'avènement d'un champion par rapport à son rendement dans l'année écoulée ou au nombre de trophées remportés ? Nous en avons retenu cinq (1964, 1974, 1978, 1994 et 2010), les plus éclatants. Mais l'on pourrait discuter à l'infini de plusieurs autres verdicts. Dès les premiers pas du Ballon d'Or, du reste. À commencer par le sacre de Stanley Matthews, alors âgé de quarante et un ans, qui n'avait qu'une deuxième place en Championnat d'Angleterre à mettre sur la table en 1956, s'imposant pourtant d'un souffle devant un Alfredo Di Stefano vainqueur de la première Coupe d'Europe des clubs champions de l'histoire. Deux ans plus tard, la « Flèche blonde » ne pourra défendre son titre de 1957 parce que mis « hors concours » par France

Football sous le prétexte que le vainqueur ne pouvait pas récidiver. Un beau terreau à polémiques... à condition que le principal intéressé s'en empare. Ce qui n'aura pas été le cas de Don Alfredo. « Je pense avoir joué à mon meilleur niveau dans cette seconde moitié des années 50, confia l'Hispano-Argentin à *FF*. Mais si d'autres que moi ont obtenu le Ballon d'Or pendant cette période, c'est qu'ils le méritaient. Il n'y a que des grands joueurs au palmarès. Aucun ne l'a volé et il ne leur a pas été offert comme un cadeau. »

LAW, MÊME PAS LE MEILLEUR ÉCOSSAIS. Pour le neuvième Ballon d'Or, celui de 1964, on n'est pas, en revanche, dans le même registre. Plus d'un demi-siècle après la divulgation du classement, Luis Suarez, dauphin du lauréat, Denis Law, n'a toujours pas digéré l'issue du vote. « J'ai été surpris de ne pas le remporter une deuxième fois, nous a-t-il indiqué. Cette année-là, je gagne en l'espace d'un mois la Coupe d'Europe des clubs champions avec l'Inter puis la Coupe d'Europe des nations avec l'Espagne. Sans compter qu'en septembre nous avons enlevé la Coupe intercontinentale en venant à bout d'Independiente en trois manches. Qu'aurais-je dû faire ou gagner pour lever le Ballon d'Or en 1964 ? » Une incompréhension d'autant plus forte que Denis Law avait fait chou blanc cette année-là, connaissant également des problèmes disciplinaires (deux suspensions de près d'un mois), et qu'il n'avait même pas été élu joueur écossais de l'année. Peut-être la mauvaise image de l'Inter avait-elle fini par influencer certains jurés, comme le prétendit Helenio Herrera, le légendaire entraîneur nerazzurro. « On nous accusait d'être, à travers le catenaccio, les fossoyeurs du jeu. Les critiques à notre encontre ne nous empêchaient pas de triompher sur les terrains, mais elles pouvaient avoir des répercussions sur l'opinion. »

KEEGAN, ABSENT DU MONDIAL. En 1978, c'est encore un Britannique qui fit parler de lui pour un Ballon d'Or qu'il s'était adjugé sans avoir remporté de titres au cours des douze mois précédents. L'Anglais Kevin Keegan devançait Hans Krankl et Rob Rensenbrink sur le podium. L'Autrichien Krankl non plus n'avait pas remporté de trophées en 1978, mais il termina meilleur buteur du Championnat d'Autriche avec quarante et une réalisations, obtenant dans la foulée un transfert record (70 millions de pesetas) au Barça. Et, surtout, Krankl, comme les sept joueurs classés derrière Keegan, avait participé au Mundial. Nombre d'observateurs soulignèrent que, pour la première fois (et la dernière !) depuis la création du Ballon d'Or, le vainqueur n'avait pas participé à la Coupe du monde l'année de son sacre. Une manifestation au



DENIS LAW, SURPRENANT VAINQUEUR EN 1964.



ALAIN DE MARTIGNAC/L'ÉQUIPE

EN 1994, MALDINI AVAIT BATTU STOITCHKOV EN LIGUE DES CHAMPIONS ET EN COUPE DU MONDE. MAIS C'EST LE BULGARE QUI S'ADJUGEA LE BALLON D'OR.

cours de laquelle Hans Krankl avait inscrit quatre buts, soit un de moins que le Néerlandais Rensenbrink, troisième du scrutin de *France Football* et finaliste du Mondial 1978, quelques semaines après avoir glané la Coupe des vainqueurs de Coupe sous la tunique d'Anderlecht. Mais peut-être que Krankl paya le second tour insipide de l'Autriche dans le tournoi planétaire, tout comme les Italiens Roberto Bettega et Paolo Rossi, quatrièmes ex aequo, brillants représentants d'une Nazionale enthousiasmante en Argentine, mais qui avait eu la mauvaise idée de boucler le Mondial par deux défaites contre les Pays-Bas, en fin de deuxième tour, puis le Brésil, lors de la petite finale. Si Hans Krankl n'a pas passé son temps à ruminer la chose, Rob Rensenbrink, lui, a eu plus de mal à zapper. « Je considérais déjà comme une injustice de terminer derrière Beckenbauer en 1976, et le verdict de 1978 m'a laissé la même impression, glissa-t-il voilà quatre ans à *la Dernière Heure-les Sports*. Je méritais plus le Ballon d'Or que Keegan. »

ET POURTANT, LE KAISER AVAIT FAIT LE GRAND CHELEM. Puisque l'on parle de Kaiser Franz, il n'est pas inutile de revenir à l'édition 1974 du Ballon d'Or. Au terme d'une lutte acharnée avec Johan Cruyff, le

« SUR UN TERRAIN, TU PEUX TOUT MAÎTRISER, DANS UN VOTE, NON »
Franz Beckenbauer

défenseur allemand doit s'incliner face au Batave, qui n'a gagné que la Liga les mois précédents. Le faible écart (11 points) entre eux le conforte dans son sentiment d'injustice, surtout que sa RFA a battu les Pays-Bas de « Sa Majesté Johan » en finale du Mondial (2-1). L'Allemand, par ailleurs champion d'Allemagne et champion d'Europe avec le Bayern, n'accepte pas de se contenter de la place de dauphin. Il le fait savoir une fois les résultats officialisés. « À l'époque, j'avais été déçu, confiera-t-il plus tard dans le livre sur les cinquante ans du Ballon d'Or réalisé en 2005 par la rédaction de *FF*. Maintenant, je me dis sur un terrain, tu peux tout maîtriser, dans un vote, non. » Dans le même ouvrage, Cruyff conseille de s'affranchir des palmarès. « Des années après le Mondial 1974, une majorité de gens pensent que les Pays-Bas auraient dû gagner ce tournoi. Notre sélection jouait mieux que les autres, et tout le monde adorait le football offensif que l'on prodiguait. »

STOITCHKOV DOMINÉ PAR MALDINI SAUF... AU BALLON D'OR. L'année de son troisième Ballon d'Or, Johan Cruyff jouait au Barça. Et c'est en tant qu'entraîneur des Blaugrana que le Néerlandais félicitera l'un de ses protégés, vingt ans plus tard. Nous parlons, bien sûr, du Bulgare Hristo Stoitchkov, passé en deux ans

des larmes pour avoir été battu par Marco van Basten dans la course au Ballon d'Or 1992 à la joie de l'emporter, en 1994, après avoir tenu en respect deux Italiens, Roberto Baggio (2^e) et Paolo Maldini (3^e). L'issue du scrutin fit alors couler beaucoup d'encre. Stoitchkov ? N'avait-il pas été dominé par l'Italie en demi-finales du Mondial, avec deux buts de Roberto Baggio à la clé ? Et Paolo Maldini ? On se souvient que, promu défenseur central, il avait neutralisé le Bulgare au cours de ce match, quelques semaines après une leçon mémorable infligée au Barça en finale de la Ligue des Champions (4-0, et Stoitchkov muselé par Maldini, là encore impérial en charnière). En cumulant leurs points, Roberto Baggio et Paolo Maldini dépassaient le Bulgare. Le noeud du problème était peut-être là : près de la moitié des jurés avait préféré n'inclure qu'un seul des deux Italiens dans leur vote (voire aucun !), facilitant ainsi la victoire de l'attaquant du Barça.

MESSI, PREMIER SURPRIS. Depuis 2010, le Ballon d'Or est organisé conjointement par la FIFA et *France Football*. Dès la première année, l'identité du lauréat a suscité quelques haussements d'épaules et attisé la polémique. Pas pour les qualités du vainqueur, Lionel Messi, mais pour la simple et bonne raison qu'en 2010 la « Puce » n'a pas produit son plus grand millésime. Éliminé par l'Inter en demi-finales de C1, il avait été transparent au Mondial (aucun but). Beaucoup de monde s'attendait



ALAIN MOUNIC



CHRISTIAN LIEWIG/L'EQUIPE

APRÈS SA VICTOIRE. CANNAVARO A DÛ S'EXPLIQUER SUR QUELQUES ÉPISODES DE SON PASSÉ. MESSI, LUI, N'AVAIT RIEN GAGNÉ EN 2010, ALORS QUE SNEIJDER AVAIT FAIT LE TRIPLET AVEC L'INTER.

donc à un sacre d'un Espagnol champion du monde (Xavi, Iniesta) ou au couronnement de Wesley Sneijder, l'une des pièces majeures du triplé de l'Inter (Scudetto-Coupe d'Italie-Ligue des champions) et de la sélection Oranje, finaliste du Mondial (0-1 a.p.). De fait, Sneijder s'imposa devant Iniesta et Xavi, mais uniquement dans le collège des journalistes. Largement en tête chez les sélectionneurs et les capitaines d'équipes nationales, les deux collèges de la FIFA, Messi finira par s'imposer. À la surprise générale, y compris la sienne, à voir sa mine à l'annonce du lauréat lors du gala de Zurich.

FIGO SUR UN COUP DE TÊTE. Les polémiques les plus féroces ont évidemment concerné quelques lauréats sulfureux, lorsque l'on ne se contenta pas de soupeser les

but marqués, les passes décisives et les trophées. Après avoir évacué rapidement le lauréat 1986, Igor Belanov, auquel il était surtout reproché d'être moins «flashy» que son compatriote Alexandre «Sacha» Zavarov, nous nous occuperons des cas Luis Figo en 2000 et Fabio Cannavaro en 2006. Deux cas où la grogne est surtout venue de France. Et pour cause. En 2000, le Portugais distancie Zinédine Zidane de 16 points, alors que ce dernier a éliminé la Seleção de Figo en demi-finales d'un Euro ensuite remporté par les Bleus. «La star française paie ses écarts de conduite», titre *France Soir* au lendemain de l'annonce de la victoire de Luis Figo au Ballon d'Or.

Comme beaucoup d'observateurs, le quotidien parisien pense que Zizou a perdu le trophée le 24 octobre 2000, lorsqu'il a subi la dixième expulsion de sa carrière pour un coup de tête asséné à un joueur de Hambourg en Ligue des champions. Pour le défendre, certains avanceront que l'équipe de Figo n'avait pas, non plus, été exemplaire lors de la fameuse demi-finale de l'Euro. C'est oublier que le futur Ballon d'Or n'avait pas été de ceux (Paulo Bento, Joao Pinto, Nuno Gomes, Abel Xavier notamment) qui avaient pété les plombs lorsque l'arbitre accorda un penalty décisif aux Français. Comme il était excessif de lui reprocher son transfert record du Barça au Real Madrid, à l'été 2000, dans lequel certains virent uniquement «l'appât du gain».

CANNAVARO EXÉCUTÉ EN PLACE PUBLIQUE.

Rien à voir, cependant, avec la violence des polémiques de 2006 après la victoire de Fabio Cannavaro. Il y a d'abord le contexte: en cette fin d'année de Coupe du monde, l'écho du «coup de boule» de Zidane à Materazzi, lors de la finale de Berlin, est loin d'être dissipé avec son lot de réactions épidermiques tant en France qu'en Italie. Et puis, il y a l'identité du joueur: transféré après la Coupe du monde au Real, Fabio Cannavaro jouait auparavant au sein de cette Juventus expédiée en Serie B à cause du scandale Moggi (le directeur général de la Vieille Dame était à la tête d'un système tentaculaire de contrôles d'arbitres, de dirigeants fédéraux et de journalistes). Le capitaine de la Nazionale avait même été convoqué chez les juges dans le cadre des enquêtes. Mais le pompon était cette vidéo diffusée par la RAI où on le voyait faire mine de se doper avec ses coéquipiers de Parme, sept ans plus tôt! Dès l'annonce du sacre, Gérard Houllier se montre très dur dans les colonnes du *JDD*. Arsène Wenger, Guy Roux et Raymond Domenech lui emboîtent le pas. Tous évoquent un «lauréat scandaleux». Fabio Cannavaro a accepté sans rechigner de s'exprimer sur tous les sujets polémiques dans un entretien accordé à *France Football*. Il se répétera sans perdre son flegme les jours suivants, admettant notamment que la vidéo de 1999 «fut une plaisanterie stupide et de mauvais goût». La défense du lauréat viendra aussi au travers d'une méticuleuse analyse dans nos colonnes, où il sera en particulier expliqué que, dans une Coupe du monde très tactique, Cannavaro avait été le symbole de cette Italie indestructible, capable de résister aux scandales et aux coups du sort. L'aspect chiffré ne sera pas oublié: Cannavaro était le patron d'une défense qui n'aura encaissé que deux buts – un c.s.c. et un penalty! – en sept matches, et surtout l'auteur de prestations individuelles largement au-dessus du lot, que ce soit dans les duels gagnés, les ballons récupérés, les anticipations ou les coups de pied arrêtés. Le défenseur italien restera stoïque. Il attendra l'issue du scrutin du FIFA World Player, qui le voit triompher de nouveau, pour contre-attaquer: «Cela fermera le clapet à tous ceux qui avaient crié au scandale et expliqué que les cinquante-deux journalistes européens qui avaient voté ne comprenaient rien au football. Les capitaines et les sélectionneurs sont pourtant allés dans le même sens que les jurés du Ballon d'Or. Pendant des années, les gens se plaignaient que les défenseurs de formation, les Maldini et Baresi, ne remportaient jamais rien. Et j'étais d'accord avec eux. Là, on me sacre et ces messieurs ne le digèrent pas. Tout cela n'est-il pas un peu excessif?» Comme quoi, l'art de la polémique ne s'épanouit pas dans la mesure. ■ R.N.

«LÀ, ON ME SACRE ET CES MESSIEURS NE LE DIGERENT PAS»
Fabio Cannavaro



Hyundai partenaire officiel
de l'UEFA EURO 2016.



Découvrez les séries
HYUNDAI EA SPORTS
suréquipées

Prolongez votre passion
pour le beau jeu

Hyundai i20 EA SPORTS

À PARTIR DE

139

€/MOIS⁽¹⁾

SANS APPORT
SANS CONDITION*

Location Longue Durée sur 49 mois et 40 000 km



HYUNDAI i10



NOUVEAU HYUNDAI ix20



NOUVELLE HYUNDAI i30



NOUVELLE HYUNDAI i40

À découvrir sur Hyundai.fr

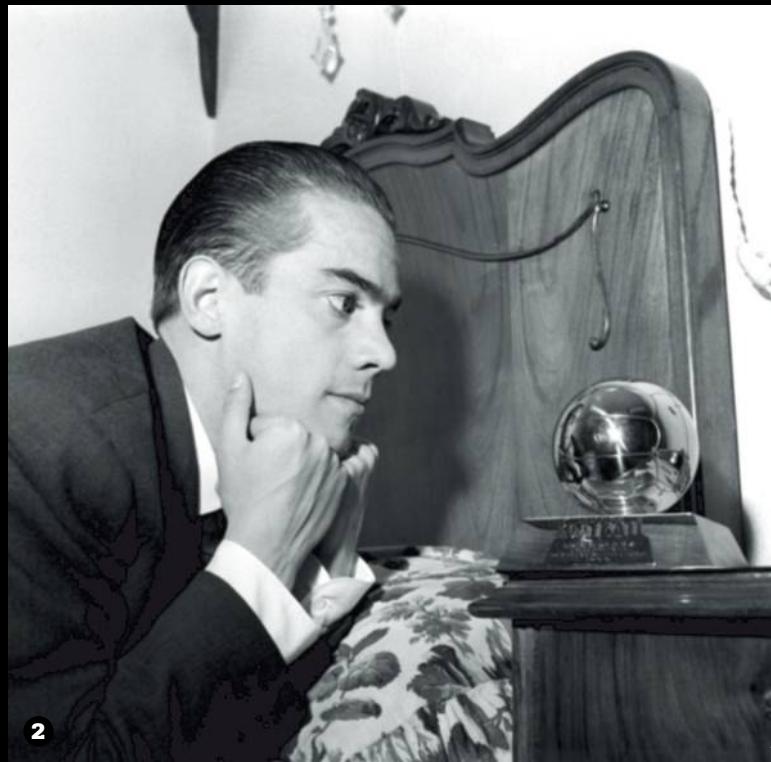


Consommations mixtes de la gamme Hyundai i20 (l/100 km) : de 3,8 à 5,5. Émissions de CO₂ (en g/km) : 97 à 127.

(1) Exemple de financement en Location Longue Durée sur 49 mois et 40 000 km pour une Hyundai i20 1.2 84 EA SPORTS neuve : 49 loyers mensuels de 139 € (hors assurances facultatives et prestations). *Offre réservée aux particuliers, dans la limite des stocks disponibles, valable jusqu'au 31/12/2015 dans le réseau participant, et sous réserve d'acceptation du dossier par Hyundai France Finance, département de SEFIA - SAS au capital de 10 000 000 € - 69 av. de Flandre - 59700 Marcq-en-Barœul - SIREN 491 411 542 RCS Lille métropole. SEFIA est une société de financement de droit français agréée par l'Autorité de Contrôle Prudentiel et de Régulation (ACPR, 61, rue Taitbout 75436 Paris Cedex 09). Modèle présenté : Hyundai i20 1.2 84 EA SPORTS avec style Pack et peinture métallisée : financement en LLD avec le même kilométrage 49 loyers mensuels de 159 €. Exemple hors assurances et prestations facultatives. Retrouvez les consommations, les émissions et les caractéristiques de la gamme sur Hyundai.fr. New Thinking. New Possibilities : Nouvelles idées. Nouvelles possibilités.



NEW THINKING.
NEW POSSIBILITIES.





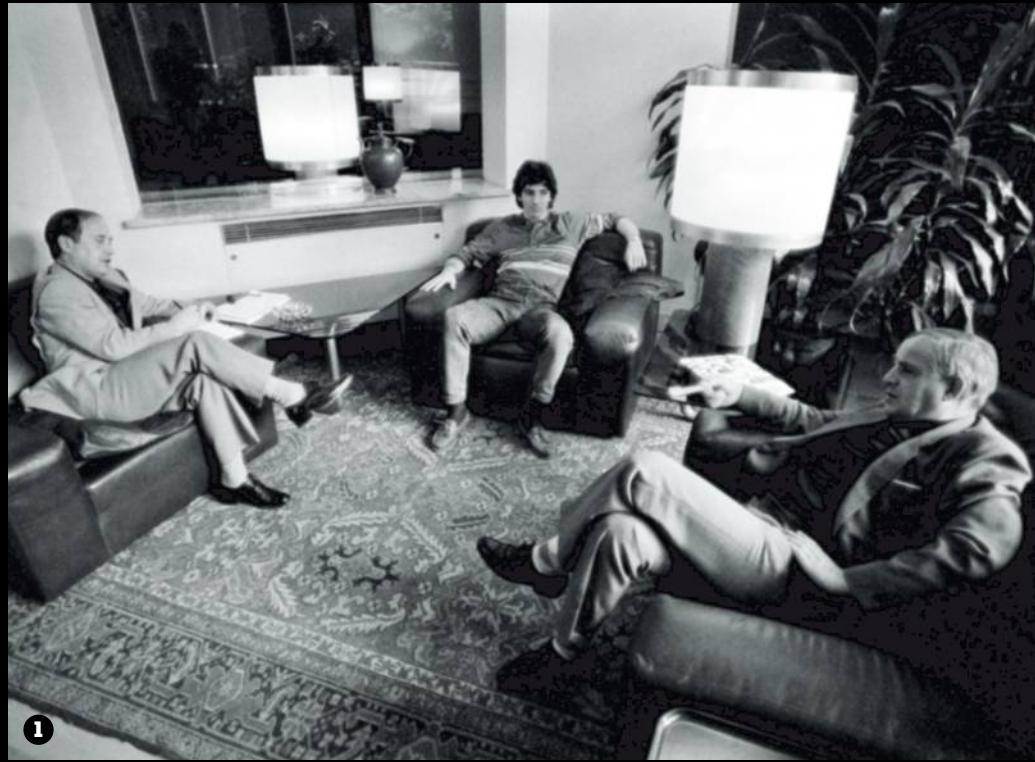
1. COSTUMES POUR CES MESSIEURS, BIBIS POUR CES DAMES : EN 1956, LA PREMIÈRE REMISE EFFECTUÉE PAR GABRIEL HANOT EST PLACÉE SOUS LE SIGNE DE L'ÉLÉGANCE POUR HONORER SIR STANLEY MATTHEWS.
2. EN CE 8 MARS 1961, DANS SA CHAMBRE, LUIS SUAREZ EST FASCINÉ PAR L'OBJET. **3.** FLORIAN ALBERT CÉLÈBRE SON SACRE À BUDAPEST AU SON DES VIOLONS, LE 4 MAI 1968. **4.** WEEK-END EN ITALIE POUR MAX URBINI ET LE TROPHÉE. EN AVRIL 1970, LE JOURNALISTE DE FF PREND SEUL L'AVION POUR HONORER GIANNI RIVERA LORS D'UN MILAN AC-CAGLIARI. **5.** EN 1971, C'EST SUR LE PLATEAU DE LA TÉLÉVISION NÉERLANDAISE QUE JOHAN CRUYFF REÇOIT SON PREMIER BALLON D'OR DES MAINS DE MAX URBINI. **6.** À PARIS, SUR LES CHAMPS-ÉLYSÉES, KARL-HEINZ RUMMENIGGE CÉLÈBRE SON SECOND TRIOMPHE EN 1981.

DANS LE SECRET DES ANNONCES

Prise de contact avec le lauréat, interview en toute discréetion, remise du trophée à la télévision..., la mécanique du Ballon d'Or a généré son lot d'histoires drôles et savoureuses. Visite guidée des coulisses.

TEXTE ROBERTO NOTARIANNI

C'est une matinée pluvieuse et triste. Un dimanche de décembre où les Turinois n'ont pas forcément envie de mettre le nez dehors. D'ailleurs, le centre Sisport a été déserté par quasiment tous les tifosi de la Juve, douchés par une défaite face à la Lazio, la veille à Rome. Et pas de journalistes italiens, puisque le décrassage est à huis clos. Ce contexte en apparence maussade se révèle une aubaine pour nous : voilà le moment idéal pour approcher Pavel Nedved ! Ce sera fait en l'espace de quelques minutes, à la sortie des véhicules des joueurs, grâce à l'aide involontaire d'une poignée de supporters qui obligent le joueur tchèque à s'arrêter pour signer des autographes. Deux



1



2



3



ANDRÉ LECOUVREUR/L'ÉQUIPE



PIERRE LABATIN/L'ÉQUIPE



JEAN-CLAUDE PICHON/L'ÉQUIPE

1. À TURIN, PAOLO ROSSI REÇOIT EN TOUTE SIMPLICITÉ LES JOURNALISTES DE *FF*, JACQUES THIBERT (À GAUCHE) ET VICTOR SINET. IL VIENT D'APPRENDRE QU'IL EST LE LAURÉAT 1982. **2.** MICHEL PLATINI PARTAGE AVEC SON DOUBLE DU MUSÉE GRÉVIN SON BO 1984. **3.** CHAPKAS ET BONNETS DE RIGUEUR POUR M. ET M^{ME} BELANOV SOUS LE REGARD BIENVEILLANT DES DIRIGEANTS DU DYNAMO KIEV ET DE... LÉNINE. **4.** EN 1987, RUUD GULLIT BRANDIT SON TROPHÉE DANS LE CIEL DE SAN SIRO. LE NEERLANDAIS LE DÉDIERA À NELSON MANDELA, ALORS EN PRISON. **5.** MARCO VAN BASTEN ET ALFREDO DI STEFANO SONT TOUT SOURIRE PARMI LES DANSEUSES DU CRAZY HORSE. LE PREMIER A REÇU LE TROPHÉE 1989, LE SECOND, LE SUPER BALLON D'OR. **6.** LOTHAR MATTHÄUS AU MAQUILLAGE AVANT TÉLÉFOOT. POUR LE BO, IL FAUT ÊTRE BEAU.

mots et une carte de visite suffiront à le convaincre de se garer quelques mètres plus loin. Une fois dans sa voiture, l'adrénaline monte d'un coup. « Tu es le Ballon d'Or 2003 de *France Football* », lui lance-t-on, soulagé d'avoir pu annoncer la nouvelle au lauréat sans avoir éveillé l'attention de quiconque. « L'espace d'un instant, j'ai cru à une blague de Ciro Ferrara, mon coéquipier de l'époque à la Juve, nous glissera plus tard ce même Nedved. Mais ce n'était pas un canular. Il m'a fallu quelques minutes pour réaliser ce qui m'arrivait. L'émotion était à son maximum. »

FAUX SCOOP, VRAI LAURÉAT. Dans un éditorial de *FF*, François de Montvalon expliquait qu'une fois par an un membre de la rédaction se transformait en une sorte de Père Noël porteur de la bonne nouvelle. *La Gazzetta dello Sport*, toujours friande d'informations concernant le Ballon d'Or, parlera, elle, de « 007 de *France Football* », des agents secrets chargés d'intercepter le lauréat pour lui annoncer sa victoire et lancer le « protocole » (interview, photos avec le trophée, etc.). Le parallèle est amusant et intéressant, car il met en avant les notions de secret, de mission, de repérage discret. Avec un faible pour les parkings, notamment ceux de la Ciudad Deportiva du Real Madrid. C'est sur celui de l'ancien centre d'entraînement des Merengue, en haut de la célèbre avenue de la Castellana, que Vincent Machenaud avait approché Luis Figo à l'automne 2000. « Ce jour-là, je ne l'ai pas montré, mais mon cœur s'est mis à battre très fort », témoignera le Portugais dans le livre *50 ans de Ballon d'Or*, paru en 2005. Et c'est sur le parking de la nouvelle Ciudad Deportiva, à Valdebebas, tout près de l'aéroport de Madrid, que nous avions pris contact avec un Fabio Cannavaro tombé des nues. « Je croyais que c'était Gigi Buffon ! », s'excusa-t-il après avoir douté de la véracité de notre message, trompé par la une de *Tuttosport*, quotidien sportif turinois, qui annonçait le matin même la victoire du gardien de la Juve. « Tu parles d'un scoop, tu l'as emporté avec près de cinquante points d'avance sur lui ! »

LE MAUVAIS RESTAURANT GREC.

Les journalistes de *France Football* n'ont cependant pas toujours agi « sous couverture ». Jusqu'au début des années 80, le vainqueur du Ballon d'Or était en général averti par un simple coup de fil de la rédaction ou du correspondant de *FF*, le numéro du sacre n'incluant pas d'interview. Tout change avec Michel Platini en 1983, premier Français à s'imposer depuis Raymond Kopa vingt-cinq ans plus tôt. Impossible de sortir sans un entretien de la nouvelle tête couronnée. Ce sera fait avec la complicité d'Aldo Platini, son père, à l'occasion des vacances du numéro 10 à Nancy, pendant la trêve de Noël. Une première qui va durer, même si l'année suivante notre hebdomadaire devra se contenter de quelques mots au téléphone avec un « Platoche » renfrogné. Parfois, la prise de



ANDRÉ LECQ/L'ÉQUIPE



ALAIN DE MARTIGNAC/L'ÉQUIPE



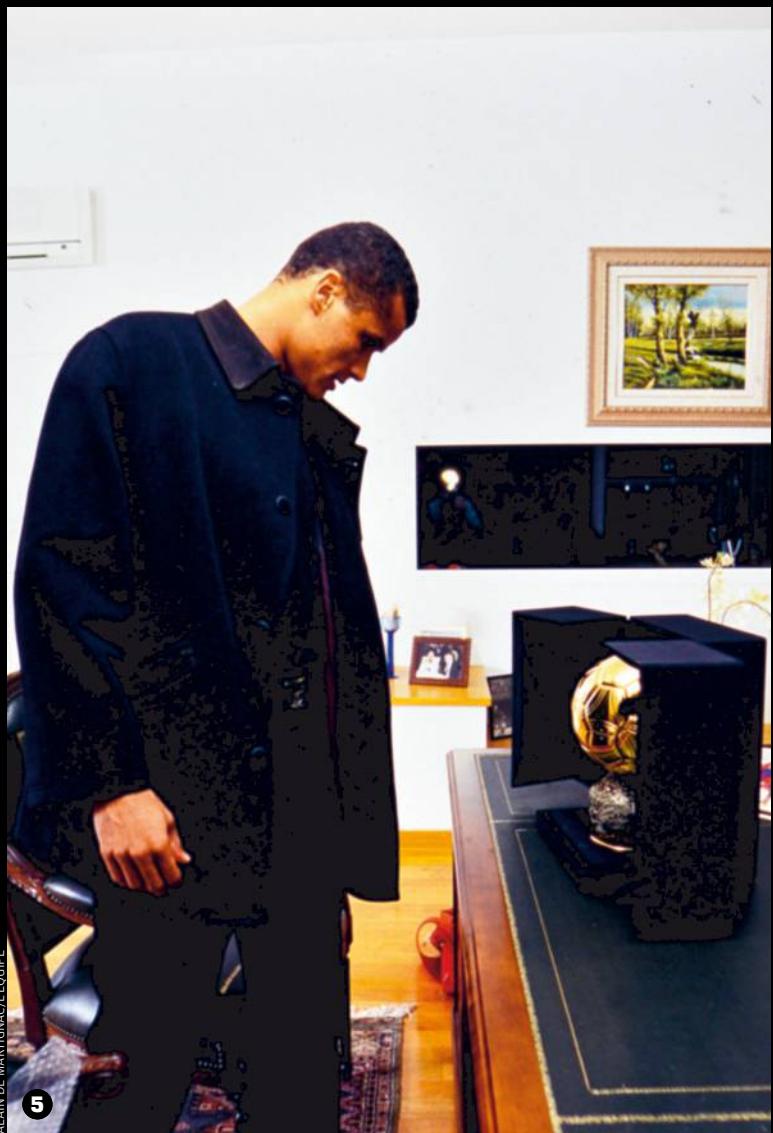
NICOLAS LUTTAU



ALAIN DE MARTIGNAC/L'ÉQUIPE

4

1. LE PETIT CHRISTOPHER PAPIN EST FIER DE SON PAPA, JEAN-PIERRE, TROISIÈME FRANÇAIS DISTINGUÉ, EN 1991, ICI EN COMPAGNIE DE ROGER ZABEL. **2.** ROBERTO BAGGIO, RÉCIPIENDAIRE 1993, HONORE DE SA PRÉSENCE LES LOCAUX DE L'ÉQUIPE ET DE FRANCE FOOTBALL. **3.** JOHAN CRUYFF ET HRISTO STOITCHKOV, SOURIANTS SUR LE PLATEAU DE L'ÉMISSION DE CANAL+, *NULLE PART AILLEURS*, LE 19 DÉCEMBRE 1994, EN LISANT LA PRESSE RELATANT LE SACRE DU BULGARE. **4.** LA MAGIE DU BALLON D'OR OPÈRE SUR ENZO ZIDANE SOUS LES YEUX ATTENDRIS DE SON PÈRE, ZINÉDINE, LAURÉAT 1998. **5.** EN 1999, LE BRÉSILIEN RIVALDO N'OSE PAS SORTIR LE TROPHEE DE SON ÉCRIN. **6.** RONALDO, SACRÉ POUR LA SECONDE FOIS EN 2002, DÉCOUVRE LES PHOTOS D'ALAIN DE MARTIGNAC QUI SERVIRONT POUR LA UNE DE FF.



ALAIN DE MARTIGNAC/L'ÉQUIPE

5**6**

contact a donné lieu à des moments cocasses. Comme lorsqu'en 1990 notre envoyé spécial Patrick Lafayette profita d'un Allemagne-Suisse à Stuttgart pour approcher un Lothar Matthäus marqué à la culotte par les médias italiens (il évoluait alors à l'Inter Milan). Ce dernier la joua film d'espions en s'éclipsant par une porte de service : « Rendez-vous dans une petite demi-heure dans le restaurant grec à cinq cents mètres d'ici. » Il arrivera une bonne heure plus tard après une balade nocturne à travers les bois : l'Allemand s'était rendu dans un autre restau hellène de la zone ! Mais n'allez pas croire que révéler au joueur qu'il a gagné le Ballon d'Or ouvre automatiquement toutes les portes.

Démonstration avec Marco van Basten en 1988, à Milanello, le QG du Milan AC : « Je vous préviens, il n'y aura aucune photo à la maison et pas plus de vingt minutes d'interview. Frank Rijkaard m'attend pour me déposer chez moi ! » Heureusement que le « Cygne d'Utrecht » se montrera plus coopératif et courtois un an plus tard, faisant même le voyage à Paris pour la remise officielle en direct à la télévision, marque d'une médiatisation accrue du Ballon d'Or, et désormais étape incontournable pour chaque lauréat.

DEUX POUR LE PRIX D'UN. Les réactions des joueurs et de leur entourage sont parfois étonnantes. Une question culturelle, probablement. Prenons l'Angleterre. Après Stanley Matthews, le Ballon d'Or s'est concentré sur Manchester dans les années 60 (Law, Charlton, Best), et le reste du pays a été longtemps beaucoup moins concerné. Surtout que Kevin Keegan, double lauréat, a été couronné alors qu'il jouait à Hambourg, en Allemagne (1978 et 1979). « Lorsque Michael Owen l'emporte, en 2001, on sent qu'il a un peu de mal à mesurer l'impact de son succès, raconte Jean-Michel Brochen, le messager de FF à Liverpool. Gérard Houllier, son coach chez les Reds, l'avait alors aidé à en matérialiser la portée. » Et la remise du trophée accouche d'une savoureuse question de la maman d'Owen. « Elle vient nous voir, presque gênée, et nous glisse : « Au bout de combien de temps faut-il le rendre ? » »

Comme tous les autres lauréats, Michael Owen a, bien évidemment, pu garder le trophée auprès de lui. Et ceux qui l'ont perdu, tel Matthäus, ont même eu droit à un second. À l'instar aussi de George Best, même si ce fut à titre posthume. « Nous avions remis le nouveau trophée avant un match à Old Trafford, en présence de Bobby Charlton et de la famille de Best, se souvient Jean-Michel Brochen. C'est son fils Callum qui l'a reçu. En quelque sorte, l'unique Ballon d'Or remis à un non-footballeur ! »

LE TROPHEE DE SIR ALEX. En 2008 et 2009, changement de procédure : le lauréat est averti le lundi, au moment où le numéro de FF officialisant son couronnement sort des





1. PAVEL NEDVED ET SON AGENT, MINO RAIOLA, SUR UN NUAGE DANS L'AVION QUI LES RAMÈNE À TURIN EN 2003.
2. 2005 : LE BALLON D'OR A CINQUANTE ANS ET SE PORTE COMME UN CHARME. RONALDINHO TRIOMPHE SOUS LES APPLAUDISSEMENTS DE DI STEFANO, EUSEBIO, FONTAINE, CRUYFF ET PLATINI. LA FÊTE PEUT BATTRE SON PLEIN À L'ESPACE CARDIN DE PARIS.
3. FABIO CANNAVARO A DE QUOI SE RÉJOUIR. IL A EU LE BONHEUR DE RECEVOIR LE BO 2006 DES MAINS DE MONICA BELLUCCI.
4. EN 2007, KAKÁ CHÉRIT UN TROPHÉE IMAGINAIRE POUR LES BESOINS DES PHOTOS.
5. DANS SA MAISON DE MANCHESTER, CR7 ÉCLATE DE RIRE. CE LUNDI 1^{er} DÉCEMBRE 2008, IL VIENT DE SE VOIR REMETTRE UN PREMIER PETIT BALLON AVANT UN PLUS GROS.
6. LIONEL MESSI CONSERVE PRÉCIEUSEMENT SES QUATRE BO À SON DOMICILE DE BARCELONE.



rotatives, l'interview étant programmée dans le numéro suivant. Ce qui implique une arrivée en catimini dans les villes concernées (Manchester, puis Barcelone), et le débarquement d'une équipe de *FF* au domicile du lauréat après avoir discrètement averti son agent ou un proche. S'ensuivront des moments conviviaux et intimes chez Cristiano Ronaldo, dans sa luxueuse demeure d'Alderley Edge, ou chez Lionel Messi, dans son nid douillet de Castelldefels, avec pizzas et soda au menu. Quelques jours plus tard, l'heureux élu se présentera à Paris pour une remise officielle en direct dans le cadre de *Téléfoot*. Une formalité ? Pas toujours ! Certes, le fait que nos champions ne voyagent plus depuis belle lurette en avion de ligne mais sur des jets privés rend les choses plus pratiques, notamment du fait de l'atterrissement au Bourget et non plus dans le toujours saturé aéroport de Roissy-Charles-de-Gaulle. Mais cela n'exclut pas les imprévus. En 2008, l'appareil dans lequel ont pris place Cristiano Ronaldo et Alex Ferguson essaye par deux fois de se poser sur le tarmac du Bourget avant d'être contraint par le brouillard de bifurquer vers... Roissy. Grâce à l'escorte de deux motards de la police, les deux hommes débarqueront sur le plateau de TF1 après le début de l'émission, mais à temps pour la remise du trophée. « Nos prestigieux invités de Manchester nous ont ensuite raconté leurs frayeurs pendant la phase d'atterrissement, se souvient Philippe Auclair, correspondant de *FF* en Angleterre. Cela n'avait pas été une arrivée de tout repos, surtout qu'une fois débarqué il a fallu foncer vers les locaux de TF1. Heureusement, l'ambiance était plus relaxe lors du déjeuner au restaurant du *Plaza Athénée*. Et chacun est parti avec son trophée : le Ballon d'Or pour le Portugais, une bouteille de Château Yquem 1986 pour sir Alex ! »

OUBLIER IRINA. À partir de 2010, le Ballon d'Or entre dans une nouvelle dimension, celle d'un prix coorganisé avec la FIFA. Les rythmes changent, les modalités aussi. Après la publication d'une liste de vingt-trois nommés, l'identité des trois finalistes, les trois premiers du classement, est révélée à quelques semaines de l'officialisation du lauréat. Plus besoin de raser les murs pour entrer en contact avec le vainqueur puisque ce dernier est connu lors d'une soirée de gala à Zurich. Mais la pression ne retombe pas pour autant. Il y a encore l'entretien à réaliser quelques jours après la cérémonie. Et si le tout frais Ballon d'Or n'éprouve aucun problème à faire partager son bonheur, le contexte peut parfois compliquer les choses. « L'année dernière, le rendez-vous à Madrid avec Cristiano Ronaldo tombait juste au moment où gonflait la rumeur d'une séparation du joueur et de sa fiancée de l'époque, explique Thierry Marchand. Son entourage tirait une mine terrible de peur que je lui pose des questions sur Irina Shayk. Il a fallu que je les rassure. » Bienvenue dans le monde des Ballons d'Or du III^e millénaire ! ■ R.N.

A portrait of an elderly man with light-colored hair and blue eyes. He is wearing glasses, a striped shirt, and a light grey V-neck sweater. He is seated, looking slightly to the right of the camera with a faint smile. The background is a plain, light-colored wall.

**Platini nous a
fait savoir qu'il
refusait qu'on le
lui remette** avec
un peu de faste.

///

Jacques Ferran «Mon podium ? Di Stefano, Cruyff, Platini»

L'ancien directeur de la rédaction de *France Football*, qui fut parmi les créateurs du Ballon d'Or, en 1956, revisite la formidable histoire du trophée.

TEXTE GÉRARD EJNÈS | **PHOTO** PIERRE LAHALLE

Jacques Ferran, qui nous reçoit dans son appartement parisien, a préparé notre venue. Il a couché sur le papier ses idées-forces et ressorti des dossiers nourris de photos, d'échanges de courriers, d'articles de presse, d'écrits personnels. À quatre-vingt-quinze ans, celui qui dirigea la rédaction de *France Football* durant près de trente ans est l'ultime survivant des inventeurs du Ballon d'Or. À l'occasion des soixante ans du plus prestigieux trophée individuel non seulement du monde du football mais aussi de la planète sport dans son ensemble, il a ouvert pour nous la boîte à souvenirs avec Di Stefano et Platini en têtes de gondole. Sans négliger de pousser quelques jolis coups de gueule. La passion est éternelle...

«Soixante ans après, pouvez-vous enfin révéler le nom de l'inventeur du Ballon d'Or ? Non. Vous savez, il y a des idées collectives. On vivait ensemble toute la journée et tard le soir. Parfois, on s'emmêlerait un petit peu et on discutait: qu'est ce qu'on peut faire? Qu'est

ce qu'on peut inventer? On était à une époque où on cherchait des idées pour animer le journal. Quelqu'un a dit que c'est Jacques Goddet (*NDLR: directeur de L'Équipe et de France Football*) qui nous avait donné la consigne. Mais non, c'était nous qui en avions envie. Nous avions un peu ça dans le sang, je ne sais pas pourquoi. On cherchait des idées pour mieux vendre *France Football*, pour toucher plus d'argent sur l'intérêt. (*Sourire*.)

Donc, pas d'inventeur identifié pour le Ballon d'Or ? Cette idée est née comme ça. De nos débats. Je ne peux absolument pas me l'attribuer. En revanche, j'ai pris en main son organisation et c'est moi qui ai eu l'idée de confier le choix à des journalistes. Je m'occupais déjà de l'USJSF (*Union syndicale des journalistes sportifs de France*) et de l'AIPS (*Association internationale de la presse sportive*) où nous

On cherchait des idées pour animer le journal.



avions créé des commissions par sport. Je présidais la commission football. Et puis, nous avions nos correspondants à l'étranger de *France Football*, auxquels il était facile de faire appel. Nous étions unis à tous ces gens-là. Il n'y avait personne de mieux placé que ces journalistes, qui étaient aussi des amis pour la plupart, pour nous donner aussi loyalement et objectivement que possible leur classement annuel. Même s'ils glissaient souvent, pour certains, un joueur de leur pays dans la liste, les quatre autres étaient toujours indiscutables.

Cette invention est intervenue dans la foulée de la création de la Coupe d'Europe des clubs champions. Le coup était-il prémedité ? Pas du tout. Mais on ne peut nier ce lien très important avec la Coupe d'Europe que nous venions d'impulser à *L'Équipe*. Le Ballon d'Or est né quelques mois après parce que nous tenions enfin la compétition qui allait permettre de confronter les meilleurs joueurs évoluant en Europe autrement que lors des matches internationaux. Il existe un lien naturel entre les deux innovations. Le Ballon d'Or avait besoin de la Coupe d'Europe. Sans cette dernière, il n'aurait sans doute pas existé ou, en tout cas, il n'aurait pas eu le même succès.

Qu'est-ce que les premiers jurés voyaient du football à cette époque-là ? Ils en voyaient de toute façon un peu plus à partir de la création de la Coupe d'Europe. Soit ils se déplaçaient, soit ils voyaient des équipes étrangères qui leur rendaient visite. Et puis la télévision est venue assez vite offrir une vision plus complète du football.

Les jurés échangeaient-ils entre eux avant de voter ? Est-ce que



Mon seul véritable regret,
c'est Puskas.

vous les appeliez pour débattre ? Non, le vote était individuel. C'était aussi une façon de mettre en avant les journaux sportifs étrangers avec lesquels nous nous sentions un peu liés. Pour lancer la Coupe d'Europe, nous avions constitué une sorte de pool avec d'autres journaux sportifs européens. Pour montrer que nous n'étions pas les seuls à *L'Équipe* à proposer ce projet et pour influer davantage sur l'UEFA.

Et c'est ainsi que Stanley Matthews est devenu à quarante et un ans le premier Ballon d'Or de l'histoire. Pourquoi Matthews ?

Comment Matthews ? Je pense qu'à *France Football*, Gabriel Hanot (*patron du football à L'Équipe et grande plume de France Football*) nous a influencés. Il était très anglophilie. Il allait voir beaucoup de matches en Angleterre. C'est d'ailleurs là-bas que lui est venue l'idée de la Coupe d'Europe. Hanot connaissait bien Matthews qui était, autant le dire, un phénomène que nous admirions tous.

Pour l'ensemble de son œuvre ? Ah oui, convenons-en, pas seulement pour l'année qui s'achevait. C'était la fin de sa carrière. Alors que d'autres arrivaient, Di Stefano en tête avec le Real, il y avait encore Matthews. Il fallait se dépecher de le lui donner.

Vous souvenez-vous de la première remise ? À l'époque, on n'avait absolument pas idée de la tournure que ça prendrait un jour. Personne n'en parlait. Je n'ai pas assisté à cette remise qui s'est déroulée en Angleterre, un peu en catimini, et n'a fait qu'un petit titre à la une de *France Football*. Gabriel Hanot s'en est chargé. C'est d'ailleurs assez extraordinaire, car il avait horreur de ce genre de cérémonies. On ne l'a jamais vu dans une loge, une réception, jamais, jamais. Il n'est plus apparu dans le processus de la Coupe d'Europe autrement qu'en tribune de presse à partir du moment où il a lancé son idée et qu'il est venu avec moi à Vienne pour essayer de convaincre l'UEFA. Après, il a disparu. Il n'a pas assisté, en avril 1955, à la création de la Coupe d'Europe à l'hôtel *Ambassador*. Il y avait Jacques de Ryswick, Jacques Goddet, son bras droit Patrice Thominet et moi. Mais pas Hanot. Et ça, remettre le Ballon d'Or à Matthews, il l'a fait et avec grand plaisir.

Votre première remise alors ? Ce n'était pas mon truc non plus. J'ai horreur des discours en public, me mettre en avant. Il faut préparer ça, recevoir des gens. Il y avait un homme qui adorait le faire, en revanche, c'était Max Urbini, notre rédacteur en chef. Il en a remis les trois quarts jusqu'à mon départ, en 1985.

Ce Ballon d'Or, vous ne l'avez donc jamais remis ? Si, j'ai dû en remettre trois ou quatre, mais je ne me souviens que de deux. L'un à Di Stefano, je pense que c'est le second, mais je n'en suis pas sûr. (*Il s'agit en fait du premier, en 1957*) J'étais très proche du Real Madrid. On avait décidé de le lui remettre sur le terrain avant un match à Chamartin (*l'actuel stade Bernabeu*). Il se trouve qu'au moment de la remise, le Real était dans une mauvaise passe. Ça arrivait de temps en temps. Du coup, Di Stefano craignait que cette cérémonie avant le match ne se retourne contre lui. Il redoutait de se faire siffler. Ce qui fait que tout s'est passé très vite. Je le lui ai donné et je suis parti. Les gens l'ont quand même applaudi. Mais le Ballon d'Or n'était pas encore très connu. C'était un truc comme un autre. Et Di Stefano avait déjà été tellement récompensé...

Passons au second souvenir. Il est bien plus formidable. Il s'agit d'un Ballon d'Or gagné par Platini, le premier sans doute. (*Il s'agit en fait du deuxième remporté en 1984 après notamment ses neuf buts lors de la phase finale de l'Euro*). Pour comprendre le contexte, il faut remonter quelques années en arrière. Platini jouait encore à Nancy. C'étaient ses débuts.

Oui, c'était en 1977 et il paraît que c'est à cause de vous qu'il n'a pas eu un premier Ballon d'Or, cette année-là. Vous auriez voté en dernier en connaissant les autres votes et vous n'avez pas mis Platini en tête. Attendez, attendez, je vais vous raconter



UN DOUBLÉ POUR DI STEFANO. SOUS LE REGARD BIENVEILLANT DE JACQUES FERRAN (AU FOND AVEC DES LUNETTES), LA STAR DU REAL MADRID REÇOIT EN 1959 SON SECONDE BALLON D'OR EN PRÉSENCE DE QUELQUES-UNS DE SES COÉQUIPIERS.



DEUX GRANDS OUBLIÉS. JACQUES FERRAN REGRETE QUE LE HONGROIS PUŠKAS (QUI MARQUE ICI LORS D'UN MATCH EUROPÉEN CONTRE LE BARÇA EN 1960) N'AIT PU ÊTRE RÉCOMPENSÉ. POUR DI STEFANO, C'EST PLUTÔT GENTO (À GAUCHE) QUI AURAIT MÉRITÉ DE L'ÊTRE.

l'histoire. C'est le Danois Alan Simonsen, qui jouait à Mönchengladbach sous la direction du grand entraîneur allemand Hennes Weisweiler, qui l'avait emporté. Il s'était imposé devant Kevin Keegan. Même pas devant Platini. Et à partir de là, celui-ci nous a détestés. Jusqu'à aujourd'hui. Mais ça, c'est du Platini tout craché. Il est persuadé que c'est parce que *France Football* ne l'avait pas mis premier qu'il avait perdu. D'abord, ce n'était pas mon vote personnel, mais un vote collectif des membres majeurs de la rédaction, comme le voulait la tradition. Ensuite, même si nous l'avions placé en tête devant ses deux rivaux, Simonsen aurait gagné. Pourtant il demeure persuadé qu'il a perdu à cause de *France Football* (*Simonsen s'était imposé avec 74 points devant Keegan, 71 points, et Platini, 70 points. Avec le système de notation, 5, 4, 3, 2 et 1 points aux cinq joueurs cités, le Danois se serait donc effectivement imposé même si FF l'avait classé troisième derrière Platini et Keegan.*)

Vous n'avez jamais réussi à le convaincre ?

Il pensait qu'on pouvait s'arranger avec les autres jurés, les inciter à le mettre en tête, ce qui était évidemment impossible. Voilà comment on s'est fâchés. Il l'est resté avec la plupart d'entre nous. Surtout avec Jean-Philippe Réthacker et moi, auxquels il en voulait spécialement. Peut-être parce que nous avions des idées sur le football...

Vous n'en avez jamais reparlé avec lui ? Si, depuis, j'ai quand même eu une ou deux grandes conversations avec lui. À l'époque où il était coprésident du comité d'organisation du Mondial 1998 et plus récemment à Monaco, où l'UEFA m'a honoré en sa présence. Nous avons déjeuné ensuite à trois ou quatre et là nous avons eu une grande explication. Je lui ai demandé : "Au nom de quoi t'aurait-on lésé ? Si on avait estimé que tu te méritais, pourquoi ne t'aurait-on pas mis premier ? En tant que Français, on aurait été ravis de le faire." Il m'a répondu : "À l'époque, j'ai tout imaginé. Notamment que c'était parce que j'étais un petit-fils d'italien." Je lui ai dit : "Mais, moi aussi. Mon grand père était napolitain. Il s'appelait Alberto Copolla."

Ensuite, il a été récompensé trois fois... Oui, et l'une des trois fois, je ne sais pas laquelle (*il s'agit du Ballon d'Or 1984, remis seulement le 29 avril 1985*), correspond à mon second souvenir. Personne chez nous n'était vraiment chaud pour le lui remettre. Et lui nous avait fait savoir qu'il refusait qu'on le lui décerne avec un peu de faste. Il nous en voulait toujours. Alors, il m'a dit que le mieux était de lui donner le trophée au musée Grévin où il allait avoir sa statue de cire. Je suis donc allé au musée Grévin avec mon Ballon d'Or où je le lui ai remis à côté du Platini en cire. Je l'ai remis comme ça. Vous vous rendez compte... Presque clandestinement. Il y avait une trentaine de personnes, dont quelques journalistes. Il l'a pris, il ne m'a même pas remercié et il a disparu. Voilà comment on pouvait remettre le Ballon d'Or à l'époque. Mais, puisque, comme je vous l'ai dit, je n'aimais pas trop ce genre de cérémonie, d'une certaine façon, cette remise m'allait très bien.

Au fil des ans, après votre départ en 1985, le Ballon d'Or a connu quelques évolutions réglementaires... Je n'y étais pour rien puisque je n'étais plus aux affaires, mais je les ai totalement approuvées. J'ai trouvé regrettable qu'à mon époque Pelé ne l'ait pas eu. On a aussi raté Puskas. Pour lui, c'est mal tombé. À chaque fois, il a eu un rival en interne, Di Stefano ou Kopa. Pelé, on ne pouvait pas le lui donner puisqu'il ne jouait pas en Europe. Mais il est juste qu'aujourd'hui le Ballon d'Or soit le ballon de tous les footballeurs.

Pelé a reçu en janvier 2014 un Ballon d'Or d'honneur. Ça a dû vous faire plaisir ? C'est moi qui ai proposé au directeur général de *France Football*, François Morinière, de rattraper le coup en remettant à Pelé un Ballon d'Or d'honneur. François voulait que j'aille à la remise. J'ai refusé, comme je l'avais déjà fait une fois auparavant, pour ne pas rencontrer Sepp Blatter et être invité par ceux à qui a été vendu le Ballon d'Or, à mon avis à tort.

Vous n'avez pas apprécié la fusion du Ballon d'Or et du joueur FIFA de l'année, en 2010, pour déboucher sur une récompense unique ? Dans la foulée, j'ai fait part à qui de droit de mon émotion après ce que je considérai comme un abandon. Le Ballon d'Or appartenait à la rédaction de *France Football*. Le Ballon d'Or appartenait à notre pays.

Il n'était pourtant pas illogique de fusionner les deux récompenses majeures afin qu'il n'y ait qu'un seul meilleur joueur de l'année.

On ne pouvait pas empêcher la FIFA d'avoir sa propre récompense. Mais le Ballon d'Or était bien au-dessus. Comme la Coupe d'Europe par rapport à la Coupe des Villes de foires. La FIFA avait créé son trophée pour nous concurrencer. Même l'UEFA avait son trophée européen du meilleur joueur et l'a toujours. On ne pouvait pas les empêcher de nous concurrencer, mais c'étaient des succédanés. Tout ce que je peux souhaiter, c'est que le scandale de la FIFA ait un

point positif : le retour du Ballon d'Or à *France Football*. Tant que l'organisation a été entre les mains de ceux qui avaient créé cette récompense, il n'y a eu aucune contestation. Alors que là, en quatre ou cinq ans avec la FIFA, il y a déjà beaucoup de choses à redire.

Revenons à notre Ballon d'Or. Puskas aurait pu l'avoir et ne l'a pas eu. Y a-t-il, selon vous, d'autres joueurs qui auraient pu ou dû l'avoir ? Non. Romario ? Non. Thierry Henry ? Il n'était pas à ce niveau. Maldini ? C'est vrai qu'on a l'impression qu'il y aurait pu y avoir un gardien de but ou un défenseur de plus. Il n'y en a pas assez. Le rôle d'un grand défenseur est aussi important à mes yeux que celui d'un grand attaquant. Je déplore qu'on le donne désormais systématiquement aux attaquants. Et qu'il n'y ait que peu de défenseurs au palmarès : Yachine, Beckenbauer... et Cannavaro. (*Et Sammer, lauréat en 1996.*)

En 1982, Paolo Rossi l'a reçu sur trois matches, les trois derniers du Mondial au cours desquels il a marqué six buts.

Avez-vous trouvé ça logique ? Je me souviens que nous nous sommes beaucoup posé la question et qu'on a eu le sentiment, à cette époque, qu'en année de Coupe du monde on ne pouvait pas échapper à ça. Il fallait que ce soit un champion du monde ou un dominateur de la Coupe du monde. J'ai d'ailleurs déploré que ce soit Cristiano Ronaldo qui l'ait eu en 2014 ou Messi en 2010.

Zidane ne l'a eu qu'une seule fois. Il aurait pu et même dû l'avoir plusieurs fois sans quelques écarts. Mais j'ai du mal à répondre à ces questions parce que je trouve que, du moment qu'on fait confiance à cette solution d'un jury unique de journalistes, il faut s'incliner devant leur choix. C'est comme ça. Mon seul véritable regret, c'est Puskas. Di Stefano, lui, estimait que nous avions raté son coéquipier Gento qui, disait-il, aurait dû le recevoir autant que lui.

En tout cas, le Ballon d'Or n'a pas raté Yachine... C'est super. Il n'y a d'ailleurs qu'un gardien de but au palmarès. Il aurait pu y en avoir plusieurs. Je pense à Barthez notamment.

Et Neuer, le gardien de l'équipe d'Allemagne et du Bayern, en 2014 ? Personnellement, l'année dernière, j'aurais choisi un Allemand. Pas forcément Neuer. Ou bien celui qui m'a paru le meilleur en Coupe du monde, le Hollandais Robben. Il a été formidable. Et comme la Coupe du monde doit primer sur tout, on aurait pu le lui attribuer. Ça aurait permis de briser le cycle Messi-Ronaldo. À partir du moment où les entraîneurs et les capitaines votent, les choix s'orientent vers les stars. Ceux dont on parle le plus. Ils sont les meilleurs footballeurs de leur époque mais pas forcément de l'année écoulée.

L'écrasante domination de Messi et de Ronaldo vous lasse ?

Pour la signification du Ballon d'Or, il est extrêmement fâcheux que Ronaldo et Messi soient systématiquement récompensés.

J'ai déploré que ce soit Ronaldo qui l'ait eu en 2014 ou Messi en 2010.



JEAN-LOUIS FEL

Mais on n'a peut-être jamais vu deux joueurs dominer autant la concurrence et en plus à la même époque. Ça n'a jamais existé. Messi est un joueur extraordinaire... Il y en a eu bien d'autres quand même.

Ils ont eu eux aussi le Ballon d'Or. Mais pas systématiquement. Dès qu'on peut échapper à l'un des deux, il faut le faire. Messi et Ronaldo n'ont rien fait du tout lors de la dernière Coupe du monde et ont terminé aux deux premières places. Sans réfléchir, capitaines et entraîneurs les mettent devant parce que ce sont les meilleurs joueurs. On le sait assez. Mais le Ballon d'Or n'est pas fait pour ça.

Si l'on vous suit, Ribéry aurait dû être sacré en 2013. Le collège des journalistes l'avait placé en tête, mais il avait terminé troisième. Ah oui! J'aurais mis Ribéry. Absolument. Il avait fait une année fabuleuse et il le méritait. Il se serait glissé dans le palmarès et les autres l'auraient quand même eu trois ou quatre fois chacun. Vous auriez eu Ribéry, vous auriez eu Robben et peut-être Iniesta. Ça aurait été beaucoup mieux. Ça aurait enrichi l'histoire du Ballon d'Or. Toujours les mêmes, ça l'appauvrit et pour moi, c'est grave.

Mais Messi quatre fois sacré, et en lice pour un cinquième triomphe, n'est-il pas le plus fort et le plus grand de tous les

Ballons d'Or? Puisque Pelé n'y est pas, le meilleur footballeur de tous ceux qui l'ont gagné, c'est Di Stefano. Et mon podium serait composé de Di Stefano, Cruyff et Platini.

Pour vous qui avez connu et souvent vu jouer Di Stefano, il était meilleur que le Messi actuel? Il était plus utile à son équipe.

Messi ne nous semble pas inutile à la sienne. Pas à son équipe nationale. Di Stefano non plus, mais c'est parce qu'il est arrivé trop tard en équipe d'Espagne (*il était argentin d'origine*). Il était vraiment le Real Madrid de A jusqu'à Z. Il était à lui seul, Hanot l'a souvent dit, la tactique du Real. Tout passait par lui. Je n'ai jamais vu ça, à part Pelé. Peut-être un peu Cruyff à son sommet, mais ça n'a pas duré tellement longtemps. Il avait vite baissé, notamment en Allemagne, lors du Mondial 74, où il n'a pas été à la hauteur. Di Stefano a régné jusqu'à un âge avancé. C'était un personnage fabuleux. Il avait tout pour lui. Certes, il ne possédait pas la finesse de Messi. Mais il était sur tous les ballons,

défendait beaucoup plus que Messi. On le voyait couramment aller chercher les ballons dans sa surface et les remonter. Et puis c'était un chef de bande. De là viennent les problèmes qu'il a eus avec Kopa qui avait débarqué en terrain conquis au Real et a vite compris qu'il n'était qu'un soldat. C'est pour ça qu'il est parti et qu'il m'en a voulu une partie de sa vie parce que j'avais dit tout ça.» ■ G.E.

TROP DE MESSI TUE MESSI. POUR JACQUES FERRAN, LIONEL MESSI (ICI CONTRE LE NIGERIA EN 2010), ÉLIMINÉ EN QUARTS DE FINALE DU MONDIAL SUD-AFRICAIN, N'AURAIT JAMAIS DÛ GAGNER CETTE ANNÉE-LÀ.

Ah oui, j'aurais mis Ribéry. Absolument. Il avait fait une année fabuleuse.



ON A REFAIT LE PALMARÈS

Quel serait le palmarès du Ballon d'Or si le règlement actuel, qui permet à tous les joueurs du monde de concourir, avait été en vigueur dès 1956 ? Voici une nouvelle lecture de l'histoire. **TEXTE** THIERRY MARCHAND

Le nouveau palmarès

(uniquement les années qui ont changé de lauréat)

1958: Kopa → Pelé.

1959: Di Stefano → Pelé.

1960: Suarez → Pelé.

1961: Sivori → Pelé.

1962: Masopust → Garrincha.

1963: Yachine → Pelé.

1964: Lew → Pelé.

1970: G. Müller → Pelé.

1978: Keegan → Kempes.

1986: Belanov → Maradona.

1990: Matthäus → Maradona.

1994: Stoitchkov → Romario.

Iorsqu'il fut porté sur les fonts baptismaux en 1956, le Ballon d'Or se voulait une récompense exhaustive. Mais l'exhaustivité d'alors était circonscrite au continent européen. Il faut dire que personne à l'époque n'était en mesure d'observer, encore moins de juger, les Championnats sud-américains et les joueurs y évoluant. L'Europe dominait le monde du football de sa stature économique et attirait déjà, dès le début des années 1950, les stars venues d'Argentine (Di Stefano au Real), d'Uruguay (Giggia à la Roma, Schiavio au Milan) ou du Brésil (Julinho à la Fiorentina). Et puis, Pelé n'existe pas encore... Sans Internet ni la télévision, avec des moyens de transport encore rudimentaires pour sillonnner le monde, pas facile de se faire une idée sur la valeur d'un ténor, y compris sur le Vieux Continent. La presse écrite avait ses relais, ses correspondants, ceux qui voyaient, et ceux-là étaient en Europe. Longtemps, le Ballon d'Or récompensa donc un représentant européen. Ce n'est qu'en 1995 que le trophée prit une dimension planétaire en consacrant (enfin) le meilleur joueur évoluant dans un club

européen, quelle que soit sa nationalité puis, à partir de 2007, le meilleur joueur du monde. Mais l'élargissement était devenu presque inutile tant l'Europe est désormais une terre de condensation de toutes les compétences. Près de quarante ans durant, les plus grands talents sud-américains ont donc vu défiler devant eux le trophée individuel le plus prestigieux sans pouvoir le toucher. C'est cette frustration que nous allons, arbitrairement, tenter de réparer.

LES ANNÉES PELÉ

BALLON D'OR 1958, 1959, 1960, 1961, 1963, 1964 ET 1970

Il est apparu comme une comète, révélation d'une Coupe du monde 1958 à laquelle il faillit ne jamais participer en raison d'un genou défaillant. Il ne disputa d'ailleurs pas les deux premiers matches de la Seleção, n'entrant en jeu que contre l'URSS pour l'ultime rencontre du premier tour. À dix-sept ans, Edson Arantes do Nascimento n'était pas encore Pelé. C'est à partir des quarts de finale, contre le pays de Galles, qu'il se mit en route. La suite fut une tornade : six buts en trois matches, symbole de l'explosion d'un incroyable talent. Didi, qui fut élu meilleur joueur de ce Mondial suédois, aurait pu faire un

PELÉ
REMPORTA
TROIS COUPES
DU MONDE
ET EN MARQUA
DEUX DE SON
EMPREINTE

parfait Ballon d'Or 1958. Mais le milieu de terrain de Botafogo, qui devait bientôt partir rejoindre le Real Madrid (un échec), voguait déjà vers ses vingt-neuf ans, et son talent était plus collectif, moins flamboyant que celui du futur Roi. Pelé avait la fraîcheur, la folie, l'instinct, le génie. Surtout, il marquait énormément, des buts étourdissants au terme de chevauchées échevelées, parsemées de dribbles à vous donner des tours de reins ou de feintes sorties du chapeau d'un magicien.

En 1958, Pelé marquera quatre-vingts buts sous les couleurs de son club de Santos. Certains objecteront que la valeur de l'opposition n'était pas comparable à celle des clubs espagnols ou italiens. On leur répondra que celle de Pelé n'avait pas d'équivalent non plus. Et puis la Coupe du monde représentait à l'époque beaucoup plus qu'une compétition. Elle était un miroir grossissant, parce qu'unique, une immense vitrine dans laquelle le Di Stefano espagnol n'eut jamais sa place, incapable de qualifier la Roja dans son groupe éliminatoire en 1958, avant de déclarer forfait sur blessure en 1962.

Pelé, lui, fut l'homme des Coupes du monde. Il en disputa quatre, en remporta trois et en marqua deux (1958 et 1970) de son empreinte. Entre ces dates, il empila les buts, surtout entre 1958 et 1961, où son rendement ressemble à l'escalade



MANCHETE ESPORTIVA/B3

À 18 ANS, PELÉ AURAIT PROBABLEMENT REMPORTÉ SON PREMIER BALLON D'OR S'IL AVAIT ÉTÉ ÉLIGIBLE.

d'une mise à prix lors d'une vente aux enchères : 100 buts en 1959, 110 en 1961... C'est à cette époque qu'il atteint sa plénitude. C'est aussi là qu'il va se forger un palmarès et acquérir une dimension internationale. Vainqueur à de multiples reprises du Championnat national et de celui de son État (Sao Paulo), Pelé remporte en 1962 et 1963 la Copa Libertadores et la Coupe intercontinentale face au Benfica et au Milan AC. Ceux qui ont vu la demi-finale de Libertadores 1963, face au Botafogo de Garrincha et de Jairzinho, en parlent encore avec des sanglots dans la voix. Auteur de l'égalisation à

EN 1970, LES BUTS RATÉS DU ROI ENTRENT DANS LA LÉGENDE

l'aller (1-1), Pelé réussit un triplé au retour (4-0) dans l'un des matches les plus aboutis de sa carrière. Meilleur buteur du tournoi, il mènera son équipe au triomphe en finale contre Boca Juniors.

On pourrait continuer longtemps comme ça, et même lui refiler le Ballon d'Or durant toute la décennie des sixties. On arrêtera provisoirement à 1964, l'année où il réussit huit buts lors d'un match de Championnat contre Botafago, dont six en l'espace de treize minutes.

Mais, même si sa productivité ne s'atténue pas (97 buts en club en 1965, année où il finit meilleur buteur de la Libertadores), son rayonnement va

se diluer à partir du milieu des années 60. Matraqué par les défenseurs de toutes nationalités, exposé de plus en plus souvent en Europe lors de lucratives rencontres amicales, moins présent sur la scène sud-américaine (une seule Libertadores disputée à partir de 1965), le Roi tire la rançon de sa gloire, mais pas toujours à son avantage. Saoulé de coups par les Portugais et les Bulgares lors de la Coupe du monde 1966, il se retire blessé, et le Brésil avec lui. Pour mieux renaître de ses cendres en 1970. Pour tous ceux qui ont eu la chance d'avoir un âge de raison à cette époque, la Coupe du monde 1970, la première diffusée en couleur à la télé, reste à jamais un éblouissement. Pelé a vingt-neuf ans. On sait déjà que ce Mondial sera son

dernier. On sait aussi que ce Brésil-là est peut-être la plus belle équipe de tous les temps. Plus que les buts de Pelé (4 tout de même), ce sont ses gestes, ses actions individuelles, qui vont frapper les mémoires : le lob diabolique de 50 mètres sur le gardien tchèque Viktor, la feinte déconcertante qui mystifie le portier uruguayen Mazurkiewicz, la tête fulgurante contre l'Angleterre et le réflexe de Banks, la passe aveugle à Carlos Alberto sur le quatrième but brésilien en finale... Beaucoup d'échecs, mais tout le monde s'en fiche. Le geste, ici, prime sur tout. Il a valeur de postérité. Pelé va remporter son ultime Coupe du monde. Il sera sacré Ballon d'Or 1970. Son septième et dernier.

GARRINCHA, LE TEMPS D'UN ÉTÉ

BALLON D'OR 1962

On ne peut prétendre donner la priorité à la Coupe du monde, la compétition phare qui consacrait les majestés à l'époque, et occulter Garrincha dans le palmarès du Ballon d'Or. Si l'on

s'en tient aux clubs, l'année 1962 a consacré Pelé, qui a tout raflé avec Santos (*voir plus haut*). Mais, lors de la Coupe du monde au Chili, le Roi se blesse tout seul sur un tir lointain lors du deuxième match contre la Tchécoslovaquie. On ne le verra plus du tournoi. En deux matches et quelques dribbles venus d'une autre galaxie, Garrincha devient alors le souverain absolu, monarque éclairé d'un triomphe programmé dont il n'était pas forcément l'invité vedette. «L'Ange aux jambes courbées» avait déjà donné la mesure de son talent en 1958 lors d'une Coupe du monde où la presse anglaise le décrivit comme «un mix de Stanley Matthews, Tom Finney et d'un charmeur de serpent». «Plus fort que Pelé», dira le défenseur gallois Mel Hopkins. Plus populaire dans le cœur du peuple brésilien, aussi. «Le Petit Oiseau» (*Garrincha en portugais*) inspirait les chants. À partir des quarts

de finale, il fera se pâmer les foules, fussent-elles hostiles, comme lors de la demi-finale contre le Chili (4-2), pays hôte. «De quelle planète vient Garrincha?» s'interrogera un journal local après la prestation de ce dernier, auteur des deux premiers buts brésiliens, alors que Garrincha avait éliminé l'Angleterre à lui tout seul en quarts de finale (deux réalisations, dont l'une sur son célèbre tir banane, sorte de «Thierry Henry» avant l'heure). Garrincha ne sera pas l'homme de la finale contre la Tchécoslovaquie, une rencontre qu'il n'aurait pas dû jouer. Expulsé face au Chili, après avoir riposté à une énième agression, sa suspension sera levée après l'intervention de la Fédération brésilienne. Mais il jouera la finale diminué par une forte fièvre. Le Brésil sera sacré champion, Garrincha meilleur buteur et meilleur joueur du tournoi. Et, en fin d'année, Ballon d'Or *France Football*.

KEMPES DANS LA TOURMENTE

BALLON D'OR 1978

Dans l'histoire officielle du Ballon d'Or, les Coupes du monde représentent autant d'intersections où se croisent trajectoires et destinées. Souvent, le trophée créé par *France Football* a couronné sinon l'un des vainqueurs de l'épreuve phare du football de sélections (Bobby Charlton, Zidane, Cannavaro), au moins le meilleur buteur d'une édition (Gerd Müller, Stoitchkov), quand ce n'était pas les deux à la fois (Ronaldo, Paolo Rossi). Fréquemment, ces derniers n'ont flambé que sur la fin de l'épreuve, ou à partir de la phase éliminatoire, ce qui revient quasiment au même. C'est le cas de Rossi, dont les six buts ont été inscrits lors des trois derniers matches de l'Italie en 1982. Celui de Garrincha également, que nous avons consacré officieusement en 1962. Ce sera aussi celui de Mario Kempes, que l'on fera entrer au panthéon pour sa contribution au titre argentin de 1978. À vingt-quatre ans, Kempes n'avait rien d'un inconnu en 1978. Il jouait en Espagne (Valence CF), marquait beaucoup (39 buts lors de la saison 1977-78) dans un Championnat dont il venait d'être couronné deux fois de suite meilleur buteur, et son physique avantageux de gaúcho (quelle crinière!) le prédestinait au devant de la scène. Dans une ambiance que le contexte politique et les horreurs de la dictature rendaient nauséabonde, Kempes a soulagé et inspiré l'Argentine. Muet au premier tour, il va inscrire six buts lors des quatre dernières rencontres, autrement dit trois doublés, contre la Pologne, le Pérou et face aux Pays-Bas lors d'une finale tendue (3-1 après prolongation), pour terminer meilleur réalisateur de l'épreuve. Qu'en serait-il aujourd'hui ? Lors du premier match du deuxième tour, face aux Polonais, Kempes, qui avait ouvert le score, avait provoqué un penalty à la 39^e minute pour un sauvetage de la main sur sa ligne, le même arrêt réflexe qui allait valoir à Luis Suarez d'être expulsé en 2010 lors du quart de finale contre le Ghana et d'être suspendu pour la demi-finale. Autres temps, autres mœurs. Sur la



ANDRÉ LEO/L'ÉQUIPE



L'ÉQUIPE

GARRINCHA IRRÉSISTIBLE EN 1962, ET KEMPES, DÉCISIF EN 1978.

JEAN-CLAUDE PICHON/L'ÉQUIPE

SI MARADONA N'A PAS
MARQUÉ EN FINALE DU
MONDIAL 1986 FACE À
L'ALLEMAGNE DE
SCHUMACHER, IL A ÉTÉ DE
LOIN LE MEILLEUR JOUEUR
DE LA COMPÉTITION.



pelouse de Rosario, M. Eriksson ne sortit ni jaune, ni rouge. Deyna manqua son penalty et Kempes put continuer à déverser sa fougue. Il fut élu meilleur joueur du Mundial, footballeur de l'année en Amérique du Sud et Ballon d'Or 1978 devant Kevin Keegan, qui n'avait rien gagné cette année-là et n'était même pas allé en Argentine avec l'Angleterre, victime de la Pologne en éliminatoires.

MARADONA : ET DIEU DANS TOUT CA ?

BALLON D'OR 1986 ET 1990

On ne pourra jamais comparer Pelé et Maradona, parce que ces deux-là sont incomparables. Certains s'offusqueront donc de la disproportion entre le nombre de Ballons d'Or « décernés » ou « accordés » à l'un (sept pour le Roi brésilien) par rapport à l'autre (deux pour le Pibe argentin),

mais l'étude de leurs cas respectifs révèle deux choses : 1. Maradona, au contraire de Pelé, a joué en Europe (onze ans, de 1982 à 1993) et a pu s'étonner face aux cadors du continent ; 2. La concurrence à l'époque (grossomodo les années 80) était beaucoup plus rude que vingt ans plus tôt. Quand Pelé efface du palmarès des Law, Yachine, Masopust ou Sivori, Maradona doit se contenter des Rummenigge, Platini, Gullit ou Van Basten, ce qui n'est pas tout à fait la même chose, d'autant que ceux-là jouèrent tous simultanément dans le même Championnat que lui, en Italie. On ne reviendra pas sur les qualités de Maradona, sa technique, sa vision, ses passes, ses dribbles et son jeu... de main. Davantage sur son

influence. S'il n'a rien gagné avec le Barça (1982-1984), loin d'être celui du siècle présent, il a inspiré le Naples de la décennie, qui vécut la plus belle période de son histoire. Maradona lui a offert deux titres de champion en 1987 et 1990, à une époque où la Serie A (dont il fut meilleur buteur en 1988) était le meilleur Championnat du monde, et une Coupe de l'UEFA en 1989, compétition dont le niveau était alors très largement au-dessus de l'actuelle Ligue Europa. Pour parvenir à ses fins, le Napoli avait notamment sorti Bordeaux en huitièmes de finales, la Juve en quarts et le Bayern en demies. C'est à cette période, soit dans la seconde partie des années 80, que Maradona atteint sa plénitude. C'est là qu'il accumule les titres. Qu'il

EN 1990,
MARADONA
OFFRE SON
DEUXIÈME
SCUDETTO
À NAPLES

flambe. Naples l'a porté aux nues, mais c'est l'Argentine qui le fait accéder à l'éternité. En 1986 d'abord, où il reste quasiment muet lors du premier tour de la Coupe du monde (un but en poules contre l'Italie) et jusqu'aux quarts de finale. Après, c'est le feu, la main de Dieu (contre l'Angleterre), ce but de l'espace au bout d'une course de soixante mètres où il a enrhumé la moitié de l'équipe de Bobby Robson, ses deux buts géniaux (le second surtout) contre la Belgique en demies, la passe décisive pour le but de la victoire de Burruchaga en finale face à la RFA. Premier Ballon d'Or.

Le débat existe davantage pour le Mondial 1990. Cette année-là, le Pibe est gêné par une blessure à la cheville. Il ne marquera pas, pèsera moins sur le jeu et ratera même un tir au but en quarts contre la Yougoslavie. Mais quel joueur se dégage vraiment de ce pauvre Mondiale, dont Salvatore Schillaci est élu meilleur joueur et meilleur buteur ? Qui possède davantage d'aura, de charisme, de personnalité que ce Maradona qui mènera tout de même une sélection souffreteuse jusqu'au dernier acte pour l'une des finales de Coupe du monde les plus traumatisantes de l'histoire ? Matthäus Ballon d'Or ? Certes, il est champion du monde, mais n'a marqué qu'une fois (sur penalty) à partir des huitièmes de finales et sa RFA n'a jamais été irrésistible. Maradona, lui, a brillé toute l'année, marqué plus de buts en Championnat (16 buts contre 11 à Matthäus.) et a surtout conquis de haute lutte le titre de Serie A (en gagnant 17 matches sur 18 à domicile) face à un Milan tout juste sacré double champion

d'Europe, quand l'Inter de l'Allemand a fini loin des cimes. Mais y a-t-il seulement débat ? Maradona Ballon d'Or pour la deuxième et dernière fois !

ROMARIO, LE DERNIER DES EMPÉCHÉS

BALLON D'OR 1994

Dans son éditorial de *France Football* daté du 26 décembre 1995, Gérard Ernault, directeur de la rédaction, énumère les raisons qui ont précipité le toilettage du Ballon d'Or et surtout de son règlement : 1. le contingent de joueurs dans les clubs européens est devenu trop important pour être ignoré ; 2. la majorité de ces joueurs assument des rôles importants dans ces mêmes clubs ; 3. l'Europe n'est pas leur maison de retraite, mais le terrain de leur apprentissage et de leur accomplissement. George Weah aura été le premier bénéficiaire de ces nouvelles règles qui élargissent à la planète entière le passeport des joueurs éligibles. Et Romario l'ultime victime d'un code devenu trop strict, pour ne pas dire obsolète. C'est qu'en 1994, le natif de Rio a beaucoup gagné. La Coupe du monde avec le Brésil, le Championnat d'Espagne avec le Barça, également finaliste de la Ligue des champions, ainsi que les titres de meilleur joueur du Mondial, de meilleur buteur de la Liga (30 réalisations en 33 matches) et de joueur FIFA de l'année (devenu FIFA Ballon d'Or depuis son

jumelage avec le trophée de *France Football* en 2010), sans oublier quelques accessits, comme le trophée de Champion des champions du journal *L'Équipe*. Difficile de faire mieux.

De fait, Romario est quasiment le plus incontestable des Ballons d'Or... à n'avoir jamais été Ballon d'Or. Qu'a fait l'attaquant brésilien cette année-là ? Tout. De ses trois buts et une passe décisive lors d'un enivrant clasico (5-0) en janvier à la destruction de Manchester United (4-0 en C1) en novembre (« La pire nuit de ma carrière », dixit Steve Bruce) en passant par un coup de poing à Diego Simeone dans une rencontre face au FC Séville (cinq matches de suspension) et, c'est bien sûr le sommet, une

Coupe du monde où il aura marqué à tous les matches, sauf en huitièmes de finale (1-0 face aux États-Unis, but de Bebeto sur passe de Romario) et en finale (0-0 contre l'Italie), même si son tir au but lors de ce match-là fut capital. N'en jetez plus ! Aussi génial qu'ingérable, providentiel autant que caractériel, Romario était un phénomène d'explosivité qui aurait dû remporter bien plus que ce Ballon d'Or spectral qu'on lui attribue ici. Il n'avait que vingt-huit ans en 1994, et tout son temps pour rivaliser avec ses compatriotes Ronaldo (élu en 1997 et 2002) et Rivaldo (1999). Une relation tumultueuse avec Cruyff et une mauvaise gestion de sa carrière en ont voulu autrement. Mais d'autres ont eu le Ballon d'Or pour moins que ça... ■ T.M.

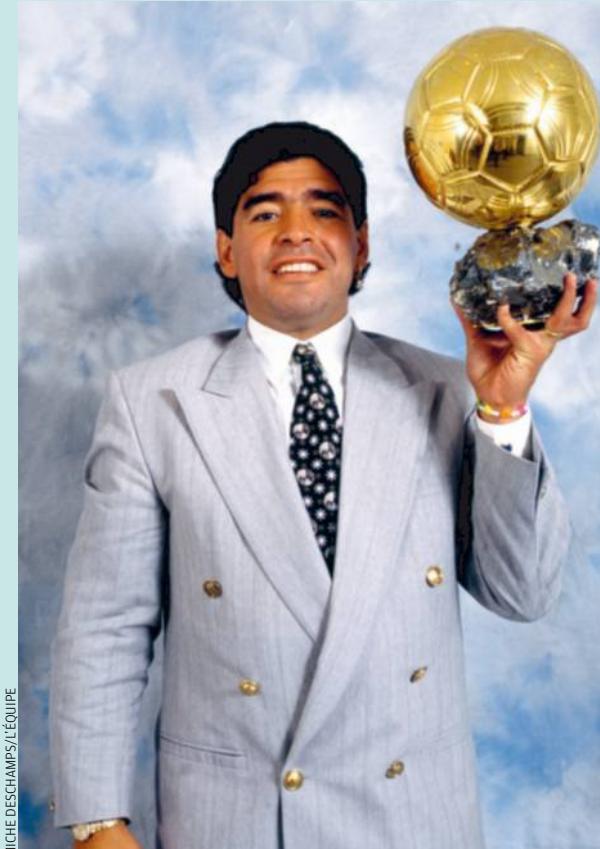
**EN 1994,
ROMARIO
AURAIT ÉTÉ
LE PLUS
INCONTESTABLE
DES LAURÉATS**



LORS DE LA FINALE DU MONDIAL 1994, À PASADENA, BARESI A EMPLOYÉ TOUS LES MOYENS POUR STOPPER ROMARIO.

À titre exceptionnel

En plus des cinquante-neuf éditions annuelles, trois Ballons d'Or ont été attribués à Di Stefano, Maradona et Pelé pour l'ensemble de leur œuvre.



SUPER BALLON D'OR EN 1989

Alfredo Di Stefano

Si 1989 est une année historique pour le monde avec la chute du mur de Berlin, *France Football* connaît lui aussi une spectaculaire évolution sur le plan médiatique : la remise du Ballon d'Or a lieu en direct sur TF1, la première chaîne française en termes d'audience. Un événement à marquer d'une pierre blanche. Comment ? En élisant un « Ballon d'Or des Ballons d'Or » en même temps que le lauréat 1989. Ce super Ballon d'Or doit être choisi parmi la poignée des multi-vainqueurs (Cruyff et Platini, sacrés trois fois, Di Stefano, Beckenbauer, Keegan et Rummenigge, couronnés deux fois). Trois collèges d'électeurs sont mis en place : le jury traditionnel des journalistes qui vote pour le Ballon d'Or, le jury des anciens lauréats et celui qui regroupe les lecteurs de *FF* et les téléspectateurs de TF1. Alfredo Di Stefano arrive en tête dans les deux premiers collèges, alors que Michel Platini s'impose auprès du troisième avec 54,12 % des voix. L'ancien joueur du Real Madrid est donc couronné « Ballon d'Or des Ballons d'Or » au cours de la même soirée où Marco van Basten reçoit son deuxième trophée après celui de 1988. « Don Alfredo », très touché, sera fêté comme il se doit par un plateau de douze anciens lauréats (plus Franco Baresi) qui ont fait le déplacement jusqu'à Paris. « Cette récompense est extraordinaire, s'exclame-t-il. Après tant d'années, on ne m'a pas oublié ! » ■

BALLON D'OR D'HONNEUR EN 1995

Diego Maradona

En 1995, le Ballon d'Or va opérer une importante mutation. La direction de notre hebdomadaire a décidé d'ouvrir le scrutin à tous les joueurs évoluant en Europe, quelle que soit leur nationalité. Un représentant d'Afrique, d'Asie ou d'Amérique peut ainsi être élu en fin d'année parmi une liste de cinquante candidats compilée par la rédaction de *France Football*. Le Libérien George Weah en profitera aussitôt pour s'imposer. Cette évolution met fin à « l'injustice » d'un règlement qui a empêché par exemple Diego Maradona de concourir à l'époque de ses exploits napolitains ou du triomphe de l'Argentine lors de la Coupe du monde 1986. Qu'à cela ne tienne : pour saluer la transition réglementaire, *France Football* lui décernera un Ballon d'Or d'honneur en janvier 1995, à Paris. Maradona, entouré de sa famille et de ses proches, en profitera pour passer quatre journées endiablées dans la Ville lumière entre fréquentation des meilleures tables, dîner avec la rédaction de *FF*, passage à Eurodisney et au Parc des Princes, sans oublier, évidemment, plusieurs nuits frénétiques en discothèques, aux Bains Douches et au Queen. Il trouvera même le temps de rencontrer Éric Cantona pour parler de la création d'un syndicat des joueurs ! ■

BALLON D'OR D'HONNEUR EN 2014

Pelé

En l'espace de trois ans, le Ballon d'Or vit de profondes évolutions. En 2007, vitrine d'un monde globalisé, il s'ouvre à un jury représentatif de tous les pays ayant participé au moins une fois au Mondial. Ces messieurs devront puiser dans une liste planétaire de cinquante candidats, qui passera à trente en 2008 et 2009. En 2010, révolution copernicienne avec la fusion entre le Ballon d'Or de *France Football* et le World Player de la FIFA. C'est la naissance du FIFA Ballon d'Or, avec un lauréat issu d'une liste de vingt-trois joueurs, élu par les votes de trois collèges (journalistes, capitaines d'équipes nationales et sélectionneurs). Le trophée implique tous les pays affiliés à la FIFA. On est bien loin du Ballon d'Or de 1956, de ses seize jurés et de son scrutin réservé aux seuls Européens ! D'ailleurs, comme pour Diego Maradona en 1995, il est décidé, sur l'initiative de *L'Équipe* et de *France Football*, de réparer une autre injustice en janvier 2014 : le Brésilien Pelé reçoit un Ballon d'Or d'honneur sur la scène du palais des congrès de Zurich. « Trente-cinq ans après la fin de ma carrière, on se rappelle toujours de moi, déclare O'Rey. C'est émouvant ! » Après avoir essuyé quelques larmes, Pelé remet à son tour un Ballon d'Or, celui de 2013, à un Cristiano Ronaldo lui aussi très ému. ■ ROBERTO NOTARIANNI

VOYAGES EN BALLONS

Désormais, vous êtes incollable sur le Ballon d'Or. Pour vous en persuader, suivez-nous dans ce labyrinthe de questions autour de sa longue histoire. **PAR** ÉRIC LEMAIRE

1. Qui remit à Stanley Matthews le premier Ballon d'Or de l'histoire ?

- A. Lucien Gamblin.
- B. Jacques Goddet.
- C. Gabriel Hanot.

2. En 1958, Raymond Kopa est le premier Français à remporter le trophée. Cette année-là, Just Fontaine se classe troisième. Quel joueur allemand s'intercale entre le Madrilène et le Rémois ?

- A. Helmut Rahn.
- B. Uwe Seeler.
- C. Horst Szymanski.

3. Dans quel club évolue Josef Masopust lorsqu'il est désigné Ballon d'Or en 1962 ?

- A. Dukla Prague.
- B. Slavia Prague.
- C. Sparta Prague.

4. Quel était le surnom donné à Lev Yachine, sacré en 1963 ?

- A. L'Aigle noir.
- B. L'Araignée noire.
- C. Le Chat noir.

5. Quel joueur yougoslave, qui évoluera plus tard dans le Championnat de France, complète le podium 1968 derrière George Best et Bobby Charlton ?

- A. Dragan Dzajic.
- B. Ivica Osim.
- C. Ilija Pantelic.

6. Le podium du palmarès 1972 est 100 % allemand. Mais dans quel ordre ?

- A. 1^{er}, Beckenbauer; 2^e, Müller; 3^e, Netzer.
- B. 1^{er}, Müller; 2^e Beckenbauer; 3^e, Netzer.
- C. 1^{er}, Beckenbauer; 2^e Netzer; 3^e, Müller.

7. Quel gardien de but

termina à la deuxième place en 1973 ?

- A. Sepp Maier.
- B. Jan Tomaszewski.
- C. Dino Zoff.

8. L'année de sa finale de Coupe des clubs champions, en 1976, Saint-Étienne hisse l'un de ses joueurs à la septième place du classement. De qui s'agit-il ?

- A. Ivan Curkovic.
- B. Jean-Michel Larqué.
- C. Dominique Rocheteau.

9. En 1978, portés par leur finale de Coupe du monde, les Néerlandais - sans compter Cruyff - classent six joueurs de leur sélection, dont les frères Van de Kerkhof prénommés...

- A. René et Walter.
- B. René et Willy.
- C. Ronny et Willy.

10. Quel Français termine dauphin de Michel Platini lors de l'édition 1984 ?

- A. Maxime Bossis.
- B. Alain Giresse.
- C. Jean Tigana.

11. Quel est le titre de une du numéro de France Football annonçant le troisième Ballon d'Or remporté par Michel Platini en 1985 ?

- A. Le roi soleil.
- B. L'homme aux pieds d'or.
- C. Platinissimo.

12. Unique buteur de la première finale de la Ligue des champions avec l'OM en 1993, à quel rang se classe Basile Boli cette année-là ?

- A. Quatrième.
- B. Dixième.
- C. Quinzième.

13. En 1995, le Ballon d'Or

s'ouvre à tous les joueurs évoluant en Europe, quelle que soit leur nationalité. Si George Weah s'impose, à quelle place termine l'Argentin de la Fiorentina Gabriel Batistuta, deuxième joueur non européen classé ?

- A. Troisième.
- B. Cinquième.
- C. Vingtième.

14. Dans quelle ville de l'ancienne Allemagne de l'Est est né Matthias Sammer, le lauréat 1996 ?

- A. Dresde
- B. Leipzig.
- C. Rostock.

15. Le Brésilien Ronaldo demeure le plus jeune joueur récompensé. Quel âge avait-il en 1997, lorsqu'il remporte son premier trophée ?

- A. Dix-neuf ans.
- B. Vingt ans.
- C. Vingt et un ans.

16. Deux fratries figurent au palmarès du Ballon d'Or 1998. Lesquelles ?

- A. Les De Boer (Frank et Ronald) et les Koeman (Erwin et Ronald)
- B. Les De Boer et les Laudrup (Brian et Michael).
- C. Les Koeman et les Laudrup.

17. Quel fait coûta très certainement à Zinédine Zidane le Ballon d'Or 2000 remporté par Luis Figo avec seize points d'avance sur le Français ?

- A. Un penalty manqué en finale de la Ligue des champions.
- B. Un coup de tête asséné à un adversaire en Ligue des champions.

C. Une absence de deux mois pour blessure qui lui fit manquer toute la fin de saison.

18. Combien de trophées Liverpool remporta-t-il en 2001, année du sacre de son attaquant Michael Owen ?

- A. Quatre.
- B. Cinq.
- C. Six.

19. Le 14 mai 2003, en demi-finales retour de la Ligue des champions face au Real Madrid, Pavel Nedved, sacré Ballon d'Or en fin d'année, sort du terrain en pleurs. Pourquoi ?

- A. Il a été averti et manquera la finale.
- B. Il a été expulsé et manquera la finale.
- C. Il a inscrit un triplé le jour de son anniversaire et a, à lui tout seul, envoyé la Juventus Turin en finale.

20. À qui est revenu le cinquantième Ballon d'Or ?

- A. Fabio Cannavaro.
- B. Andreï Chevtchenko.
- C. Ronaldinho.

21. À quelle année remonte le dernier Ballon d'Or qui n'a pas récompensé Cristiano Ronaldo ou Lionel Messi ?

- A. 2007.
- B. 2008.
- C. 2009.

22. À combien de reprises Arjen Robben a-t-il terminé sur le podium du Ballon d'Or ?

- A. Jamais.
- B. Une fois.
- C. Deux fois.

23. Quel joueur uruguayen a terminé à la cinquième

place du classement 2010, année de la Coupe du monde en Afrique du Sud ?

- A. Edinson Cavani.
- B. Diego Forlán.
- C. Diego Godín.

24. En 2012, les six premières places du palmarès revinrent à des joueurs évoluant en Espagne, au Barça (Messi, 1^{er}; Iniesta, 3^e; Xavi, 5^e), au Real Madrid (Cristiano Ronaldo, 2^e; Casillas, 6^e) ou à l'Atletico Madrid (Falcao, 5^e). Qui termina à la septième place ?

- A. Neymar (Santos FC).
- B. Andrea Pirlo (Juventus Turin).
- C. Wayne Rooney (Manchester United).

25. Le Ballon d'Or 2013 fut l'un des plus disputés de ces dernières années. Quel pourcentage de votes sépara Cristiano Ronaldo, vainqueur devant Messi, de Franck Ribéry, troisième du classement ?

- A. 4,63 %.
- B. 6,41 %.
- C. 8,78 %.

26. Combien de Ballons d'Or de nationalité étrangère ont évolué durant leur carrière dans le Championnat de France ?

- A. Un.
- B. Deux.
- C. Trois.

27. Quel joueur a terminé trois années de suite sur la dernière marche du podium ?

- A. Thierry Henry.
- B. Andrés Iniesta.
- C. Xavi.

28. Où se déroule chaque



L'ÉQUIPE

LE BALLON D'OR A TOUJOURS AIMÉ LES SUNLIGHTS. AU MOULIN DE LA GALETTE, GISELÉ MATHIEU, JEUNE COMÉDIENNE, REMET À GABRIEL HANOT LE TROPHEE.

**année depuis janvier 2011
le gala du FIFA Ballon
d'Or ?**

- A. À Lausanne.
- B. À Zurich.
- C. À Paris.

29. Combien de joueurs africains ont terminé sur le podium depuis le sacre de George Weah en 1995 ?

- A. Aucun.
- B. Un.
- C. Deux.

30. Lequel de ces pays attend depuis le plus longtemps la victoire de l'un de ses représentants ?

- A. L'Allemagne.
- B. L'Angleterre.
- C. La France.

Résultats

VOUS AVEZ 5 BONNES

RÉPONSES OU MOINS. Peut-être vivez-vous loin, très loin de la planète football et qu'un ami a tout simplement laissé traîné à votre attention l'ouvrage que vous tenez entre les mains. N'ayez crainte, cet ami est un ami qui vous veut du bien. Prenez le temps de découvrir et

de vous imprégner de ce numéro hors-série, puis revenez ici même prendre un nouveau départ...

VOUS AVEZ ENTRE 6 ET 13 BONNES RÉPONSES.

Vous nous rappelez un peu ces défenseurs tellement attirés par l'attaque qu'ils s'épuisent à multiplier les montées et n'ont

plus la force de revenir reprendre leur place derrière, là où on a le plus besoin d'eux. Vous êtes entrés dans ce questionnaire trop vite.

Respirez, soufflez. Rien ne presse. Vos bases sont encore fragiles. Révisez vos fameux fondamentaux, la période sur laquelle vous vous devez d'être

RÉPONSES : 1. C, 2. A, 3. A, 4. B, 5. A
UEFA, Supercoupe d'Europe, Charity
Shield), 19. A, 20. C, 21. A, 22. A, 23. B, 24. B,
(Bastià), 6. A, 7. C, 8. A, 9. B, 10. C, 11. A, 12.
C, 13. C, 14. B, 15. C, 16. B, 17. B, 18. B (Coupe
de la Ligue), 25. A, 26. B (Weah et Ronaldinho), 27. C (2009,
2010 et 2011), 28. B, 29. A, 30. A (19 ans).

intraitable (bien souvent celle située autour de vos dix à vingt ans). Ça vous donnera confiance pour assimiler le reste.

VOUS AVEZ ENTRE 14 À 19 BONNES RÉPONSES.

C'est encore un bon pan de l'histoire du football européen qui vous échappe. Celui de l'époque de votre papa, de votre grand-papa, du grand-oncle. Celui d'avant l'ouverture du Ballon d'Or à l'international. Consultez vos anciens si vous avez la chance de pouvoir le faire et plongez-vous dans la première partie de ce numéro. Prenez le Ballon à sa source, et laissez-vous guider. Faites-nous confiance. Par la suite, Stanley évoquera bien autre chose chez vous qu'une marque d'outillage.

VOUS AVEZ ENTRE 20 ET 25 BONNES RÉPONSES. Vos

bases sont solides. Vous vous en voulez simplement d'avoir commis ces quelques fautes qui vous ont certainement coûté un meilleur résultat. Trop bête ! Alors, vous tentez bien d'avancer quelques excuses : « Cette année-là, je n'ai jamais pu me procurer le numéro BO de FF 2010 ? J'ai coupé du foot pendant six mois le jour de Knysna. La remise du BO il y a trois ans ? On avait entraînement ! » Pas grave on vous dit, vous êtes au niveau. Titulaire indiscutable. Approfondissez encore un peu vos connaissances sur le sujet et concoctez cinq six questions supplémentaires. Testez votre coach, votre président..., et amusez-vous à les voir tomber dans vos chaussettes.

VOUS AVEZ PLUS DE 25 BONNES RÉPONSES.

Rien à dire, le BO vous l'avez dans la peau. Vous posez une RTT le jour du Gala FIFA Ballon d'Or, vos murs sont tapissés de numéros de France Foot, et peut-être même qu'une réplique du trophée, en papier mâché, confectionnée par vos soins, trône religieusement sur l'étagère du salon. À moins que... à moins que votre visage ne se reflète dedans.

Non...Jean-Pierre ? Fabio ? Hristo ? Franz ? On avait dit que ce questionnaire était interdit aux anciens lauréats et à leur famille...Non Luca, toi non plus.

L'OBJET DE TOUTES LES

Trophée unique, le Ballon d'Or est le fruit d'un méticuleux travail d'équipe. Il prend forme chaque

C'est là, chez Mellerio, dans le silence quasi religieux des ateliers du 9, rue de la Paix, que les «artistes» de cette maison quatre fois centenaire façonnent depuis toujours le Ballon d'Or. Un trophée d'une dizaine de kilos que le joaillier parisien a créé pour la première fois en 1956 et qu'il continue de fabriquer, au même titre que les épées d'académiciens ou la coupe des Mousquetaires du vainqueur de Roland-Garros. Entre le Ballon d'Or et Mellerio (dits Meller), le mariage d'amour n'a jamais cessé. Chez Mellerio, la création de l'objet d'art débute discrètement à la mi-juillet. À partir d'une plaque de laiton vont être modelées deux demi-sphères identiques (**1**). Une fois celles-ci soudées (**2**), le ballon ainsi conçu – dans lequel une ouverture a été pratiquée afin de pouvoir

l'enclâsser sur un bloc en pyrite (**8**) – est rempli de ciment. L'une des étapes majeures de ce travail de création est confiée à un artisan ciseleur qui accomplit son œuvre depuis 1999. Ce dernier est chargé de donner à la sphère son aspect couture très réaliste (**3**). «Il faut parfois faire le dessin à même le laiton deux fois avant de commencer, explique le ciseleur. Et être très vigilant.» (**4**)

Un ballon, on le sait, est constitué de trente-deux panneaux. De fait, tous les pentagones (20) et hexagones (12) doivent être rigoureusement identiques (**5**). La patte de l'artisan se juge évidemment à la déformation de la matière, dont il joue avec les creux et les bosses afin de donner à l'objet son aspect si réaliste. «Il faut compter près de quinze à seize heures de travail», révèle l'artiste. Tout est affaire de dosage au moment où il frappera les points de couture. Après cette étape essentielle, puis un polissage de l'objet destiné à faire

disparaître toutes les microrayures à la surface, le logo FIFA Ballon d'Or et le numéro de l'édition sont ensuite gravés à la main (**6**). Un glypticien travaille de son côté le fragment de pyrite – connu aussi sous le terme de «l'or des fous» pour sa couleur jaune – sur lequel va reposer le Ballon pour lui donner cet aspect plus lisse sur le dessous (**7**). Sa mission? Faire en sorte que la pyrite puisse reposer sur le socle par un travail d'arasement. Les étapes suivantes sont consacrées à la dorure de l'objet puis à la fixation du Ballon – relié désormais à la pyrite – sur son socle en laiton (**9**). Une fois terminé, le Ballon part dans un superbe écrin au siège de la FIFA, à Zurich, accompagné de trois plaques sur lesquelles figurent les noms des trois finalistes. Ce n'est qu'au dernier moment, le soir du gala au palais des congrès de Zurich, que sera apposé le nom du vainqueur (**10**). Entre sa conception, sa fabrication et sa remise, six mois se seront écoulés. ■ FRANK SIMON

LA CRÉATION
DÉBUTE À LA
MI-JUILLET



CONVOITISES

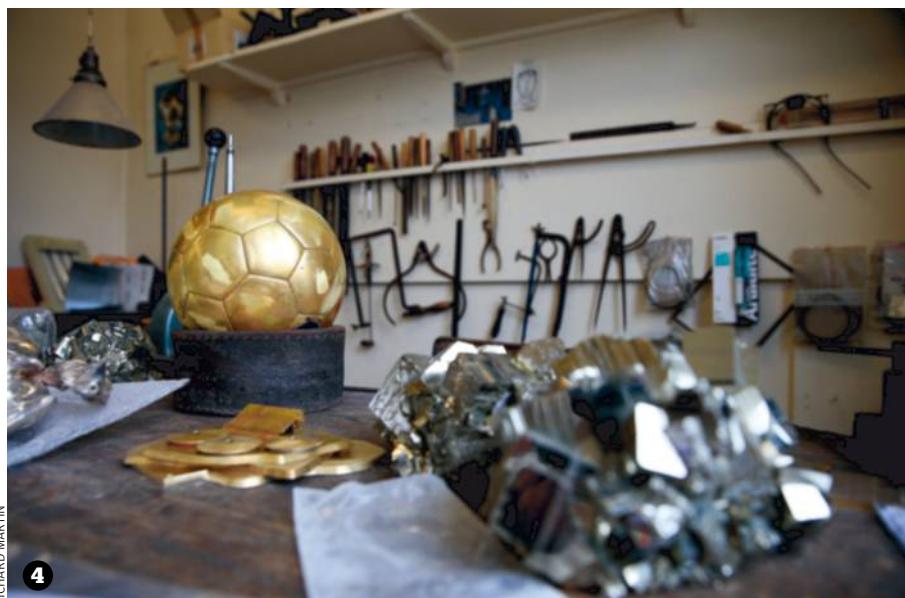
été dans les ateliers de Mellerio, un grand joaillier de la place de Paris.



MICHEL DESCHAMPS/L'ÉQUIPE



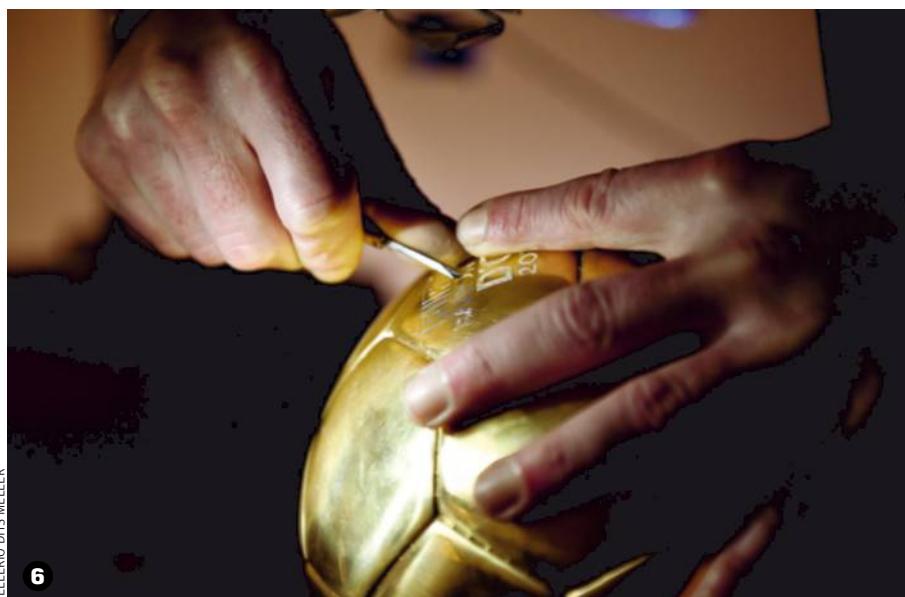
RICHARD MARTIN



RICHARD MARTIN



RICHARD MARTIN



MELLERIO DITS MELLER



RICHARD MARTIN



LAURENT ARGUEROLLES/L'ÉQUIPE



JÉRÔME PRÉVOST

Le Groënland organisera la prochaine coupe du monde.

Si c'était vrai, France Info vous le dirait en premier.



Le réflexe info.

Change is good*

Nouveau Hyundai Tucson



Hyundai partenaire officiel
de l'UEFA EURO 2016.

 NEW THINKING.
HYUNDAI NEW POSSIBILITIES.



Consommations mixtes de la gamme Tucson (l/100 km) : de 4,6 à 7,5. Émissions de CO₂ (en g/km) : 119 à 175.

* Changer est un état d'esprit. RCS Nanterre 411 394 893 New Thinking. New Possibilities : Nouvelles idées. Nouvelles possibilités.